Ex
Libris
Hoenerbach

# LE CULTE DES GROTTES

# AU MAROC

# LE CULTE DES GROTTES AU MAROC

THÈSE COMPLÉMENTAIRE

POUR LE

DOCTORAT ÈS LETTRES

présentée à la Faculté des Lettres d'Alger

PAR

**Henri BASSET**

ANCIEN ÉLÈVE DE L'ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE
CHARGÉ DE COURS A LA FACULTÉ DES LETTRES D'ALGER
DIRECTEUR-ADJOINT DE L'ÉCOLE SUPÉRIEURE DE LANGUE ARABE
ET DE DIALECTES BERBÈRES DE RABAT

ALGER
ANCIENNE MAISON BASTIDE-JOURDAN
**Jules CARBONEL**
IMPRIMEUR-LIBRAIRE-ÉDITEUR

**1920**

Digitized by the Internet Archive
in 2016

https://archive.org/details/lecultedesgrotte00bass

*Au Général LYAUTEY*

en respectueux hommage

# INTRODUCTION

Caractère populaire et antéislamique du culte des grottes au Maroc. — Ce qu'il faut entendre par grottes : cavernes profondes, abris sous roche, et grottes imaginaires. — Bibliographie.

Le culte des grottes au Maroc est un culte essentiellement populaire, et populaire dans toutes les acceptions du terme. Il est suivi surtout par les campagnards et les petites gens. En vain le chérif Si Abd-el-Haï el-Kittani a pu sanctionner un jour de sa très haute autorité, en affirmant que le prophète Daniel y avait son tombeau, le culte rendu au *kehf 'l ihoud* de Sefrou, les docteurs de l'Islam voient d'un mauvais œil, comme toute chose où ils sentent les restes de l'antique paganisme, la vénération de la foule pour de tels sanctuaires. Seuls, les plus avisés d'entre eux, à l'exemple d'el-Kittani, comprenant qu'ils ne les pourraient supprimer, ont tenté de les ramener à l'orthodoxie. Les citadins lettrés rougiraient de pareilles dévotions. Il existe bien, aux portes même de Fès, une grotte sacrée : elle est à l'usage des toutes petites gens, et plus encore des bédouins de la campagne environnante : à telles enseignes qu'elle s'ouvre seulement les jours de marché à l'adoration publique.

Par contre, les grottes tiennent une place considérable dans les croyances du peuple. Assurément, et c'est un des premiers points que nous établirons, chaque grotte n'est pas forcément une grotte sacrée : il existe même certaines régions où le culte en semble inconnu. Mais ces régions sont rares, et partout où s'ouvre une grotte sacrée, les fidèles y viennent en grand nombre. Le culte peut se cé-

lébrer tous les ans, à date fixe, en de grandes fêtes religieuses qui durent plusieurs jours, et rassemblent parfois la population de toute une contrée ; ce sont les moucems (*maûsem*) bien connus dans toute l'Afrique du Nord; ou bien les fidèles y peuvent venir faire leurs dévotions particulières tout au long de l'année. On va y sacrifier, y déposer quelque offrande, y passer la nuit ; et en échange, on demande des grâces, qui sont d'ordres divers. Ce culte n'est pas particulier aux populations musulmanes ou à celles qui se prétendent telles : les Juifs peuvent avoir leur grotte sacrée. A Sefrou, Musulmans et Israélites ont chacun une caverne où ils vont prier ; si les premiers dédaignent le *kehf 'l ihoud*, ils n'en méconnaissent pas la sainteté, et leurs coreligionnaires de Bahlil, village voisin, y viennent faire leurs dévotions. Le cas n'est pas rare, dans l'Afrique du Nord, de sanctuaires communs aux deux religions.

Dans toutes ces grottes sacrées, sauf rares exceptions, comme aux grottes de Sefrou ou d'el-Maqta', près de Fès, on ne pénètre pas. C'est à l'entrée, ou tout près de l'entrée, que se font les sacrifices, que l'on interroge l'oracle ou que les malades s'endorment. Et cela nous fait songer, dès l'abord, au culte des cavernes, tel qu'il se pratiquait dans l'antique Berbérie. Le rapprochement serait à faire à chaque instant : l'un est bien l'héritier de l'autre. Ainsi les Berbères d'autrefois n'allaient point très avant dans la grotte où ils adoraient le dieu Bacax ; c'est près de l'entrée que toutes les traces du culte ont été relevées.

Il y aurait d'ailleurs fort souvent impossibilité matérielle à pénétrer très loin dans la caverne, objet de la vénération populaire : elle peut être une petite excavation creusée dans une paroi rocheuse, un simple abri sous roche, moins encore : il arrive parfois qu'elle n'existe pas; du moins, qu'elle n'apparaisse pas à nos yeux. Elle est article de foi, et cela suffit : le culte, les croyances sont les mêmes dans tous les cas. Par ce titre de culte des

grottes, il faut entendre aussi bien le culte des abris sous roche ou des grottes supposées : pour l'indigène, c'est tout un, et je croirais même volontiers que, dans tous les cas, la grotte supposée est plus importante que la grotte visible. N'est-ce pas là encore un trait commun avec les anciens cultes du pays ? Si Bacax était adoré dans une caverne véritable, le dieu du Chettaba n'avait qu'une excavation ; Ifrou, dont le nom évoque pourtant si nettement l'idée d'une grotte (*ifri*), recevait les hommages de ses fidèles devant un simple abri sous roche. Sans doute on supposait par derrière une souterraine demeure.

Mais revenons à nos cultes d'aujourd'hui. Je n'ai pas prétendu faire un *corpus* de toutes les grottes, vraies ou supposées, qui sont, au Maroc, entourées d'un respect plus ou moins grand, ou prêtent à des cérémonies rituelles ; ce serait encore impossible actuellement. Mais déjà nous possédons assez de documents, et assez typiques, pour pouvoir nous rendre compte, ainsi que j'ai tenté de le mettre en lumière, de ce fait que le prétendu culte rendu aux grottes est en réalité un culte rendu aux *jnoun*, c'est-à-dire aux innombrables génies protéiformes qui peuplent l'air, la terre et les eaux nord-africaines, et dans lesquels le Berbère personnifie les forces occultes, les influences bienveillantes ou funestes qu'il sent dominer sa vie. Les documents qui peuvent être utilisés dès aujourd'hui viennent de toute l'étendue du territoire marocain, depuis la frontière algérienne jusqu'à la côte atlantique, depuis le pays des Jbala jusqu'à celui des tribus les plus reculées de l'Anti-Atlas. La similitude des rites et des croyances qu'on trouve attachés aux cavernes dans des régions aussi diverses permet de ne point regarder comme téméraire un essai de dégager de tous ces faits quelques idées générales valables pour l'ensemble du pays marocain. Si j'ai résisté à la tentation d'étendre cette généralisation à toute l'Afrique du Nord, ce n'est pas faute de la croire légitime, c'est seulement pour ne pas dépasser les limites de ce travail.

J'ai eu l'occasion de visiter moi-même un certain nombre des grottes marocaines ; en ce qui concerne les autres, j'ai eu recours, pour une bonne part, aux documents déjà imprimés (1) ; enfin, des informateurs dont les dires ont

---

(1) On trouvera les principaux éléments de cette documentation écrite dans les ouvrages suivants :

René BASSET. — *Contes populaires berbères* (Paris, 1887). — *Nédromah et les Traras* (Paris, 1901).

S. BIARNAY. — *Etude sur les dialectes berbères du Rif* (Paris, 1917).

Edm. DOUTTÉ. — *Magie et Religion dans l'Afrique du Nord* (Alger, 1909). — *En Tribu* (Paris, 1914).

DRUMMOND HAY. — *Le Maroc et ses tribus nomades*, trad. franç. (Paris, 1844).

Ch. de FOUCAULD. — *Reconnaissance au Maroc* (Paris, 1888).

E. LAOUST. — *Etude sur le dialecte berbère des Ntifa* (Paris, 1918). — *Mots et choses berbères* (Paris, 1920).

LÉON L'AFRICAIN. — *Description de l'Afrique*, éd. Schefer (Paris, 1897, t. II).

MICHAUX-BELLAIRE et SALMON. — *Les Tribus arabes de la vallée du Lekkous*, 3e partie (*Archives Marocaines*, t. VI, 1906).

MICHAUX-BELLAIRE. — *Le Gharb* (*Archives Marocaines*, t. XX, 1913).

MOULIERAS. — *Le Maroc inconnu*, t. II, *Exploration des Djebala* (Paris, 1899).

STUMME. — *Dichtkunst und Gedichte der Schluh* (Leipzig, 1895).

VOINOT. — *Oudjda et l'Amalat* (Oran, 1912).

Edw. WESTERMARCK. — *The Moorish Conception of Holiness* (*Baraka*), Helsingfors, 1916.

Articles :

A. BLAZQUEZ. — *Estudios marroquies*, in *Rivista de Geografia colonial y mercantil* (t. XV, 1918, fasc. II).

L. BRUNOT. — *Cultes naturistes à Sefrou* (*Archives Berbères*, t. III, 1918, fasc. 2).

Lieut. DESNOTTES. — *Notes sur la région d'Itzer* (*Haute Moulouya*) (*Arch. Berb.*, t. IV, 1919).

Dr HERBER. — *Mythes et légendes du Zerhoun* (*Arch. Berb.*, t. I, 1915-1916).

JOANNIS. — *Excursion aux Grottes de Moulaï Ahmed ou du Zegzel* (*Bulletin de la Soc. de Géog. et d'Arch. d'Oran*, t. XXXVI, 1916).

G. TRENGA. — *Les Branès* (*Arch. Berb.*, t. I, 1915-1916).

X. LÉCUREUL. — *Les quatre plus grands pèlerinages du Nord marocain* (*Revue du monde musulman*, t. VI).

Ouvrages et articles d'ordre plus général :

René BASSET. — *Recherches sur la religion des Berbères* (*Revue de l'histoire des religions*, t. LXI. 1910).

été soigneusement contrôlés m'ont renseigné sur les cérémonies qui se célèbrent auprès de quelques grottes situées dans des régions où notre conquête n'est pas encore parvenue. Ces pays ne sont pas les moins intéressants. Etant les plus impénétrables, ils sont aussi ceux où se sont le plus fidèlement conservées les traditions anciennes ; ils nous réservent d'abondantes moissons.

---

St. Gsell. — *Histoire ancienne de l'Afrique du Nord* (t. I, Paris, 1913).

Le P. Lagrange. — *Etudes sur les religions sémitiques* (Paris, 1905).

P. Saintyves. — *Les grottes dans les cultes magico-religieux* (Paris, 1918).

J. Toutain. — *Les cavernes sacrées dans l'antiquité grecque*, in *Bibl. de vulgarisation du musée Guimet*, t. XXXIX (Paris, 1913). — *Les cultes païens dans l'empire romain*, t. III, *Les provinces africaines* (Paris, 1914).

Ainsi que quelques autres ouvrages et récits de voyage, touchant moins directement au sujet qui nous occupe, et que l'on trouvera cités en note, chaque fois qu'ils ont été utilisés.

Je n'ai malheureusement pu me procurer deux articles qui auraient présenté un certain intérêt pour ce travail :

Johnston. — *Morocco*, Londres 1902 (récit d'une visite à la grotte de Lalla Taqandout).

Edw. Westermarck. — *The nature of the Arab Ginn, as illustrated by the present belief of the people of Morocco*, in *Journal of the anthropological Society* (Londres, 1899).

Je dois un particulier remerciement à M. Laoust, professeur à l'Ecole supérieure d'Arabe et de Berbère de Rabat, qui a bien voulu me communiquer les épreuves de ses deux ouvrages : *Etude sur le dialecte berbère des Ntifa*, et *Mots et Choses berbères*, non encore parus au moment où ces lignes ont été écrites; et à M. Brunot, directeur du Collège musulman de Fès, qui m'a communiqué, notamment sur la grotte d'El-Maqta', de très intéressantes observations.

# I

## L'EXTENSION DU CULTE DES GROTTES AU MAROC

La vénération et la crainte des cavernes sont générales : il est cependant des exceptions. — Le troglodytisme ; sa grande extension ancienne, ses vestiges actuels. — Beaucoup de cavernes sacrées sont des lieux de culte récents. — Il est des régions, rares, où ce culte n'existe pas, et d'autres où toutes les grottes ne sont pas objet de vénération.

Il est d'expérience courante, pour qui habite l'Afrique du Nord, que les indigènes de cette contrée éprouvent en général pour les grottes, ne fussent-elles l'objet d'aucun culte spécial, un sentiment de crainte très marqué. Les plus hardis n'y pénètrent qu'avec une visible répugnance; à l'ordinaire, ils se refusent absolument à accompagner, même à quelques pas de l'ouverture, les Européens, quand ils ont consenti, ce qui est rare, à les guider jusqu'à l'entrée. La grotte, si peu profonde qu'elle soit, leur inspire un sentiment de terreur religieuse qu'ils n'arrivent pas à surmonter.

Cependant, il convient de remarquer tout d'abord que cette crainte des grottes, pour générale qu'elle soit dans l'Afrique du Nord, souffre de notables exceptions, et n'est peut-être pas l'héritage d'un passé aussi lointain qu'il peut sembler à première vue. Sans vouloir prétendre qu'il s'agisse d'un sentiment récent dans la race, il n'en est pas moins évident qu'il fut un moment où cette crainte n'existait pas, du moins où elle était infiniment moins intense et moins généralisée qu'aujourd'hui; et de ce stade il reste encore des traces.

L'Afrique du Nord fut par excellence un pays de troglodytes. L'abondance des revêtements calcaires recouvrant la surface du sol, favorables entre toutes les roches à l'action des eaux qui y creusent aisément leurs galeries, a déterminé, en bien des points, la formation d'innombrables grottes, généralement peu profondes, où l'homme, à plusieurs époques, a cherché un refuge. La grotte, sous ces climats, offre un abri presque confortable : plus, bien souvent, que la tente ou la hutte de branchages. Elle est fraîche l'été, relativement chaude l'hiver. La sécheresse du climat rend moins redoutable qu'ailleurs l'humidité, le principal inconvénient de ce genre d'habitations. La roche tendre se laisse aisément travailler, facilitant ainsi l'aménagement, et permettant même le percement de nouvelles galeries, le jour où la caverne primitive devient trop étroite ; chose précieuse dans un pays où la guerre sévit toujours, elle est d'une facile défense, contre les hommes comme contre les fauves. Ces demeures souterraines ne furent pas seulement occupées par les races anciennes qui se succédèrent sur la terre d'Afrique à l'époque de la pierre taillée, les races qui précédèrent l'arrivée des Berbères. Ceux-ci, à leur tour, ne se firent pas faute de les utiliser. Doit-on accepter l'étymologie qui ferait venir du mot berbère signifiant grotte, *ifri*, le nom d'*Afri* et celui d'*Africa ?* La chose n'est pas impossible, et l'Afrique, dans ce cas, la Tunisie d'aujourd'hui, serait le pays des Troglodytes. Il est difficile de croire que le nom des Beni-Ifren, l'une des grandes familles des Zenata, ne signifie point les Troglodytes, et ne leur vienne pas de leurs premières habitations, quand on voit maintenant encore donner le nom d'Aït-Ifri à des gens du Dades qui vivent dans des grottes. Il n'est guère de caverne, de celles même qui sont entourées aujourd'hui d'une crainte superstitieuse, voire qui sont le siège d'un culte caractérisé, où le moindre sondage ne mette au jour des débris, non seulement anciens, mais d'une époque rela-

tivement récente, prouvant qu'elle a servi longtemps d'habitation humaine. Tout porte à croire que le troglodytisme fut autrefois la forme d'habitat la plus commune des Berbères, et en maint endroit l'histoire de l'habitation se discerne au premier coup d'œil. Je veux parler de ces forteresses, de ces villes et de ces villages qui s'élèvent sur les flancs ou sur le sommet d'un plateau rocheux, dont les assises présentent une ou plusieurs rangées de grottes superposées ; c'est dans celles-ci d'abord que les hommes s'établirent. Pour nous en tenir à quelques villes occidentales encore habitées aujourd'hui, la première Tlemcen et la Fès primitive durent être de ce modèle, et Taza en offre un exemple parfait. Quelquefois, comme en cette dernière ville, l'aménagement alla fort loin ; il est plus net encore en certains lieux qui ne sont plus maintenant habités. De Foucauld a décrit ces véritables villes de grottes, aujourd'hui désertes, qu'il a rencontrées dans les parages de Ouaouizeght, ces rues en corniche taillées dans le rocher pour relier par un passage facile l'entrée des différentes demeures (1). Un jour vint où les hommes sortirent de dessous terre et élevèrent sur le sol leurs maisons ou leurs huttes; mais ils n'allèrent pas loin, montèrent sur le sommet du plateau, ou construisirent les nouvelles demeures à la porte même des anciennes. Celles-ci ne furent point complètement abandonnées : elles servirent de magasins et d'étables; beaucoup de montagnards marocains en sont encore à ce stade.

En bien des pays, le tombeau représente la forme ancienne de la maison ; on couche les morts dans une demeure semblable à celle où vécurent les ancêtres. Si la sépulture dans les grottes n'est plus pratiquée aujourd'hui en Berbérie, elle le fut largement autrefois. Les tombeaux creusés dans le rocher, grottes artificielles ou grottes naturelles aménagées, sont fréquents dans le nord

(1) *Reconnaissance au Maroc*, p. 61, 70.

du Maroc, sans qu'on puisse encore leur assigner une date précise. A Fès, à Taza surtout (1), ils sont fort nombreux; et l'on sait que les Guanches des Canaries déposaient dans une caverne spacieuse les corps momifiés de leurs morts (2).

Si le troglodytisme est infiniment moins répandu aujourd'hui qu'il ne l'était dans les temps anciens, il a cependant laissé des traces en de multiples points de l'Afrique du Nord. Pour nous borner encore à citer quelques exemples pris dans les régions occidentales, les troglodytes sont nombreux dans tout le Moyen-Atlas et sur le rebord nord des contreforts de cette chaîne (El-Hajeb ou Ifran) ; on en trouve, sur l'autre versant, dans le Dades, comme dans le Haut-Atlas ; les villes ont souvent les leurs. Les grottes de la primitive Tlemcen sont réhabitées, et, à l'intérieur même de l'enceinte de Fès, tout un village de troglodytes s'est établi près de Bab-Guissa.

Il est vrai que ces grottes ont souvent pour habitants des catégories de population qui sont moins exposées que les autres aux attaques des puissances occultes. Les troglodytes d'Ifran sont ou se prétendent *chorfa*. Ailleurs, les cavernes sont habitées par des forgerons, dont les pouvoirs magiques particuliers sont bien connus. Ou encore, comme à Tlemcen et à Fès, par de très pauvres gens, dont l'indigence fait taire les craintes superstitieuses : mieux vaut maison dangereuse que pas de maison du tout ; et, l'impunité aidant, on finit par s'habituer à sa demeure souterraine. D'autres enfin, par des hommes qui aiment mieux braver les génies que les autorités : de nombreuses

---

(1) Sur les tombeaux de Taza, voir le résultat des fouilles faites par le lieut. Campardou (*Bull. Soc. Arch. Oran*, 1917).

(2) Il n'y a pas lieu, je crois, de considérer comme une survivance l'ensevelissement dans des grottes, qui, sous l'influence de circonstances accidentelles, se pratique quelquefois à l'époque actuelle. Ainsi, dit-on, les Juifs de Taza, n'osant s'écarter de la ville, ensevelissaient leurs morts dans les cavernes qui se trouvent juste au-dessous de l'ancien mellah.

grottes ont donné asile à des contrebandiers ou à des fabricants de poudre, tel le *kehf-el-baroud* des environs de Rabat.

Mais, à l'occasion, d'autres éléments de la population ne redoutent pas d'utiliser les grottes. Non seulement elles servent de magasins, mais encore d'étables ; le Zerhoun renferme de nombreuses excavations et des abris sous roche où l'on parque les animaux pour la nuit; la même coutume existe dans le Moyen-Atlas. Il faut bien supposer alors que ces grottes sont vides d'influences magiques, car on ne se risquerait pas à laisser à la discrétion de celles-ci les provisions ni les bêtes. Les bergers y accompagnent souvent leurs troupeaux; et ces grottes peuvent être fort loin de tout village. Dans les régions où l'on pratique la transhumance, où, comme dans nos montagnes françaises, les troupeaux partent chaque été vers les hauts sommets sous la garde de quelques bergers, ceux-ci installent souvent de véritables maisons d'été dans les cavernes, et personne ne vient les troubler. Il est vrai que les bergers sont particulièrement téméraires, et ce sont eux que les légendes montrent le plus souvent punis pour avoir manqué de respect aux hôtes tout-puissants des grottes.

Assurément, il n'existe plus aujourd'hui que des vestiges de troglodytisme. Mais ils prouvent que la crainte superstitieuse des grottes, de toutes les grottes, est un sentiment relativement tard venu dans la race berbère; ensuite qu'elle n'est pas encore absolument générale. Il ne faut donc point parler d'un sentiment de crainte irraisonné et primitif. D'ailleurs, dans les régions même où on les redoute, tous ne les redoutent pas également, et quand une grotte est un lieu de culte, il n'en faut pas conclure que toutes celles de la région soient réputées sacrées. Il existe, au-dessus de Volubilis, une grotte nommée *Kehf-el-Hamâm* (la grotte aux pigeons) : quand j'en entrepris la visite avec le regretté Biarnay, un ancien tirailleur qui nous servait de guide, et tout le

long du chemin avait fait l'esprit fort, se refusa péremptoirement à y pénétrer avec nous : quand nous arrivâmes au fond, beaucoup plus proche que ne l'avait dit notre guide, nous y trouvâmes les cendres d'un feu de paille tout récemment allumé par des bergers; nous y récoltâmes en outre de nombreux débris de céramique néolithique relativement récente. A Fès, où des gens habitent dans des grottes, on va faire ses dévotions dans la caverne d'El-Maqta' que l'on dit fréquentée par les génies.

Nous sommes donc portés à croire *a priori* que les grottes du Maroc ne sont pas craintes pour elles-mêmes, mais pour certaines puissances que l'on croit hanter toutes les cavernes d'une région, ou certaines d'entre elles seulement.

---

## II

## LES GROTTES DANS LA LITTERATURE POPULAIRE. LES CONTAMINATIONS LITTERAIRES ET ORIENTALES

Récits légendaires sur les grottes : leur longueur démesurée ; personnages changés en pierre ; dangers de l'exploration. — Légendes orientales : le dragon à sept têtes; les Sept Dormants. — Les personnages bibliques enterrés dans les grottes.

La crainte des animaux féroces qui peuvent chercher refuge dans les grottes est-elle pour quelque chose dans l'appréhension qu'éprouve aujourd'hui pour elles l'indigène marocain ? Les contes populaires nous parlent souvent des lions qui habitent les cavernes, ou des êtres fabuleux redoutés au même titre, les ogres surtout, les ogres berbères, bien différents des ogres introduits par les contes orientaux : ils tiennent le milieu entre l' *'afrit* et le fauve, et sont parfois si rapprochés de celui-ci que, dans le cours du même conte, l'ogre peut se transformer en lion, animal d'ailleurs inconnu à l'heure actuelle; on peut aussi, à l'occasion, rencontrer les *'afrit* dans des antres analogues. Une légende courante dans le nord du Maroc assure qu'il existe quelque part une ville de singes qui vivent et se gouvernent comme les hommes, et on les redoute : l'une tout au moins des localisations de cette ville la situe dans une montagne du pays des Ktama, toute percée de cavernes qui seraient les demeures de ces quadrumanes (1). Mais d'ordinaire

(1) Mouliéras, *Le Maroc inconnu*, t. II, p. 99. — Une légende assez voisine existait déjà dans l'antiquité ; cf. St. Gsell, *Histoire ancienne de l'Afrique du Nord*, t. I, p. 246.

les indigènes le savent bien : en fait d'êtres en chair et en os, outre les petits fauves peu dangereux, on ne trouve guère dans les cavernes, par myriades, que d'inoffensives chauves-souris qu'ils ne redoutent point. Aussi quand on leur demande des renseignements sur quelque grotte, parlent-ils peu des animaux qui y peuvent vivre. Mais leurs récits sont riches en détails fantastiques.

Là où leur imagination se donne libre carrière, c'est en ce qui concerne surtout la longueur des grottes. Rien ne saurait mieux donner idée de l'effet qu'elles leur produisent, et du peu de goût qu'ils ressentent pour leur exploration. La moindre excavation devient caverne profonde : n'en aperçoit-on pas le fond depuis l'entrée, rien n'arrête plus les conjectures. Au reste, les récits ne concordent pas toujours : l'un prolonge à l'infini les galeries dans telle direction, et l'autre, de tel autre côté : tout ce qu'on sait, c'est que la caverne est fort longue, et chacun brode là-dessus. L'esprit s'est toujours complu à imaginer des chemins souterrains, à l'usage d'autres êtres que les hommes, entre des lieux fort distants. La grotte des Pigeons, dans le Zerhoun, au fond de laquelle nous trouvâmes les restes d'un feu récent, se prolongeait, disait notre guide, jusqu'aux abords du Sebou; et une autre tradition répandue dans le pays la fait aboutir au Djebel Tselfat ; c'est infiniment plus près : il n'est qu'à dix-huit kilomètres. On raconte, en outre, que trois hommes intrépides résolurent un jour de l'explorer. Ils brûlèrent dans ce voyage trois cruches d'huile pour s'éclairer, et consumèrent trois pièces de toile dont ils avaient fait des mèches; mais ils durent revenir sans avoir rencontré le fond. M. le Dr Herber, qui a eu la curiosité de mesurer la grotte, lui a trouvé exactement trente-huit mètres de longueur (1). De telles

(1) Dr J. Herber, *Mythes et légendes du Zerhoun* (*Arch. Berb.*, t. I, 1915-1916, p. 153-154).

exagérations sont fréquentes : nous en trouverons des exemples typiques dans les histoires de chercheurs de trésors.

Ce qu'on rencontre souvent, quand on s'aventure dans les cavernes profondes, ce sont, à en croire les légendes, à côté des ossements blanchis des explorateurs qui s'y risquèrent et ne purent retrouver le chemin du retour, des hommes ou des animaux changés en pierre ou sculptés dans le rocher. Tel est le cas, par exemple, de la grotte de Taghardacht, chez les Beni-bou-Yala, fraction des Branès, dans laquelle s'engouffre un petit oued (1). La croyance est fréquente, aussi bien en Algérie qu'au Maroc ; elle prend souvent une forme particulière tout à fait intéressante : un cortège nuptial se rendait un jour, emmenant la mariée, du village de celle-ci à celui de son futur époux, quand il fut forcé par la pluie de chercher refuge dans une grotte. Là, pour passer le temps, les jeunes gens se mirent à chanter et à faire de la musique ; mais bientôt, perdant toute retenue, garçons et filles d'honneur ne résistèrent plus à l'attrait qui les poussait l'un vers l'autre. A peine le péché était-il commis qu'ils furent tous changés en pierre, eux et leurs animaux; et l'on entend encore, aujourd'hui, à certains jours, les échos de leurs chants et de leurs instruments de musique. Cette légende se retrouve dans des régions fort éloignées, chez les Imeghran du Dades, comme chez les Ghiata voisins de Taza, ou dans le Gharb (2).

---

(1) G. Trenga, *Les Branès* (*Arch. Berb.*, t. 1, 1915-1916, p. 36, du t. à p.). — Parfois ces personnages s'animent : par exemple le « chameau de pierre roulant des yeux terribles » qui garde les trésors dans les grottes de la région de Qasba Beni Mellal. (De Foucauld : *Reconnaissance au Maroc*, p. 61).

(2) Michaux-Bellaire, *Le Gharb*, p. 54 : « Ghiran el-Houmar (les grottes rouges); près de ces grottes se trouvent des rochers appelés *Hadjar el-'Arais el-Meskhoutin*, les fiancés changés en pierre. Ce doivent être les restes d'une légende oubliée ». C'est bien notre légende de la noce coupable et punie. — Voir dans E. Westermarck, *La Baraka*, p. 55-56, une légende du même genre,

Faut-il chercher à l'origine de ces histoires d'hommes ou d'animaux changés en pierre ou sculptés dans la voûte et les parois des grottes, la présence de gravures ou de dessins rupestres ? C'est peu probable, car ces dessins sont extrêmement rares au Maroc, où ils n'existent guère que sur le versant oriental et méridional des grandes chaînes. Par contre, les légendes y sont nombreuses, qui parlent de personnages ainsi métamorphosés. Au pied du Bou-Iblan, chez les Beni-Ouaraïn, toute une rangée de rochers représentent une vieille femme, sa tente et ses troupeaux, qui furent tous changés en pierre, parce que la vieille n'avait pas consenti à abriter ses bêtes de la pluie du *hayyan* (1). L'homme a toujours eu tendance à chercher dans l'aspect des rochers qui le frappaient, des traits rappelant la physionomie d'êtres vivants. Cette ressemblance une fois trouvée, la légende de la métamorphose s'imposait. Il n'est pas rare de rencontrer de tels rochers à l'entrée des cavernes ; peut-être même l'homme a-t-il parfois accentué par quelques retouches la ressemblance qu'il entrevoyait (2). En outre, les stalactites et les stalag-

---

mais différente quant à la raison de la métamorphose, recueillie dans l'Anjera.

(1) Légende qui appartient au cycle des Jours de la vieille, largement représenté au Maroc. Cf. Westermarck, *Ceremonies and Beliefs connected with agriculture, certain dates of the solar year, and the weather in Morocco*, Helsingfors, 1913, p. 71.

(2) Cf. St. Gsell, *Hist. anc. de l'Afr. du Nord*, t. I, p. 256, n. 3. — Drummond-Hay, *Le Maroc et ses tribus nomades*, trad. franc., p. 246-248, plagié par A. Blazquez, *Estudios Marroquies*, in *Rivista de Geografia colonial y mercantil*, t. XV, 1918, fasc. II), rapporte que lors du pèlerinage au tombeau de Moulay 'Abd es-Selam ben Mechich, le grand saint des Jbala, enterré au Dj. 'Alam, on se rend, après la visite au mausolée du saint, auprès d'une grotte située non loin de là. A l'entrée de celle-ci, on verrait, à cinq pieds du sol, un bas-relief représentant un homme et une femme nus, dont l'un tient une sorte de tambour, ou selon d'autres une sphère; et devant eux, un serpent enroulé qui lève la tête. Il est probable qu'il faut classer cette étrange figuration parmi les rochers, si fréquents à l'entrée des grottes, où l'indigène retrouve avec tant de facilité des formes humaines ou animales. Cette grotte est vraisemblablement l'une des deux qu'un

mites, souvent nombreuses à l'intérieur des grottes marocaines, ont pu apparaître aux yeux de l'explorateur indigène, déjà tout effrayé de se trouver là, comme autant de personnages fantastiques changés en pierre (1). Mais je ne crois pas qu'il faille considérer la légende de la noce pétrifiée comme une explication populaire de la forme plus ou moins anthropomorphe de certains rochers ou de l'existence de stalactites à l'intérieur des grottes; il paraît plus vraisemblable d'y chercher le souvenir de certaines scènes d'orgie rituelle qui se déroulèrent jadis à l'intérieur de quelques grottes et dont nous aurons l'occasion de parler plus loin, telle la « nuit de l'erreur ».

Mais on voit, quand on s'aventure dans certaines cavernes, des choses plus fantastiques encore. Le *Kehf 'Arous*, chez les Beni-Zeroual, renferme une ville entière, avec ses maisons et ses remparts; elle est, bien entendu, remplie de trésors. On en est sûr : on a pu l'entrevoir (2). Mais quelle âme bien trempée il faut pour se risquer à ces périlleuses explorations ! Tous les éléments se conjurent pour arrêter le téméraire ou pour le perdre : le long des galeries coulent de véritables fleuves souterrains qu'il faut traverser ou suivre ; et, brusquement, un vent violent s'élève, accompagné d'effrayants mugissements, qui éteint lampes et lanternes, et le malheureux qui s'est

---

informateur de Biarnay lui signalait dans les mêmes parages, nommées, l'une l'ermitage des dévots, l'autre la mosquée des saints de Dieu, et où personne n'ose aller seul, tant on en a peur. Les rochers enchantés sont nombreux près du tombeau du saint : il est une pierre qui verse des pleurs quand les femmes chantent un air connu d'elles seules; et deux autres qui se referment sur les pécheurs qui passent entre elles. (Biarnay : notes inédites). Cf. aussi X. Lécureul, *Les quatre plus grands pèlerinages du Nord Marocain*, in *Revue du Monde Musulman*, t. VI, p. 665).

(1) Tel est le cas, par exemple, du « chameau » de la grotte de Taserrakout, dans les gorges du Zegzel, chez les Beni Snassen, sous lequel doivent passer sept fois les femmes qui désirent devenir mères. — A noter aussi dans la même région, les tolba pétrifiés.

(2) Mouliéras, *Le Maroc Inconnu*, t. II, p. 81-83.

aventuré jusque-là, glacé par l'eau froide, terrifié par le bruit qui sort des entrailles de la terre, perdu en pleine obscurité sans rien qui puisse lui permettre de retrouver le chemin du retour, erre affolé à travers les innombrables galeries, risquant à chaque pas de rouler dans un précipice. Pour quelques-uns qui, par hasard, purent revenir à la lumière du jour, combien se sont enfoncés dans les cavernes, qu'on n'a jamais plus revus ! Cherche-t-on à les explorer en bandes nombreuses, avec de multiples lumières ? Le résultat n'est pas plus encourageant. Toujours, quand, après avoir subi tous ces malheurs, on parvient à sortir, il manque quelques-uns de ceux qui étaient partis. Tant il est dangereux de s'aventurer sous terre !

A ces histoires qui se racontent sur nombre de grottes, il peut y avoir quelque fondement réel. Dans les sols calcaires qui recouvrent une si grande partie du Maroc, les phénomènes de perte de rivière sont fréquents, et il est exact qu'il existe de nombreux oueds souterrains, que dans certaines grottes coulent des ruisseaux parfois importants. Les galeries communiquant entre elles, et souvent avec l'air libre, par de longs canaux à étroits orifices peuvent être traversées par de violents courants d'air, bien propres à terrifier un homme déjà peu tranquille de se savoir sous terre, domaine de fort dangereuses puissances. Cet état d'esprit fait que tous ces dangers sont exagérés à l'extrême : les ruisseaux deviennent des fleuves, les courants d'air, des ouragans ; et les récits qui se transmettent ensuite, accumulant les détails effrayants, les amplifient encore.

Car ce sont des explorations qu'on ne tente guère. Quel que soit le désir qu'on ait de trouver le trésor, on n'aime pas à faire l'expérience ; on se contente volontiers de celle d'autrui. On sait que si d'aucuns sont revenus riches, plus encore ne sont jamais sortis. Aussi, en ces matières surtout, convient-il d'accueillir avec scepticisme les dires

des indigènes, quand ils affirment avoir constaté par eux-mêmes les faits extraordinaires qu'ils rapportent. L'informateur de M. Mouliéras lui a fait un récit détaillé de son expédition à l'intérieur du Kehf 'Arous. Nous avons quelque raison de douter de sa sincérité quand nous nous apercevons qu'il lui est arrivé à peu près les mêmes aventures qu'à la grande expédition dont l'histoire se trouve contée à la page précédente du même livre (1) ; et, plus encore, en retrouvant, quatre siècles auparavant, dans Léon l'Africain, une histoire absolument analogue : elle lui était aussi racontée par un homme de confiance à qui elle était personnellement arrivée (2). Il est à croire que l'informateur de Léon et celui de M. Mouliéras ont simplement pris à leur compte des récits fort anciens.

A ces légendes montrant la punition des audacieux qui tentent d'arracher de force leur secret aux cavernes, faut-il ajouter celles qui parlent du châtiment — la paralysie le plus souvent — atteignant les bergers irrespectueux, qui témoignent leur mépris pour une grotte en souillant l'entrée (3), ou ne craignent pas de s'emparer d'oiseaux nichant dans des cavernes réputées sacrées (4) ? Elles sont d'un autre genre : plutôt qu'aux légendes d'ordre général, elles se rapportent au culte proprement dit; il y a, dans ce cas, offense directe à l'égard de la puissance maîtresse de la grotte.

*
* *

Ces légendes, du moins, sont bien nationales ; on n'en

---

(1) Mouliéras, *loc. cit.*

(2) Léon l'Africain, éd. Schefer, t. II, p. 367-369. Ce qui marque bien le caractère légendaire de ce récit, c'est qu'on y retrouve en outre un thème folk-lorique bien connu : l'un des membres de l'expédition, resté en arrière, put cependant trouver une issue en suivant une hyène.

(3) Brunot, *Cultes naturistes à Sefrou* (*Arch. Berb.*, 1918).

(4) Westermarck, *La Baraka*, p. 46.

saurait dire autant de chacune de celles, fussent-elles extrêmement populaires, qui sont attachées aux cavernes. Quand M. Doutté visita la célèbre grotte et la caverne d'Imi-n-Ifri, près de Demnat, on lui rapporta une légende appartenant au cycle d'Andromède et de Persée. Dans la grotte vivait un dragon à sept têtes, qui ne permettait aux habitants de la ville de venir puiser à la source que moyennant, chaque année, la remise d'une jeune fille. Quand vint le tour du sultan d'exposer sa fille, il fit appel au célèbre Malek-Sif, qui coupa une tête du dragon et le poursuivit jusqu'au fond de la caverne, où il trouva une porte; il l'ouvrit, et là-derrière il y avait sept des jeunes filles livrées au monstre. L'une d'elles indiqua au héros le moyen de venir à bout du dragon : il fallait le frapper avec son propre sabre, sinon, en mourant, le monstre se brûlerait lui-même et renaîtrait de ses cendres. Grâce à ces conseils, Malek-Sif put tuer définitivement le dragon à sept têtes ; de son corps sortirent des milliers de vers, d'où naquirent à leur tour des oiseaux fort communs à Demnat (1).

M. Doutté croit, avec raison, trouver dans ce récit une réminiscence littéraire. C'est la localisation artificielle d'une légende livresque, gauchement adaptée à une croyance courante dans tout le Maroc, d'oiseaux ou d'insectes ailés sortis du cadavre d'un animal fabuleux (2). En effet, si le thème du héros combattant le dragon qui doit emporter l'héroïne exposée au bord d'une fontaine est très fréquent dans les contes merveilleux des Berbères, beaucoup des détails de la présente histoire ne s'y rencontrent pas : ni la porte derrière laquelle sont les victimes précédemment enlevées, ni le sabre dont il faut frapper

---

(1) Edm. Doutté, *En Tribu*, p. 217-219.

(2) Ainsi, par exemple, les vols de sauterelles prendraient naissance des baleines et autres monstres marins qui viennent s'échouer sur la côte du Sous, de l'oued Noun, ou plus au sud encore. Cf. aussi Destaing, *Fêtes saisonnières chez les Beni-Snous* (*Rev. Afr.* 1907, p. 248).

le monstre, ni le thème du phénix. Mais ce qui prouve mieux que tout le reste le caractère littéraire et savant de ce récit, c'est qu'il semble presque uniquement connu des lettrés. M. Laoust qui plus tard visita cette caverne, ne put se le faire raconter par aucun des hommes du peuple qu'il interrogea (1).

D'autres légendes, d'une origine orientale moins douteuse encore, sont au contraire très populaires. C'est le cas notamment de l'histoire des Sept Dormants. Nombreuses sont, dans le nord du Maroc, les cavernes où ils sont censés avoir dormi leur sommeil centenaire, et dans lesquelles, après avoir constaté que tout était changé dans un monde qui n'était plus fait à leur taille, ils revinrent s'endormir définitivement. Le Kehf-el-'Eubbab de Sefrou, la grotte que vénèrent les Musulmans, à côté de celle qui est consacrée aux Juifs, en est une. A quelques kilomètres à l'est de Rabat, dominant le confluent du Bou-Regreg et du petit Oued-el-Akrech, une grotte où l'on peut recueillir quelques specimens d'industrie néolithique porte le nom de Dar Daqyous. Or Décius est le classique empereur de la persécution de laquelle leur miraculeux sommeil sauva les Sept Dormants (2). Au reste, Décius est l'un des personnages légendaires les plus populaires de l'Afrique du Nord. Ils sont un petit nombre à se partager les ruines, antiques et même récentes, éparses sur la surface du Maroc : Pharaon, Décius, le Sultan Noir, et les Roum, tantôt Romains et tantôt Portugais. Les accidents de terrain même sont parfois considérés comme des traces de leur passage.

D'où viennent dans ce pays la popularité de Décius et

---

(1) Laoust, communication verbale. Comme autre exemple de légende littéraire relative à un souterrain, cf. Doutté, *op. cit.* p. 28, l'histoire du fils du marabout Abou 'Abdallah el-Hezmiri, des cent-une vierges et de l'afrit, à Aghmat.

(2) Sur la légende de Daqyous et des Sept Dormants dans l'Afrique du Nord, cf. R. Basset, *Notes de lexicographie berbère*, 2e série, Paris 1885, p. 6-7.

la légende des Sept Dormants ? D'Orient assurément. Il n'est pas absolument nécessaire de supposer que ce soit l'Islam qui les ait introduits. Cette légende méditerranéenne était célèbre bien avant la conquête arabe, et a pu parvenir au Maroc à l'époque du christianisme. Mais il est certain que la sourate de la Caverne, dans le Qoran, avec l'allusion qu'elle fait à la légende, dut contribuer pour une bonne part à la répandre (1). De là, sans doute, conformément à la parole sacrée, le manque d'accord que l'on constate, à Sefrou notamment (2), sur le nombre exact des Dormants : étaient-ils six et le chien, ou sept et le chien ? Les histoires fantastiques provenant d'Orient ont toujours trouvé grand crédit dans l'Afrique du Nord : la plupart des thèmes de contes merveilleux en sont venus, et à une date assez récente. Rien d'étonnant à ce qu'on en trouve des traces dans certaines légendes ou certaines croyances populaires.

Très contaminées aussi par les influences orientales apparaissent les légendes qui montrent certains personnages bibliques enterrés dans des grottes de Berbérie. Les uns sont entièrement fabuleux. Chez les Ghomara, « juste au-dessus de la coupole de Sidi-l'Ouardani, près de l'embouchure de l'oued Ouringa, s'élève une falaise verticale, montrant à une certaine hauteur une excavation semblable à une vaste chambre. Les indigènes, convaincus que la fille du patriarche Noé y est enterrée, appellent cette grotte *Zaouiat bent Sidna Nouh* (l'ermitage de la fille de Noé) » (3).

---

(1) Les noms des Sept Dormants, qui sont couramment employés en magie, semble être venus d'Orient par les Arabes. Cf. Doutté, *Magie et Religion*, p. 198.

(2) Cf. Brunot, *Cultes naturistes à Sefrou*.

(3) Mouliéras, *Le Maroc Inconnu*, t. II. p. 257. — Cette tradition doit vraisemblablement être rattachée à la série des légendes qui font venir certains personnages bibliques, principalement Noé et Josué, fils de Noun (confondu quelquefois avec Noé), en bien des endroits de la côte nord-africaine. Ainsi, à quelques kilo-

Les autres ont plus de réalité historique. Tel le prophète Daniel, qui serait enterré dans le Kehf 'l-ihoud de Sefrou. Mais, dans ce cas particulier, on saisit sur le vif la tentative d'islamisation d'un vieux sanctuaire païen, et le désir d'expliquer d'une manière orthodoxe le culte rendu à la grotte à la fois par les Juifs et par les Musulmans. La tradition est récente : elle a pour appui de hautes autorités religieuses; mais le peuple ne la connaît guère; quant aux Juifs, ils ne l'acceptent pas. Ils expliquent d'autre manière la sainteté de la grotte : des rabbins vénérables y sont enterrés ; ou bien elle abrita les premières familles juives du pays ; ou bien encore on la vénère depuis que le rabbin Amran Diouan, un des grands saints juifs du Maroc, enterré à Ouezzan, apparut en songe aux Israélites de Sefrou, et pour les dispenser du périlleux pèlerinage à son vrai tombeau, leur affirma qu'une visite à la grotte leur vaudrait les mêmes grâces. Quant au moucem, il se fait à l'anniversaire de la mort du grand rabbin Seme'oun ould Youhay, enterré à Jérusalem (1). Toutes sortes de bonnes raisons, aussi orthodoxes que suspectes, et vraisemblablement récentes.

Des personnages d'un autre genre, maintenant. Non loin du tombeau de Moulay bou Selham, le grand saint du Gharb, s'ouvre la grotte où sont ensevelis Joseph, fils d'Aristote, et Dhou'l Qorneïn, l'ermitage vers lequel, dit la légende, Moulay bou Selham se mit un jour en route, quittant la lointaine Egypte, sa patrie, car on lui avait dit que là était le rendez-vous des Sages. « Elle est

---

mètres à l'est de Nemours, sur le bord de la mer, est le tombeau de Sidi-Youcha' (Josué). Non loin est une grotte, dominant la mer, consacrée à une Lalla Setti. Est-ce la même grotte qui sert de refuge à Bou-Nemri, le tisserand qui se jeta à la mer à cet endroit, et fut métamorphosé en phoque ? Selon Slousch (*Hebraeo-Phéniciens, Arch. Maroc.*, t. XIV, p. 158), Noun y serait enterré. Sur ces légendes bibliques, cf. R. Basset, *Nédromah et les Traras*, p. VIII, sqq.; 74-77; 158, sqq.

(1) Brunot, *op. cit.*

précédée d'un couloir très bas, de 5 mètres de longueur environ : il faut se baisser pour y entrer. La grotte, de forme arrondie, peut avoir 3 ou 4 mètres de diamètre ; les parois et le plafond sont en roche dure ; le sol est sablonneux. Le plafond s'abaisse vers le sol au centre de la grotte et se termine par une stalactite. Un homme de haute taille (1 m. 70 environ) peut atteindre avec sa bouche cette pointe centrale dirigée vers le sol. Les pèlerins tettent cette pointe, d'où il sort alors des gouttes d'eau; mais il n'en tombe pas si on ne suce pas. On prétend même qu'à certains moments, c'est du lait qui s'écoule de cette stalactite. Cette succion est un des actes du pèlerinage, une *baraka* du saint » (1). Dhou'l Qorneïn, l'homme aux deux cornes, Alexandre, est connu dans les légendes arabes du nord de l'Afrique : mais il est infiniment plus populaire en Orient. Quant à Joseph, fils d'Aristote (Yousef ben Aristoteles), il est inconnu par ailleurs en Berbérie. D'autre part, la légende de Moulay bou Selham nous le montre venant lui-même d'Orient ; enfin, cette grotte et le tombeau du saint se trouvent sur le territoire des Tliq, une des rares tribus marocaines dont on puisse affirmer avec certitude l'origine arabe. Le rite si curieux qui consiste à sucer la stalactite, d'où coulerait à certains jours du lait, ne se retrouve pas nettement, à ma connaissance, en Berbérie (2) ; mais il a son pendant en Orient (3).

---

(1) Michaux-Bellaire et Salmon, *Les tribus arabes de la vallée du Lekkous*, *op. cit.*, p. 367-368.

(2) Dans une des deux grottes visitées lors du pèlerinage au tombeau de Moulay 'Abd es-Selam ben Mechich, les pèlerins boivent dévotement, il est vrai, l'eau coulant de la « pierre qui pleure » : c'est elle qui fournissait au saint l'eau de ses ablutions. Mais il n'est jamais question de lait coulant de cette pierre. A noter pourtant que le lait sortant du mausolée ou de la qoubba d'un saint, au jour du moucem, est un miracle assez fréquent (Sidi ben 'Achir de Salé ; la fille de Sidi 'Abderrahman ou Mesa-'oud au Tafilelt, etc.).

(3) Ainsi la grotte de Notre-Dame des Mamelles, en Palestine.

Quant aux légendes de saints personnages de l'Islam qu'on suppose enterrés dans les grottes sacrées et qui finissent par en capter le culte à leur profit, elles constituent un des mécanismes les plus fréquents d'islamisation des vieilles croyances; nous les retrouverons plus loin.

---

Cf. Saintyves, *Les grottes dans les cultes magico-religieux et dans la symbolique primitive*, Paris, 1918, p. 167 et 170. — Le voisinage du tombeau de Moulay bou Selham, la visite obligatoire à la grotte lors du pèlerinage à ce tombeau, font supposer que cette caverne était elle aussi le centre d'un ancien culte, si bien capté par celui de Moulay bou Selham que sa légende est devenue inséparable de celui-ci, et ne décèle plus aucun trait nettement autochtone. Mais les moucems, le nombre des marabouts en un étroit espace, tout indique un ancien lieu sacré.

## III

## LES GROTTES ET LES TRÉSORS

Les légendes de trésors dans les grottes sont très répandues et très anciennes en Berbérie; mais elles ont été fortement influencées par des apports orientaux. — Cette influence est marquée surtout par l'importance des éléments magiques. — La grotte du Bou-Cha'la et le conte de Djouder le Pêcheur. — L'origine des trésors : la légende des chrétiens. — Les génies gardiens des trésors. — Grottes supposées et grottes réelles. — Intérêt des légendes de trésors pour l'étude du culte des grottes.

Nulle part, peut-être, en ce qui concerne le sujet qui nous occupe, les influences orientales ne sont aussi sensibles que dans les croyances relatives à l'existence de trésors dans les cavernes, et à la manière de se les procurer.

Non pas que les habitants de l'Afrique du Nord aient attendu l'arrivée des Arabes pour s'imaginer qu'en de multiples endroits de leur sol étaient cachées d'inestimables richesses. C'est au contraire une idée extrêmement répandue dans ces régions, et depuis la plus haute antiquité. Dès l'époque romaine, l'existence de chercheurs de trésors nous est attestée. L'espoir de se trouver riche, brusquement, sans se donner grand'peine, a toujours exercé un singulier attrait sur l'esprit des Berbères. Il existait en Orient tout autant. Aussi, quand à la suite de l'Islam, les idées et les traditions orientales arrivèrent en masse dans l'Afrique du Nord, celles qui avaient trait aux trésors cachés rencontrèrent-elles un succès plus grand encore que toutes les autres. Elles s'introduisaient par deux voies. Les contes merveilleux — les descriptions de trésors tiennent une grande place dans les contes orien-

taux — en peignaient la splendeur en des termes que l'imagination berbère n'aurait pu concevoir; et les livres de magie indiquaient des moyens infaillibles de s'en emparer. Les idées étrangères s'amalgamèrent si bien aux vieilles conceptions nationales, qu'il est assez difficile aujourd'hui de les distinguer. Néanmoins quelques éléments trahissent une origine littéraire ; tandis que d'autres apparaissent encore nettement autochtones.

L'éperon du Bou-Cha'la, près d'Itzer, dans la haute Moulouya, passe, comme tant d'autres lieux, pour renfermer une grotte remplie de richesses. Un jour, un taleb étranger réussit, avec l'aide d'habitants du pays, grâce à la toute puissance d'une formule magique, à dégager et forcer à s'ouvrir les portes qui la ferment. « Nous avions des bougies pour nous éclairer ; mais, à peine entrés, de gros oiseaux noirs les éteignirent ; nous arrivâmes toutefois dans une chambre parfaitement éclairée par quatre gros diamants... Nous ne devions rien toucher ni ramasser, jusqu'à ce que Sidi 'Ali (le taleb) se fût emparé de certaines clefs... Puis nous nous trouvâmes en présence d'un grand coffre au-dessus duquel étaient suspendus une épée, deux colliers en or et un bracelet dans lequel un homme aurait pu passer, et enfin les deux clefs, objet de la convoitise de Sidi 'Ali. Si les clefs avaient été prises, tous les gens de la Moulouya auraient pu puiser à satiété dans les monceaux d'or et d'argent qui étaient devant nous, sans que le tas de douros carrés en fût sensiblement diminué. A ce moment se produisit une grande rumeur, comme celle qui sortirait d'une foule, et nous nous trouvâmes dehors, sans que je sache comment nous sortîmes. » (1).

Cette légende de la grotte du Bou-Cha'la peut être considérée comme un excellent modèle d'histoire orientale

(1) Lieutenant Desnottes : *Notes sur la région d'Itzer* (*Arch. Berb.*, 1919).

importée telle quelle en Berbérie (1). Ce qu'on y remarque avant tout, c'est l'importance primordiale des éléments magiques. Ils sont les seuls qui comptent : c'est grâce à une formule qu'on parvient au trésor ; le magicien a besoin d'avoir avec lui certaines personnes du pays; ce n'est point l'or qu'il va chercher, mais un talisman valant à lui seul plus que tout le reste. Ajoutons-y la description des pierres précieuses, qui suffisent à éclairer la caverne : comment les Berbères, qui ne connaissaient guère les gemmes, en auraient-ils eu l'idée ? Autant d'éléments orientaux. Ouvrons les Mille et Une Nuits : l'histoire de Djouder le Pêcheur nous présente exactement les mêmes traits. Ce n'est point le sorcier qui doit entrer dans la cachette du trésor, dont les portes ont été ouvertes par une conjuration magique, c'est un homme qu'il amène avec lui ; celui-ci ne doit pas faire attention aux monceaux d'or entassés, mais aller droit au magicien Chamardal, s'emparer de la sphère près de sa tête, du glaive à son côté, du sceau qu'il porte au doigt, et de la fiole de khol pendue à son cou. L'histoire est classique en Orient : le talisman précieux peut aussi bien être une lampe, comme celle d'Aladin, ou le sceau de Salomon. Il s'y joint dans le conte de Djouder un trait qui manque dans la légende du Bou-Cha'la, et bien oriental lui aussi : les formes terrifiantes qui apparaissent à celui qui pénètre dans la cachette et dont il ne doit pas s'effrayer. Mais ce trait, nous le retrouverons dans mainte histoire de recherche de trésors en Berbérie (2) : il y a passé aussi.

---

(1) Deux éléments seuls, dans ce récit, semblent autochtones : les oiseaux noirs qui éteignent les lumières, et les douros carrés. On reconnaît dans ceux-ci les pièces carrées des Almohades, qui ont vivement frappé l'esprit des populations : au point qu'on les trouve mentionnées dans les prédictions — rapportées après coup — annonçant le succès du fondateur de cette dynastie; et qu'aujourd'hui encore, beaucoup de ces pièces, soigneusement conservées depuis des siècles, servent de porte-bonheur.

(2) Cf. notamment E. Doutté, *En Tribu*, p. 87, la caverne aux trésors de l'oued Nfis.

Le trésor du conte de Djouder le Pêcheur est justement situé en terre marocaine ; ses portes s'ouvraient dans le lit d'un fleuve peu éloigné de Fès et de Meknès, dans lequel le Marocain pouvait, s'il lui plaisait, reconnaître aisément le Sebou ; comment n'aurait-il pas exercé une grande influence dans le pays où le livre disait qu'il était caché ? Nous savons par ailleurs quel succès les contes des Mille et Une Nuits ont obtenu au Maroc. Ce récit dut contribuer, pour une grande part, à y répandre les idées orientales en matière de trésors. Et l'on ne saurait objecter que ce conte ainsi localisé dérive d'un prototype maugrébin : aucun trait, en effet, proprement original en lui, aucun qui ne se retrouve dans d'autres contes orientaux.

Donc, autant qu'on en peut juger en étudiant les traditions relatives à la recherche des trésors, ce qui, dans les croyances d'aujourd'hui en ces matières, est du ressort de la magie pure, représente justement l'apport oriental. Ce que le Berbère cherche d'instinct quand il espère rencontrer le trésor, ce n'est pas le talisman, ce ne sont point les pierreries, dans la description desquelles se complaît l'imagination orientale, mais dont lui ne connaît pas la valeur, c'est de l'or et de l'argent, en lingots, ou plutôt encore monnayés; parce qu'il en aura l'emploi immédiat, et parce qu'il a vu de ses propres yeux de ces pièces anciennes dont un heureux hasard fait de temps en temps découvrir quelque dépôt (1).

Au reste, il ne suppose nullement à ces trésors une origine magique. Il les croit enterrés par quelqu'un, un mortel comme lui, qui a voulu mettre son bien à l'abri des

---

(1) Ces découvertes, en effet, qui entretiennent la foi dans l'existence de trésors enterrés, le plus souvent dans des grottes, ne sont pas rares. Tout récemment encore (1918), un important dépôt de monnaies idrisides et almohades a été découvert dans la région insoumise, au sud de Sefrou ; les pièces sont venues entre les mains des Juifs de cette ville, qui en ont vendu quelques-unes aux Européens, mais en ont fondu un plus grand nombre, l'argent étant cher.

voleurs, puis est mort. Ou bien il leur attribue une origine, à ses yeux, historique. Une tradition qui se retrouve partout où existent ces véritables villages creusés dans le rocher, dont nous avons parlé, veut qu'ils aient été autrefois la demeure des Chrétiens qui habitaient le pays avant que les Musulmans n'y vinssent ; quand ils s'enfuirent devant les conquérants, ils ne purent emporter leurs trésors et les laissèrent dans ces cavernes. De Foucauld, en passant, a noté cette légende dans l'ouest du Moyen-Atlas (1); on la retrouve chez les Haha, dans le Haut-Atlas (2), sur le Drâ (3), ailleurs encore. Mais déjà au début du XVI^e siècle, Léon l'Africain rapportait qu'il existait à Fès « d'aucuns qui s'appellent *El canesin*, « lesquels s'adonnent et travaillent fort à trouver les tré- « sors qu'ils pensent être cachés souz les fondements des « ruines anciennes; et va cette sotte génération hors la « cité, puis entre dans certaines cavernes creuses, pen- « sant trouver iceuz trésors qu'ils croient fermement avoir « esté en ces lieuz délaissez et enterrez par les Romains, « lorsque l'empire d'Afrique leur fut ôté, et qu'ils s'en- « fuyrent vers la Bétique d'Espagne, avec opinion qu'ils « enterrèrent plusieurs gemmes et bagues précieuses « (lesquelles ils ne pouvoyent porter avec eux) aux envi- « rons de la cité, avec grands enchantements » (4). En somme, c'étaient presque les mêmes corporations de chercheurs de trésors qu'en Egypte, où du moins les tombeaux antiques enrichissaient souvent leurs inventeurs. Pour ne point obtenir d'aussi beaux résultats, les indigènes du Maroc ne sont pas moins sûrs de l'existence de ces trésors. « On m'a cité un lieu, Amzrou, sur l'oued

(1) *Reconnaissance au Maroc*, p. 51.

(2) Segonzac, *Au cœur de l'Atlas*, p. 193.

(3) Rohlfs, *Mein erster Aufenthalt in Marokko*, p. 445: Cf. aussi le passage de Foucauld cité plus bas.

(4) Léon l'Africain, éd. Schefer, t. II, p. 161-162. Cf. aussi ibid., p. 209, les cavernes du Togad (sans doute le Tghat).

Drâ, rapporte de Foucauld, où... les habitants sont si convaincus de l'existence de richesses immenses dans des cavernes du voisinage qu'ils y ont placé des gardiens pour qu'on ne les enlevât pas » (1).

Cette fois, il ne saurait s'agir d'une légende orientale, et l'écho des découvertes d'Egypte n'y est pour rien. Cette histoire de trésors que les Chrétiens — ou les Romains, ce qui revient au même — abandonnèrent dans des cavernes lors de leur fuite, est bien autochtone dans l'Afrique du Nord, ou si ancienne du moins qu'on peut la traiter comme telle. Car elle existait, sous une forme à peine différente, avant même que ces Chrétiens quittassent la Berbérie, avant même qu'ils n'y parussent. Un Africain, nommé Cesellius Bassus, raconte Tacite, vint offrir à l'empereur Néron de lui retrouver les trésors que la reine Didon avait enfouis dans une caverne pour les mettre à l'abri d'Iarbas : un songe lui avait révélé l'emplacement de la cachette (2). Que ce précurseur des actuels tolba du Sous n'ait rien trouvé, cela ne nous étonne, ni ne nous importe; il nous suffit de pouvoir constater grâce à sa tentative la persistance d'une tradition pendant vingt siècles en une même région. A cette époque déjà, les fabuleux trésors que l'on supposait exister dans les cavernes y avaient été enterrés par les personnages d'une antiquité légendaire.

Etaient-ils aussi bien gardés qu'aujourd'hui ? Peut-être; mais, sans doute, pas tout à fait de la même façon. Car les gardiens mystérieux des trésors n'ont pas été, eux non plus, sans subir les influences orientales. S'il est vrai

---

(1) *Reconnaissance au Maroc*, loc. cit. — M. Mouliéras, dans le *Maroc Inconnu*, rapporte (*passim*) que des faits analogues existeraient chez les Jbala et chez les Rifains, où quelques mines, d'ailleurs inexploitées, seraient gardées par des hommes armés, pour que personne n'en pût rien emporter : il serait intéressant de trouver confirmation du fait.

(2) Tacite, *Annales*, XVI, 1-3. Sur la persistance de ces recherches de trésors dans l'Afrique du Nord, cf. René Basset, *Contes populaires berbères*, préface, p. V-X.

que l'Orient avait apporté toute une magie nouvelle en matière de trésors, les Occidentaux l'avaient adoptée d'enthousiasme, et très vite y étaient si bien passés maîtres, que l'art des sorciers maugrébins fut rapidement célèbre dans tout le monde musulman. Mais cette magie si précieuse était une arme à deux tranchants : si elle fournissait les formules les plus puissantes pour forcer les portes à s'ouvrir et conjurer les génies gardiens des trésors, en revanche, elle multipliait les obstacles qui défendaient les cachettes, et les dangers de l'opération. L'imagination orientale est, à ce point de vue, d'une extrême richesse ; à son contact, les vieux génies berbères furent profondément modifiés. Non seulement, maintenant, il leur faut du sang, et le sang de certaines victimes, qui peuvent être des victimes humaines; mais le sacrifice ne serait rien sans la puissance des formules qui doivent l'accompagner, et ces formules, il importe de le remarquer, sont uniquement arabes; enfin ils se manifestent sous les formes les plus diverses, et souvent semblent sortis tout vifs d'un conte des Mille et Une Nuits.

Comme aux temps passés, les tolba du Sous ont encore aujourd'hui une renommée de magiciens bien établie, et une prédilection particulière pour la recherche des trésors. On les redoute dans les villages, surtout dans ceux qui sont à proximité d'une grotte où l'on suppose être caché un trésor. Car souvent ils ne se contentent pas d'immoler quelque chèvre ou quelque poule noire : on parle fréquemment d'enfants et même d'hommes faits, qu'ils auraient attirés par de fallacieuses promesses, et sacrifiés ensuite pour la réussite de leurs conjurations (1). Si le sang est versé exactement à la place qui convient, le génie vient le boire, et l'on profite de ce qu'il est occupé pour emporter le trésor; ou bien c'est alors que les portes mys-

(1) Sur les procédés et conjurations à employer pour rechercher les trésors, cf. surtout E. Doutté, *Magie et Religion*, p. 266-267.

térieuses se dégagent et s'ouvrent, qu'apparaissent, sous forme de nègres énormes armés d'un sabre, de serpents ou d'autres êtres analogues, les génies gardiens, pour un moment inoffensifs. Mais qu'on se hâte de faire son choix ! Brusquement la porte peut se refermer, et l'imprudent rester prisonnier. On cite couramment le nom de gens qui ont ainsi disparu à tout jamais, ou, au contraire, ont rapporté de ces expéditions aventureuses quelque inappréciable talisman (1). Que de traits orientaux dans tout cela ! Et combien les conceptions autochtones, si nous les dégageons de ces éléments surajoutés, nous apparaissent plus simples !

Assurément, dès avant l'arrivée des Arabes, l'approche des trésors était déjà défendue par les génies. Il est général de voir confier aux divinités chtoniennes la garde des richesses souterraines. Les trésors sont dans leur domaine, qu'il s'agisse de dépôts de monnaie ou d'objets précieux, de mines d'or ou d'argent : il est tout naturel qu'elles en deviennent à la fois les gardiennes et les dispensatrices. La Berbérie possède des dieux chtoniens, l'innombrable armée de ses génies : ce sont donc eux les maîtres des trésors.

A Moulay-Idris du Zerhoun, une fois le sacrifice accompli, « le génie, sous forme d'un serpent à la tête couverte de poils, sort de son trou » (2). Les serpents apparaissent souvent parmi les gardiens magiques de cette sorte, que les conjurations rendent inoffensifs. Faut-il voir dans cet animal la forme proprement berbère du génie gardien des trésors ? On pourrait être tenté de le croire, le dieu serpent étant le type de la divinité chtonienne, et son culte semblant avoir existé en quelques points de la Berbérie

---

(1) Cf. notamment Ed. Doutté, *En Tribu*, p. 87: l'histoire du taleb, mort récemment, qui avait pu ainsi s'emparer d'un sabre ayant grand pouvoir sur les génies. De pareils exemples sont nombreux.

(2) Dr Herber, *Mythes et légendes du Zerhoun* (*Arch. Berb.*, t. I, 1915-1916, p. 155).

antique. M. Cour en a relevé quelques traces significatives dans l'ouest de l'Algérie (1), et le Maroc en pourrait fournir aussi, quoique, semble-t-il, en petit nombre. Cependant ce serpent est apparenté de près aux gardiens orientaux des trésors (2) ; tandis qu'à considérer la manière d'être ordinaire des génies berbères, il semble difficile de tenir pour originale dans ce pays l'idée d'un génie condamné à rester éternellement, sous une forme déterminée, en un lieu d'où il ne peut s'éloigner, confiné dans une besogne invariable et monotone. Par contre, quand nous voyons les génies défendre le secret des grottes contre les chercheurs de trésors trop audacieux, en déchaînant la violence des ouragans ou des eaux souterraines, nous pouvons supposer qu'il s'agit bien de traditions autochtones. Car les tourbillons, les eaux courantes, les cavités souterraines, ce sont là, nous le verrons, des endroits où les génies berbères sont chez eux.

Aujourd'hui encore, si l'usage des conjurations est le plus fréquent pour forcer l'ouverture des trésors cachés, elles ne sont pas seules employées. Certains, aussi persuadés de l'existence d'un trésor qu'ignorants des moyens magiques propres à s'en emparer sans peine, n'hésitent pas à se servir du pic pour parvenir jusqu'à lui. Après avoir fait quelquefois une offrande aux génies pour s'excuser de la liberté grande qu'ils prennent de pénétrer chez eux, ils mettent leur confiance dans la force plutôt que dans l'art. Besogne qui peut être fort pénible : il ne s'agit pas toujours de piocher dans un sol mou; il faut quelquefois s'attaquer au rocher même. Car si toutes les grottes visibles peuvent être censées, à l'occasion, cacher un trésor, il en est un bien plus grand nombre encore, que l'on

---

(1) A. Cour, *Le culte du serpent dans les traditions populaires du nord-ouest africain* (*Bull. Soc. Arch. Oran*, 1911).

(2) Voir dans Edm. Doutté, *Magie et Religion*, p. 271, toute une série d'animaux gardiens de trésors, qui sont conjurés par des formules uniquement orientales.

sait, de façon absolument sûre, exister dans certains rochers, sans que rien à l'extérieur n'en décèle la présence, sans qu'aucune trace d'ouverture ni de porte soit visible. La plupart des cavernes qui contiennent des trésors sont des cavernes invisibles, des grottes *supposées*, creusées dans telle montagne ou dans tel rocher. Nombreux sont les magiciens qui viennent exercer, avec plus ou moins de succès, leurs talents devant ces rochers-là; mais nombreux aussi y sont les traces de coups de pic. Je me souviens d'être passé, en descendant la gorge d'Askember, chez les Ntifa, devant un gros rocher s'avançant en éperon, sans une ouverture, sans une fissure. On le nomme le « rocher des roumis », et il est plein de trésors : toujours la légende des Chrétiens cachant leurs richesses quand ils s'enfuirent d'Afrique. Il porte une large entaille carrée faite de main d'homme, vraisemblablement par un chercheur de trésors qui dut renoncer à atteindre la cachette. Or tout près de là sont de nombreuses grottes, peu profondes à la vérité, mais visibles, et fréquentées par les bergers; aucune légende ne s'y rattache. La grotte supposée a pris le pas sur la grotte réelle.

Enfin, si la grotte, existante ou imaginaire, est l'endroit où les trésors sont le plus généralement cachés, ils peuvent l'être ailleurs aussi : dans les ruines par exemple, dans le lit des fleuves, ou même en n'importe quel lieu; soit dans un souterrain dont les portes se découvrent et s'ouvrent à qui connaît les conjurations; soit simplement dans le sol même, à la merci d'un coup de pioche heureux.

Tout cela vaut d'être noté. Bien qu'il n'y ait pas à proprement parler manifestation de culte, j'ai insisté un peu sur cette question des trésors, non pas seulement parce qu'ils se trouvent le plus généralement dans les cavernes et que presque toutes sont censées en renfermer, mais parce que nous voyons dès l'abord se dégager à ce pro-

pos les trois mêmes faits que nous retrouvons à chaque pas en étudiant le culte des grottes :

1° On y rencontre des génies;

2° Tout aussi importantes, et peut-être plus, que celles qu'on voit, sont les cavernes qu'on ne voit pas;

3° Les croyances qui se rapportent à elles, et les cérémonies qui dérivent de ces croyances, peuvent toutes, à l'occasion, se retrouver ailleurs que dans les grottes.

---

# IV

## CULTES SOLAIRES ET RITES AGRAIRES DANS LES GROTTES

Certaines grottes furent autrefois le siège de cultes solaires dont il ne reste à peu près rien aujourd'hui. — Les rites agraires dont on retrouve au contraire de nombreuses survivances dans le culte des grottes, sont en liaison étroite avec le culte des génies. Rapports de ceux-ci avec l'agriculture.

Que les cavernes soient un domaine appartenant particulièrement aux génies, cela ne saurait faire doute. De nombreuses grottes sont explicitement données pour habitées ou hantées par les génies ; celle de Ghar-Fatta dans l'Anjera (1) ; celle de Taserrakout chez les Beni Snassen (2) ; celle d'El-Maqta' près de Fès ; celles qui sont au bord de la mer à Rabat ; celle de Lalla Taqandout chez les Niknafa (3) ; celles d'Agoulzi (4) et de Taghia Ikhinefnem (5) dans le Sous ; beaucoup d'autres encore. Et quand bien même cela ne nous est pas affirmé aussi clairement, il nous est aisé de découvrir des traces de leur présence dans toute grotte qui est objet de vénération. Mais le culte des génies est-il le seul que les cavernes de Berbérie aient jamais comporté ou comportent encore aujourd'hui; et n'y trouve-t-on point d'autres éléments religieux ?

---

(1) Westermarck, *La Baraka*, p. 46.
(2) Joannis, *in Bull. Soc. Géog. et Arch. Oran*, 1916.
(3) Westermarck, *ibid.*, p. 43-45 ; Doutté, *En Tribu*, p. 274 sqq.
(4) Westermarck, *ibid.*, p. 46.
(5) René Basset, *Contes populaires berbères*, p. 77.

Certaines grottes, à première vue, sembleraient avoir été consacrées autrefois au culte d'une divinité solaire. Au Maroc même, deux des grottes-tombeaux de Taza portent sur la paroi qui fait face à l'est un large disque qui paraît bien être une figuration solaire (1); et la caverne des Idoles, près de Tanger, contenait d'innombrables ex-votos de terre cuite, représentant des têtes de béliers (2); or, il semble établi que le culte de cet animal a eu en Berbérie quelque rapport avec le culte du soleil (3).

Que les grottes, d'autre part, aient été le siège de cultes agraires, cela résulte clairement de traditions et de survivances encore fort nombreuses aujourd'hui. Elles sont visibles surtout dans la plupart des moucems qui se font devant les cavernes. Leur date d'abord est à noter : ils ont lieu très souvent au printemps, au moment où la jeune végétation sort de terre; plus rarement à l'automne, quand la terre, morte avec la moisson (4), traverse une période critique au cours de laquelle il faut favoriser sa résurrec-

---

(1) Cf. J. Campardou, *La nécropole de Taza* (*Bull. de la Soc. de Géographie et d'Archéologie d'Oran*, 1917, p. 20-21, du t. à p.)

(2) Cf. *Arch. Mar.* t. XVIII, 1912, p. 391 sqq.

(3) Cf. notamment St. Gsell, *Histoire ancienne de l'Afrique du Nord*, t. I, p. 249 ; René Basset, *Recherches sur la religion des Berbères* (*Rev. de l'hist. des rel.*, 1910, p. 12 du t. à p.). — De ce fait, qui semble attester le culte du bélier, vraisemblablement solaire, dans une grotte, il faut peut-être rapprocher les traditions des Beni-Snous, d'après lesquelles on entendrait une brebis bêler dans une des grottes de leur pays, tandis qu'une autre serait habitée par un bélier aux cornes d'or et d'argent. (Destaing, *Etude sur le dialecte berbère des Beni-Snous*, Paris, 1907-11 t. II, p. 53-54 et 94-95); et aussi les béliers à disque solaire des gravures rupestres. Les rochers sur lesquels se trouvaient ces dessins étaient-ils considérés comme renfermant une grotte supposée qui aurait été la demeure du dieu ? Une théorie analogue a été proposée récemment par M. A. Wernert, pour expliquer certaines peintures rupestres espagnoles : elles auraient eu pour but de localiser dans un rocher l'âme des ancêtres. Cf. *Revue Critique*, 15 nov. 1918, C. R. de R. Lantier.

(4) Morte au sens propre du mot : les rites de mort sont nombreux, au Maroc comme en beaucoup de pays, au moment de la moisson ; et les agriculteurs y célèbrent une fête, à la fin de mai, qui porte le nom caractéristique de *moût-el-arḍ*, la mort de la terre.

tion (1). La préoccupation de la récolte prochaine y est constante; des sacrifices y sont faits, qui sont destinés à l'assurer; on interroge à ce propos, quand il s'en trouve un, l'oracle de la caverne; enfin on demande la pluie. Bien qu'assez rare, cette dernière prière se fait encore aujourd'hui auprès de certaines grottes, le Kehf 'l-ihoud de Sefrou par exemple, en dehors du moucem régulier, à n'importe quel moment de l'année, quand la sécheresse devient dangereuse pour les récoltes ; c'est une vieille coutume berbère : elle existait chez les Guanches des Canaries (2).

Particulièrement intéressants à ce point de vue sont les récits relatifs à ce que l'on appelle au Maroc la « nuit de l'erreur », ou encore la « nuit de l'an », ou la « nuit du bonheur ». D'après ces traditions, chaque année, à date fixe, tous les individus, hommes et femmes, de certaines fractions, se réuniraient une nuit dans une vaste caverne. A un signal donné, on éteindrait les flambeaux; et tous se mêleraient indistinctement, chaque homme s'unissant au hasard à la femme la plus proche de lui, tandis qu'au moyen d'une corde passée à hauteur d'homme, le cheikh s'assurerait que nul ne reste debout. Tout étranger qui tenterait de s'introduire dans la caverne serait impitoyablement mis à mort.

La tradition de la nuit de l'erreur est répandue surtout dans le nord du Maroc : on y attribue l'observance de cette étrange pratique à différentes peuplades, qui passent, à des titres divers, pour hérétiques, notamment aux Beni-Mhacen, fraction des Ghiata, aux Zkara (3), et,

---

(1) C'est à l'automne qu'on accuse les Beni-Mhacen de célébrer leur « nuit de l'erreur »; et c'est à cette même saison que se passait la fête du même genre dont parle Nicolas de Damas (cf. la note 4 de la page suivante).

(2) René Basset, *Recherches sur la religion des Berbères*, p. 9 du t. à p.

(3) Sur les Beni-Mhacen, cf. principalement Trenga, *Les Branès* (*Arch. Berb.*, t: I, 1915-1916), p. 26 du t. à p. ; et sur les Zkara, Mouliéras, *Une tribu zénète anti-musulmane au Maroc*, p. 100-102.

dans des conditions un peu différentes (1), aux Bdadoua du Gharb et aux Ghenanema (2). Les voisins sont sûrs de ce qu'ils avancent, et donnent à l'appui de leurs dires de multiples détails, tant sur la cérémonie elle-même que sur les apprêts qui la précèdent : les intéressés, bien entendu, nient formellement, et protestent contre l'accusation. Il semble probable, en effet, qu'elle n'a plus rien de fondé aujourd'hui, et que la médisance, toujours prompte à s'exercer au Maroc comme ailleurs, d'une tribu à l'autre, ait perpétué, pour en charger des voisins méprisés, le souvenir de rites réprouvés qui furent peut-être autrefois ceux de tout le monde, ou du moins infiniment répandus. Car il n'est guère douteux que cette tradition, qui existe dans l'Afrique du Nord en des points fort éloignés (3), ne repose sur quelque fondement réel. Au reste, les auteurs anciens nous ont rapporté, sur les Berbères d'autrefois, un certain nombre de faits d'ordre analogue (4). Ces scènes d'orgie ne doivent pas s'interpréter comme des faits de prostitution sacrée en l'honneur d'une personnalité divine déterminée, ainsi qu'elles l'étaient, ou l'étaient devenues dans les religions orientales, dont quelques rites de ce genre ont pu être importés en certains points de l'Afrique du Nord (5) : ce sont

---

(1) Mosquée ou place publique. Salmon (*Arch. Mar.*, t. II, p. 358).

(2) Sur ces fractions « hérétiques », voir Doutté, *Magie et Religion*, p. 41-48 ; avec des réserves sur l'origine proposée. Elles semblent plutôt être des fractions en retard sur l'islamisation.

(3) Notamment dans le Djerid tunisien. Cf. Provotelle, *Etude sur le dialecte berbère de Qalaât es-Sened*, Paris, 1911, p. III. Au sud de Fès, cf. Marmol, éd. Perrot d'Ablancourt, t. II, p. 303 (Livre IV, chap. CXV) : *D'Ainelginoun ou la fontaine des Idoles.* A Douzrou, chez les Ida ou Kensous (Anti-Atlas), cf. Laoust, *Mots et choses berbères*, p. 193.

(4) Ils ont été recueillis par Ed. Meyer, *Histoire de l'Antiquité* (trad. franç.) Paris, 1913, t. I, p. 25. A noter en particulier le fragment n° 135 de Nicolas de Damas, affirmant « l'union indistincte des sexes », chez les Δαψολίδες (inconnus par ailleurs), lors d'une fête d'automne.

(5) Cf. J. Toutain, *Les cultes païens dans l'empire romain*, t. III, *Les cultes africains*, p. 80-83.

des rites sexuels à caractère essentiellement agraire, destinés, par un procédé de magie sympathique, à assurer la fécondation des champs et la bonne récolte future.

On pourrait croire que la même idée se retrouve dans des cérémonies de l'Anti-Atlas, dont nous parlerons plus loin, ayant pour but d'expulser du champ les mauvaises influences qui pourraient compromettre la récolte. L'un des rites, chez les Ilalen notamment (1), consiste à porter en grande pompe deux poupées, habillées l'une en marié et l'autre en mariée, à l'entrée d'une grotte : nous verrons pourtant que ce rite doit, selon toute vraisemblance, s'expliquer différemment. Par contre, la légende si fréquente du cortège nuptial cherchant abri dans une grotte, s'y laissant aller à des amours coupables, et, en punition, changé en pierre (2), semble bien être le souvenir de quelque rite analogue à celui de la nuit de l'erreur, et transformé en cette légende le jour où il fut frappé de réprobation. Enfin il n'est pas impossible que la grande liberté de mœurs qui règne traditionnellement au cours de certains moucems, ne soit une survivance, très atténuée, de rites sexuels auxquels participait toute la communauté.

*
* *.

Aujourd'hui, le culte du soleil dont on retrouve tant de traces ailleurs, dans les feux, par exemple, qui s'allument lors des fêtes sur les hauts-lieux, n'en a laissé à peu près aucune dans le culte des cavernes (3) ; les cultes agraires, au contraire, en ont laissé beaucoup. D'où vient cette différence ? Faut-il en conclure que le premier était adventice dans les grottes ? Sans aller aussi loin,

---

(1) Laoust, *Mots et choses berbères*, p. 342.

(2) Cf. *supra*, p. 21, et *infra*, p. 54-55.

(3) Faut-il voir une survivance de ces cultes solaires dans les illuminations que les Juifs font dans leur grotte de Sefrou au moment du moucem annuel ? (V. la description dans Brunot, *op. cit.*) Il serait bien téméraire de l'affirmer.

il est à remarquer que les éléments étrangers semblent avoir toujours exercé une certaine influence sur le culte du soleil, quand on le voit accompagné de représentations figurées. Assurément les forces germinatrices qui sont dans la terre ont besoin de deux adjuvants indispensables, le soleil et la pluie; et les hommes s'en sont bien vite rendus compte ; on peut donc ne pas s'étonner de trouver les rites du feu et les rites de l'eau mêlés aux rites agraires en quelque lieu qu'ils s'accomplissent, fût-ce sous terre. Mais le bélier solaire ne paraît pas sans rapport avec celui d'Egypte ; plus tard, le Saturnus d'Afrique, héritier du Baal Hammon carthaginois, dieu peut-être astral dès avant son arrivée de Phénicie (1), eut le disque solaire pour l'un de ses principaux attributs. Le syncrétisme punique, puis romain assimila ce dieu au fiancé des vieux rites magico-religieux que célébraient les agriculteurs berbères, comme sa parèdre Tanit-Caelestis absorba la fiancée (2) : Saturnus, en même temps dieu astral et agraire, *saeculum frugiferum*, eut parfois un abri sous roche pour lieu de culte : il n'est pas impossible qu'il ait contribué à y introduire le soleil (3).

---

(1) St. Gsell, *op. cit.*, t. I, p. 250.

(2) L'influence des cultes phéniciens sur les cultes agraires locaux est encore aisément discernable aujourd'hui, à certains détails. Ainsi, par exemple, la grenade, vieux symbole syrien de fécondité, que le laboureur brise sur le timon de sa charrue en commençant ses labours, ou qu'il enterre dans le premier sillon. Ainsi encore les pigeons et les colombes sacrés attachés à tel ou tel sanctuaire et particulièrement à ceux de quelques saintes, en qui il est aisé de retrouver une vieille divinité agraire. Jusqu'à quel point cette influence s'est-elle exercée ? C'est ce qu'il est encore impossible de déterminer.

(3) Cf. J. Toutain, *Les cultes païens dans l'empire romain*, t. III, p. 50-51, le sanctuaire de Saturnus d'Hadjeb el Aioun. Un problème assez délicat est celui qui se pose à propos du dieu Ifrou, dont le nom se lit au fond d'un abri sous roche, au sud de Constantine, auprès d'une tête radiée. Il semble bien difficile, en tout état de cause, de faire une divinité solaire de ce dieu, dont le nom (Ifru, si la lecture est exacte : on a proposé *Ieru*, que M. Mercier (*Les divinités libyques*, p. 15, in *Mém. de la Soc. Arch. de Constantine*, 1900), rapproche du nom berbère de la lune, *ayyour*) est

Dans un sanctuaire comme la caverne des Idoles, près de Tanger, certains éléments de culte apparaissent étrangers. Etait-ce la caverne consacrée à Hercule, vraisemblablement l'Hercule phénicien, dont parle Pomponius Méla (1) ? En tout cas, bien que, comme nous l'avons vu plus haut, le bélier ait été adoré chez les Berbères depuis une très haute antiquité, et souvent comme un symbole solaire (2), les ex-votos qui ont été recueillis en si grand nombre dans cette grotte ne semblent guère d'inspiration autochtone (3). Les divinités berbères sont encore, même aujourd'hui, trop matérielles pour se contenter d'offrandes symboliques : le Berbère sacrifie à ses génies ou à ses saints, successeurs de ses dieux, un animal en chair et en os; il leur apporte des offrandes qui sont des offrandes réelles : miel, beurre, huile ou boulettes de bouillie. Un culte où les simulacres s'étaient substitués aux choses avait bien des chances pour être fortement influencé par une religion plus évoluée.

---

apparenté de trop près à la racine berbère F R, se cacher (cf. R. Basset, *Loqman berbère*, Paris, 1890, p. 284), d'où *ifri*, grotte, pour qu'on puisse voir en lui autre chose qu'un dieu chtonien, sans doute le roi des génies habitant dans la caverne supposée exister derrière l'excavation visible. N'y aurait-il pas juxtaposition ou plutôt succession de cultes ? D'autre part, doit-on songer, à propos de ces vestiges de culte solaire dans les grottes de Berbérie, à une influence, directe ou indirecte, qu'auraient pu exercer le mithriacisme et ses sanctuaires souterrains ? C'est une question qu'il serait bien difficile de résoudre. En tout cas, en ce qui concerne le Maroc, si M. L. Chatelain a retrouvé récemment à Volubilis des traces du culte de Mithra, rien jusqu'ici ne nous prouve que ce culte ait pénétré dans la population indigène.

(1) St. Gsell, *Histoire ancienne de l'Afrique du Nord*, t. I, p. 256. M. Gsell reconnaît fort justement l'existence de cultes étrangers, mais aussi la prédominance des cultes autochtones dans les cérémonies religieuses qui se rapportaient aux cavernes.

(2) St. Gsell, *op. cit.*, p. 253.

(3) C'est sans doute à l'influence des religions punique et romaine qu'il faut attribuer l'abondance des ex-votos dans les sanctuaires anciens de la Berbérie orientale. Aujourd'hui encore, les ex-votos *après* accomplissement du vœu sont très rares dans les campagnes marocaines, même sous leur forme la plus rudimentaire.

Mais si le culte du soleil, en Berbérie si anciennement pratiqué en plein air, et surtout sur les hauts-lieux, y était moins enraciné dans les grottes, il peut paraître assez naturel de voir célébrer dans de tels sanctuaires des rites agraires. C'est au sein de la terre que se produit la mystérieuse fécondation du sol, et la germination du grain d'où naît la récolte. Quoi d'étonnant, en apparence, à ce que des rites destinés à aider l'action de ces forces, et qui sont des rites de magie imitative, s'accomplissent dans les conditions les plus semblables possible à celles dans lesquelles doivent s'exercer ces forces ? à ce que les cérémonies qui favorisent le travail interne du sol se célèbrent sous la terre, comme les feux qui doivent aider le soleil à franchir la période critique du solstice s'allument de préférence sur les hauts-lieux ?

Cette considération a son importance, qu'il ne faudrait cependant pas exagérer. Car si nous avons vu, dans les grandes assemblées qui se tiennent à l'entrée des grottes, les rites agraires occuper parfois une place prépondérante, ces moucems annuels ne représentent qu'une petite partie des cérémonies agraires. Bien plus nombreux, et peut-être aussi, dans l'esprit des indigènes, bien plus efficients, sont tous les rites, collectifs ou individuels, qui accompagnent chaque acte de la vie agricole : les labours, la sortie de terre des premières pousses, la moisson et le dépiquage ; sans parler des innombrables rites de l'eau et du feu, occasionnels ou normaux, dont le rapport est si étroit avec la vie des champs. Tous ces rites ne sont ni moins nombreux, ni moins importants dans les régions où l'on se rend annuellement en moucem devant quelque grotte sacrée, que dans celles où ces grottes n'existent pas.

En second lieu, si importants soient-ils au cours des moucems dont nous parlons, ces rites agraires ne sont pas les seuls. En même temps que la fertilité de ses champs, chacun vient demander quelque grâce sans

grand rapport avec la récolte future : la guérison d'une maladie, la naissance d'un garçon, la réussite d'une affaire, la richesse, et toutes sortes de choses de ce genre, qui, nous le verrons, sont du domaine des génies. Ces grâces, en général, peuvent se demander non seulement à l'époque du moucem, mais tout au long de l'année. De sorte que, si les rites agraires qui se célèbrent auprès des grottes ne forment qu'une petite partie de l'ensemble des rites agraires, ils ne représentent aussi, au total, que la minorité des rites et des croyances attachés aux cavernes.

Se célèbre-t-il donc actuellement auprès des abris sous roche ou des grottes sacrées deux sortes de cultes sans rapport entre eux, et dont les rites seraient simplement juxtaposés : d'une part, quelques cérémonies agraires, qui ne sont ni les plus nombreuses, ni les plus importantes, ni générales; d'autre part, un culte des génies, qui se mêle à ces dernières, et existe en outre indépendamment d'elles ?

Une pareille juxtaposition de cultes hétérogènes serait bien improbable. Au contraire, si l'on considère, dans les sanctuaires qui nous occupent, l'importance primordiale des rites relatifs aux génies, et en même temps le rapport qui s'établit entre l'action bien ou malfaisante des génies et l'abondance des récoltes, l'on peut se demander logiquement si les cérémonies agraires que nous voyons liées au culte des cavernes ne sont pas, elles aussi, pour une bonne part, issues du culte des génies.

Le lien qui unit ceux-ci à l'agriculture n'a pas encore été mis suffisamment en lumière. Avec la *taslit*-terre (la fiancée) des vieilles cérémonies agraires, personnalité symbolique beaucoup plus qu'ils ne le sont eux-mêmes, les génies sont les seuls dieux chtoniens. Ils vivent dans cette terre où les choses se passent, et, connaissant ce qui s'y prépare, peuvent l'indiquer aux hommes. Y ont-ils part eux-mêmes ? On penserait, à voir certaines croyan-

ces, que leur influence peut aider parfois la germination; et si, la plupart du temps, leur puissance apparaît opposée à la *baraka* du champ ou du grain, si la moisson encore sur pied ou déjà sur l'aire à battre est exposée à leurs déprédations, c'est encore une raison de s'adresser à eux à son sujet : il faut les écarter, les apaiser ou se les rendre propices. Tout aussi bien qu'en plaçant du sel ou du fer dans les silos ou dans les tas de grains, on y arrive en allant implorer les génies chez eux, en leur portant leur part. Lors des labours, lors des moissons et des dépiquages, on prend contre eux de multiples précautions ; au printemps, on les expulse des cultures comme on en arrache les mauvaises herbes ; et nous verrons plus loin comment les habitants de l'Anti-Atlas vont les prendre dans les champs, pour les ramener dans les grottes.

Ainsi donc l'agriculteur a souvent affaire aux génies, dans le but même de se ménager une récolte abondante et profitable. Il est assez naturel que parfois l'endroit où l'on s'adresse à eux devienne un centre auquel s'agrègent toutes sortes de pratiques agraires, même de celles qui n'ont originairement aucun rapport avec le culte des génies, des rites sexuels, par exemple, comme ceux de la nuit de l'erreur. Mais c'est là, dans l'ensemble, une chose accidentelle; et la meilleure preuve en est que ces rites sexuels se célébraient également dans de tout autres conditions. Aujourd'hui encore, chez les Ida ou Kensous de l'Anti-Atlas, petites filles et petits garçons vont ensemble aux champs, un matin de printemps, au moment où les jeunes pousses sortent de terre, et sans aller jusqu'à l'accomplissement de l'acte qui doit, par magie sympathique, aider la résurrection de la terre, en font le simulacre (1). Au milieu du champ qui doit être fécondé, le rite est tout aussi compréhensible, sinon plus, que dans une caverne : il est en rapport avec tout un groupe de

(1) Communication de M. Laoust.

cérémonies au cours desquelles les fiancés et les mariés de l'année doivent se promener dans les champs ou dans les jardins. Nous n'avons encore là qu'une survivance, mais une survivance infiniment moins effacée que celle des rites sexuels dans les grottes, réduits à l'état de légende. La nuit de l'erreur elle-même ne se passerait pas partout, au dire des informateurs qui affirment son existence, dans une grotte (2)

Quoi qu'il en soit, les cérémonies agraires qui se célèbrent aujourd'hui auprès des grottes de Berbérie ne nous apparaissent guère que comme des cérémonies où les cultes agraires et le culte des génies sont si intimement mélangés qu'ils n'en forment qu'un : c'est le culte des génies en tant que mêlés à l'agriculture. Le populaire ne s'y trompe pas, et sait fort bien, la plupart du temps, que c'est en réalité aux petites divinités chtoniennes que s'adressent ses prières au cours du moucem.

La chose est particulièrement visible quand le but du moucem est d'obtenir des indications sur la future récolte. Car, nous allons le constater, l'oracle que l'on vient si souvent consulter dans les grottes est essentiellement le fait des génies.

---

(2) Bdadoua, Salmon, *op. cit.*, sur une place ou dans une mosquée ; cérémonie rapportée par Marmol, dans une mosquée.

# V

## LES GROTTES A ORACLES

Les grottes oraculaires : Ifri Aqdim des Imeghran, Sidi bou Infer des Infedouaq, la grotte de Lalla Taqandout des Niknafa ; ce sont les génies qui y parlent. — L'oracle par incubation. Son ancienneté et sa fréquence dans l'Afrique du Nord, particulièrement dans les grottes. — Ceux qui le rendent : ce sont les divinités chtoniennes, les génies. — La nécromancie nord-africaine, ses rapports avec le culte des génies : le saint mort est consulté comme ancien devin ou comme maître des génies. — Les génies et l'apprentissage des métiers : Ifri n Qaou, la grotte des poètes.

Un bon exemple de ces oracles agraires est celui de la caverne nommée Ifri Aqdim, sur le territoire des Aït bou Oughioul, chez les Imeghran du Dades.

A Ouardasat se trouve le tombeau de Sidi Jebbar, simple kerkour (tas de pierres), près duquel s'élève un palmier, et entouré d'un jardin dont l'accès est rigoureusement interdit aux femmes : elles seraient, en y entrant, frappées de paralysie ou deviendraient aveugles subitement. D'autre part, la vénération pour le saint est si grande que nul ne se risquerait à dérober un fruit dans le jardin, de peur de réveiller Sidi Jebbar.

A Alougam, non loin de là, repose, sous une qoubba, un autre marabout : Sidi Hosein. La légende met en relation ces deux saints personnages.

Sidi Jebbar avait une fille qui fut fiancée à Sidi Hosein. Le jour du mariage, comme le veut la coutume, les *islan* (garçons d'honneur) de Sidi Hosein allèrent chercher la fille de Sidi Jebbar; elle partit sur son mulet, accompagnée de ses filles d'honneur. Comme le cor-

tège avait fait la moitié du chemin, la pluie le surprit : tous cherchèrent un abri dans une grotte qui se trouvait près de là, au sommet d'un rocher ; ils laissèrent le mulet à l'entrée ; puis, pour se divertir, se mirent à rire et à chanter. La fiancée, qui n'aimait point son futur époux, se prit soudain à supplier Dieu de fermer la grotte sur eux. A ce moment, Dieu leur enleva toute pudeur : hommes et femmes se livrèrent à l'amour, tandis que Sidi Hosein, à Alougam, attendait toujours son infidèle fiancée. Mais ce forfait ne resta pas impuni. Dieu, justement irrité, transforma le mulet resté à l'entrée de la grotte en un énorme bloc de pierre qui en boucha complètement l'ouverture, ne laissant qu'une étroite fissure large à peine de deux doigts. Les coupables restèrent emprisonnés ; et depuis ce temps, chaque année, au premier mars (du calendrier julien), ils reviennent à la vie pour trois jours et se livrent à leur dévergondage. Quiconque met l'oreille à la fente de la grotte en perçoit les échos : les you-you des femmes arrivent jusqu'à lui.

Ces bruits ne sont pas sans signification : ils sont des présages que les initiés savent interpréter, et d'où ils tirent des renseignements concernant les productions de l'année qui vient : le lait des brebis, l'herbe des pâturages et l'orge des champs.

Aussi, chaque année, pendant ces trois jours, un grand moucem se tient devant la grotte : les gens de toutes les tribus d'alentour, hommes, femmes et enfants, s'y réunissent ; chaque fraction amène avec elle un bœuf. Les deux premiers jours sont consacrés aux réjouissances : on mange, on chante, on se livre à des jeux divers. Le troisième jour, au matin, a lieu le sacrifice. Les délégués de chaque fraction, tour à tour, amènent leur bœuf devant l'entrée de la grotte : l'animal est égorgé par l'un des *moqaddems* qui sont là. Ceux-ci sont actuellement quatre frères qui viennent d'une zaouia située à une demi-journée de la grotte : ils sont chorfa, et n'ont

aucun lien de parenté avec les marabouts. Pour leur salaire, on leur abandonne la peau et la tête des bêtes sacrifiées ; il les vendent aux enchères. La viande est mangée par ceux qui ont amené la victime. En dehors de cette fête, les malades viennent toute l'année consulter la grotte. Ils déposent une offrande en monnaie sur une pierre voisine de la fissure, et vont passer la nuit auprès du tombeau de Sidi Jebbar ou de Sidi Hosein. L'argent est partagé entre les sanctuaires des deux saints.

Nous nous trouvons évidemment là en présence d'une très vieille fête agraire de printemps, du culte d'une grotte oraculaire et guérisseuse. La légende de la noce pétrifiée voile-t-elle le souvenir de rites analogues à ceux de la nuit de l'erreur, qui se seraient déroulés en ce lieu ? Ce n'est point impossible : mais peut-être aussi la légende n'a-t-elle été appliquée à cet endroit précis que pour expliquer postérieurement, par un thème fréquent dans toutes les littératures populaires, le thème des cloches de la ville d'Ys, la présence d'un ancien oracle. Quant aux modifications qui furent introduites dans le culte sous l'influence de l'Islam, — les chorfa-moqaddems qui héritèrent des prêtres, comme les saints Hosein et Jebbar cherchèrent à hériter des dieux, les uns et les autres afin de capter les bénéfices du culte — elles n'ont pas même réussi à en voiler le paganisme. Il en est presque toujours ainsi quand il s'agit du culte des grottes.

Ces bruits oraculaires sortant de la terre et que l'on doit interpréter, si semblables à certains oracles de l'antiquité, ne se font pas seulement entendre dans la grotte des Imeghran. Chez les Infedouaq de la région de Demnat existe un oracle célèbre, celui de Sidi bou Inder. Là aussi il s'agit d'une grotte bouchée : ces cavernes parlantes sont le plus souvent des cavernes où l'on ne peut entrer. La consultation de l'oracle est fort simple. Le fidèle, sans l'intermédiaire d'aucun prêtre, vient poser sa question. Si la réponse est affirmative, on entend sortir du sol

comme un sourd mugissement; si l'oracle garde le silence, c'est sa façon de répondre non. Ce langage rudimentaire est aussi celui qu'emploient certains marabouts pour faire entendre leur voix après leur mort, par exemple quand un parjure vient prêter serment sur leur tombeau (1). Néanmoins, dans le cas présent, l'épithète de Sidi accolé au nom de l'oracle doit moins que jamais nous donner le change sur son orthodoxie, et nous faire croire à une origine musulmane. Sidi bou Inder c'est proprement : Monseigneur qui mugit (2). L'on ne s'est guère mis en frais d'imagination pour islamiser le vieil oracle.

Assurément les bruits que l'on croit entendre sortir de ces fissures du roc ou de ces cavités de la montagne ne sont pas tous imaginaires : les ruisseaux souterrains, les courants d'air qui circulent dans les galeries, peuvent produire ces mugissements ou ces sifflements que l'on prend pour des you-you (3). D'où vient leur valeur prophétique ? Si ces oracles étaient uniquement agraires, l'on pourrait supposer que les bruits sont considérés comme émanant des forces mêmes incluses en terre, et dont l'action mystérieuse produit la germination : il serait donc naturel que leur qualité ou leur intensité renseignassent de façon certaine sur la qualité ou l'intensité de la force germinatrice que la terre renferme cette année là : la consultation de la grotte ressortirait uniquement aux cultes agraires. Mais tel n'est pas le cas. Si à l'époque du moucem où il se fait entendre, l'oracle des Imeghran

---

(1) C'est aussi la façon dont le saint actuellement vivant de Meknès accueille ou repousse ses visiteurs. (Cf. Bel, *Rev. de l'Hist. des Rel.*, 1917 (2), t. LXXI, p. 276).

(2) Rac. N D R, Mugir, gémir ; d'où l'on a voulu quelquefois faire dériver le nom du Deren, la montagne qui mugit, celle dont les échos répercutent le fracas du tonnerre.

(3) M. Westermarck (*la Baraka*, p. 45) attribue à une supercherie du prêtre le sifflement par lequel répond l'oracle dans la grotte de Lalla Taqandout. Dans ce cas particulier, la chose est possible. Mais cette explication ne saurait valoir pour toutes les grottes oraculaires, dont quelques-unes n'ont pas de prêtre.

donne spécialement des consultations d'ordre agricole, le culte de la grotte ne se borne pas là, et tout au long de l'année les malades viennent y porter leurs offrandes. Quant à Sidi bou Inder, on peut lui poser n'importe quelle question. Un conte fort amusant et fort peu révérencieux pour l'oracle dont un paysan prend la place, montre une vieille qui vient le consulter pour le prier de lui faire épouser son amant; une jeune fille lui demande de lui faire avoir pour mari le berger qu'elle aime, une femme, de rendre son mari aveugle pour qu'elle puisse se divertir à sa barbe avec son amant. Et l'oracle fait connaître sa réponse (1).

Dans tout cela, les forces germinatrices n'ont rien à faire. En outre, ces demandes adressées à l'oracle sont tout autant des prières que des questions; et de leur côté les gens des Imeghran qui viennent égorger un taureau devant leur grotte sacrée, pensent accomplir un acte utile à la récolte elle-même, et non point destiné à les renseigner seulement sur ce qu'elle sera : l'oracle vient par surcroît.

Il est donc évident que ces questions et ces prières sont adressées à une personnalité divine et chtonienne, et non à des forces plus ou moins métaphysiquement conçues; et c'est elle qui répond elle-même. Il reste à déterminer quelle est cette personnalité, assez oblitérée aujourd'hui pour se cacher, dans les cas qui nous occupent, sous l'aspect de l'impersonnel Sidi bou Inder, ou des coupables changés en pierre et désensorcelés pour trois jours. Si, à ne considérer que ces oracles, la question risque de rester fort obscure, la façon dont les choses se passent dans d'autres grottes oraculaires nous donne les éléments de la réponse : il est infiniment probable qu'il faut voir dans ceux que l'on va ainsi consulter, les vieux génies du sol berbère, ici dépossédés par la croyance en une légende

(1) Laoust, *Et. sur le dialecte des Ntifa*. Textes, p. 408.

d'origine assez récente, là synthétisés, selon une loi sur laquelle nous reviendrons, en un saint d'orthodoxie douteuse. On nous dit expressément, en effet, de certaines cavernes, que les génies y parlent : c'est le cas par exemple de celle de Taghia Ikhinefnem dans le Sous (1), et de l'un des sanctuaires de ce genre les plus célèbres au Maroc, la grotte de Lalla Taqandout chez les Niknafa. M. Doutté qui l'a visitée il y a quelques années en a donné une longue description (2), dont je ne puis mieux faire que d'extraire quelques passages : tout commentaire ne pourrait qu'affaiblir un témoignage aussi formel :

« La grotte présente à son entrée deux couloirs d'envi-
« ron 12 à 15 mètres de profondeur, et séparés l'un de
« l'autre par des colonnes naturelles. C'est au fond de
« celui de gauche que se trouve, semble-t-il, le principal
« sanctuaire; quelques chiffons sont attachés au roc, et
« par terre est une natte pour se coucher. De plus, les
« deux couloirs, de l'entrée jusqu'au fond, sont littéra-
« lement encombrés de petites colonnes de pierres posées
« les unes sur les autres. Il y en a partout, sur le sol, sur
« les entablements de la paroi, sur les plus minces corni-
« ches que forment les accidents naturels de la roche.
« Cela donne à la caverne une ornementation étrange...

« On mène surtout à la grotte de Lalla Taqandout les
« fous et les névrosés. Un chérif des Haha de nos amis
« ...nous raconte qu'il y est allé en *ziara*, c'est-à-dire en
« pèlerinage, avec une femme qui était atteinte d'une
« maladie nerveuse : elle était *mejnouna*, c'est-à-dire pos-
« sédée par les génies. Ils entrèrent dans la grotte, et le
« moqaddem entra avec eux. Ils adressèrent alors à haute
« voix aux génies leur requête, demandant la guérison
« de la femme, et le moqaddem répéta mot pour mot
« leurs questions.

---

(1) René Basset, *Contes pop. berb.*, p. 77.

(2) Doutté, *En tribu*, p. 274 sqq.

« Alors le chérif entendit très distinctement une voix « qui venait de dessous terre, et qui avait, dit-il, le même « timbre qu'un phonographe... Cette voix disait... « Egor- « gez une victime en l'honneur de Sidi Mah'ammed ou « Sliman, et faites un repas sacrificiel. Dieu la guérira : « ici nous ne sommes que des intermédiaires. »

« C'étaient les génies qui parlaient. Ils allèrent donc « au marabout de Sidi Mah'ammed ou Sliman, qui est « situé tout près de là, et ils y firent un pèlerinage de « trois jours. La femme s'est guérie, et depuis elle s'est « toujours très bien portée...

« Nous demandons au chérif de nous dire si c'étaient « bien les génies qui parlaient, et s'il pensait que vrai- « ment Dieu se sert de ces êtres surnaturels pour faire « aux hommes des communications. Après avoir réfléchi « sur cette question embarrassante pour son orthodoxie, « il nous dit que celui qui est chargé de donner des ré- « ponses aux consultants s'appelle Sidi Abderrahman ou « Meç'oud. Mais comme nous insistons pour savoir si « ce personnage est lui-même un saint ou un génie, le « chérif nous déclare finalement que c'est un *ṣalih'*, c'est- « à-dire un saint qui commande aux génies.

« Le vulgaire..... a une conception différente et moins « musulmane de la sainteté de la caverne. D'après l'opi- « nion courante en effet, la caverne doit son caractère « sacré à la présence d'une sainte qui y est enterrée et qui « est précisément Lalla Taqandout. Rien n'est connu sur « la personne et l'histoire de cette sainte, et son nom lui- « même n'est guère musulman..... « Madame » Taqan- « dout, de l'avis de tous, commande aux *'afrit*, c'est-à- « dire aux génies qui pullulent dans la caverne, et qui « en rendent l'accès extrêmement dangereux. »

Tout cela est clair. Laissons de côté, ainsi qu'il convient, l'explication gauchement orthodoxe du chérif, encore qu'il fasse intervenir un saint bien curieux, Sidi 'Abd er-Rahman ou Mesa'oud, personnage d'ailleurs his-

torique, qui, dans l'imagination populaire, est doué d'un grand pouvoir sur les puissances occultes, et, en un autre endroit, capta à son profit le culte d'une vieille divinité agraire. Laissons de côté également l'actuelle explication populaire, la mystérieuse Lalla Taqandout; elles dérivent l'une et l'autre, nous verrons par quel mécanisme, de tentatives postérieures d'islamisation. L'existence des génies à l'intérieur de la grotte oraculaire est nettement attestée : tout réduit qu'est leur rôle depuis que l'Islam s'est efforcé d'en faire de simples intermédiaires, il n'en reste pas moins que ce sont eux qui, directement ou non, donnent au consultant la réponse à sa question.

Le récit de M. Westermarck (1), qui a visité lui aussi la grotte, présente avec celui de M. Doutté de légères différences de détail. L'oracle n'a plus cette voix de phonographe; il répond par des sifflements que le moqaddem interprète. Mais l'accord est absolu sur la question essentielle : ce sont les jnoun qui rendent l'oracle. Au reste on les connait bien, on sait leurs mœurs et le nom de leur roi. Et nous verrons plus tard que les génies d'Imi n Taqandout ont bien d'autres pouvoirs encore que ceux de rendre des oracles ou de soigner des malades.

*
* *

Ces oracles directs sont assez rares. Généralement, la puissance supérieure que l'on consulte répond d'autre façon. Le fidèle va passer une ou plusieurs nuits auprès du sanctuaire, quel qu'il soit. Durant son sommeil, le personnage qui rend l'oracle lui apparaît et lui donne des indications, claires le plus souvent, sur ce qu'il doit faire. C'est la pratique de l'incubation. Elle est très ancienne dans l'Afrique du Nord : Hérodote rapporte déjà des Nasamons qu' « ils vont aux tombeaux de leurs ancêtres et s'en-

(1) *La Baraka*, p. 43-45.

dorment par dessus, après avoir prié; ils se conforment à ce qu'ils voient en songe » (1). Elle se poursuit à travers les siècles. El Bekri, au XI^e^, parle de dormeurs, chez les Ghomara du Maroc septentrional, qui restaient deux ou trois jours en léthargie, et à leur réveil prédisaient l'avenir (2). Aujourd'hui, l'incubation est un des rites les plus universellement pratiqués dans l'Afrique du Nord : elle est obligatoire lors du pèlerinage à certains sanctuaires ou au tombeau de certains saints,si l'on veut obtenir la grâce, de quelque ordre qu'elle soit, que l'on souhaite.La plupart des moucems durent deux, trois jours de suite; il n'en faut point chercher ailleurs la cause : ces nuits que l'on passe ainsi tous ensemble auprès du sanctuaire visité sont un rite essentiel, celui peut-être qui contribue le plus à procurer aux fidèles les avantages qu'ils retirent de leur participation à la fête. Le culte des grottes ne pouvait ignorer cette pratique : elle est aussi fréquente dans les cavernes que partout ailleurs, et plus peut-être ; on l'observe aussi bien lors des grands moucems qui réunissent toute la population d'une province devant telle grotte sacrée, que lors des pèlerinages particuliers que malades, gens inquiets de l'avenir ou consultants divers vont faire isolément auprès des sanctuaires souterrains ; elle existe même concurremment à d'autres rites qui sembleraient devoir l'exclure. Nous avons vu qu'à la grotte de Lalla Taqandout l'oracle des génies répond immédiatement ; pourtant des gens viennent y passer la nuit ; un coin leur est réservé, où une natte est disposée à leur usage.

Quelle est la nature de cette puissance supérieure qui

---

(1) Hérodote IV-172. Sur les autres textes anciens relatifs à cette coutume, cf. St. Gsell, *Hérodote* (Textes relatifs à l'hist. de l'Af. du Nord), Alger, 1916, p. 184. Voir aussi à ce propos l'ingénieuse hypothèse d'Oric Bates (*The Eastern Libyans*, Londres 1914), d'après laquelle le célèbre oracle d'Ammon serait lui aussi d'origine funéraire.

(2) El Bekri, tr. de Slane, Paris, 1859, p. 232-233. (Alger, 1913 p. 200-201.)

apparaît au consultant pendant son sommeil, pour répondre aux questions qu'il lui pose ?

Les réponses que l'on va chercher en dormant dans des grottes ne peuvent guère provenir que de dieux chtoniens. M. Doutté, qui a étudié déjà la question (1), n'a pas manqué de faire le rapprochement qui s'impose avec les oracles antiques, dont beaucoup étaient des oracles par incubation, et par incubation pratiquée dans des grottes sacrées. Je ne voudrais pas reprendre après l'éminent ethnographe une comparaison où l'on rencontre à chaque instant les plus suggestives similitudes de rites. M. Doutté rattache aussi, fort justement, cette incubation dans les grottes aux pratiques suivies dans le monde sémitique. L'*istikhara* y est de vieille date. « Les anciens Arabes consultaient probablement les *ahl el arḍ* (les gens de la terre) dans les cavernes, à en juger par certains vieux textes, et cette induction est confirmée par la croyance des anciens Juifs au *'ob*, qui était essentiellement un esprit habitant une caverne ».

Tout cela est fort plausible : le rite de l'incubation dans des grottes prophétiques apparaît donc, comme tant d'autres, commun à presque toutes les populations qui touchaient au bassin méditerranéen, où les Sémites contribuèrent peut-être à le répandre. Il existe un monde souterrain qui connaît l'avenir, et le meilleur endroit pour entrer en contact avec lui, ce sont évidemment les cavernes, qui mènent du plein air aux profondeurs du sous-sol. Mais il est plus difficile de suivre M. Doutté, quand il attribue ce pouvoir prophétique du monde souterrain à ce que « là sont les morts et leurs ombres, qui, délivrés de leurs entraves corporelles, peuvent avoir des connaissances que n'ont pas les vivants ; là puisent leur force les arbres, les plantes, qui sont la nourriture des

(1) *Magie et Religion*, p. 410-414. — Cf. sur cette question Bouché-Leclercq, *Histoire de la divination dans l'antiquité*.

animaux; c'est le laboratoire secret où fermente la vie, où se distillent les poisons des plantes et leurs sucs bienfaisants, où s'enfantent les végétaux et leurs fruits..... » Cette explication, qui est celle de M. Bouché-Leclercq, est valable pour les oracles de populations évoluées comme celles de la Grèce ancienne ; elle ne peut guère s'appliquer aux cavernes prophétiques de Berbérie. En ce qui concerne les forces mystérieuses de la terre, nous avons déjà vu qu'elles sont pour bien peu de chose dans le culte que l'on rend aux grottes et dans les oracles qu'on vient leur demander. Quant à supposer que ces oracles chtoniens aient pu, à l'origine, être rendus par les âmes des morts, ce semble plus difficile encore à admettre. Les rares conceptions eschatologiques que l'on peut retrouver dans l'esprit des Berbères, — j'entends celles qui ne sont nullement islamiques, — ne nous permettent en aucune manière de penser qu'ils crurent jamais à un monde des morts souterrain, dont les cavernes auraient été une sorte de fenêtre sur le monde des vivants. Certaines pratiques en usage lors des funérailles laissent tout au plus supposer que l'âme était censée rester dans le tombeau avec le corps, ou bien si elle en sortait, c'était sous forme d'un oiseau, comme le croyaient parfois les Egyptiens, ou d'un insecte ailé ; aujourd'hui encore un informateur me décrivait le Paradis comme une sorte de ruche d'abeilles où chaque âme aurait sa cellule. Nous voilà loin des Enfers souterrains classiques.

Combattant, dans une discussion d'une portée plus générale que celle-ci, une théorie analogue, le P. Lagrange a judicieusement fait remarquer que la primitive nécromancie ne s'adresse pas à n'importe quels morts, mais aux âmes des prophètes ou des devins, qui, dans le royaume d'outre-tombe « continuent à faire leur office ». Les autres morts n'en savent pas plus que les vivants sur l'avenir (1). Transportée dans le domaine

(1) Lagrange, *Etudes sur les religions sémitiques*, p. 317.

berbère, cette conception pourrait y expliquer bien des faits. Chez ce peuple non plus, on ne consulte pas n'importe quels morts.

L'un de ces faits de nécromancie les plus caractérisés, et dont M. Doutté tire argument pour soutenir sa thèse, c'est l'incubation que les femmes des Touaregs vont pratiquer, pour avoir des nouvelles des absents, auprès des « anciens tombeaux » (1). Mais il convient de spécifier que ces « anciens tombeaux » sont les tombes mégalithiques des autres âges, qui passent, chez les Touaregs, pour être la sépulture des *izabbaren*, race d'ogres ou de géants — les deux sont connexes — qui vivaient dans le pays avant l'arrivée des musulmans. La consultante ne doit avoir sur elle aucun objet en fer — les génies en ont horreur — et c'est bien le *zabbar* qui lui apparaît, « sous la forme d'un géant, avec des yeux grands comme ceux d'un chameau », et lui donne la réponse désirée (2). Est-ce le mort que l'on consulte, ou le génie ? Si c'était le mort, on irait aussi bien interroger n'importe quel tombeau. Le génie sait l'avenir ; dans les croyances berbères, il peut lui arriver de mourir ; mort, il « continue son office » ; mais ce n'est point ce passage de vie à trépas qui lui a donné le pouvoir divinateur. Les autres morts, si tant est que leur esprit continue à vivre dans la tombe, ne savent rien de l'avenir, tout comme de leur vivant, et l'on ne songe pas à les consulter.

Quand on va demander quelque réponse en dormant auprès du tombeau d'un marabout, c'est bien le saint lui-même qui apparaît et donne la consultation. A quel titre ? Le saint est un être supérieur à l'humanité ; vivant, il sait plus de choses, de celles qui viennent par une inspiration d'en-haut, que les autres hommes; mort, il doit en être de même. Les légendes berbères sont pleines de prédictions

(1) Coutume signalée par de nombreux voyageurs. Voir la liste dans St. Gsell, *Hérodote*, p. 184.

(2) Benhazera, *Six mois chez les Touaregs du Ahaggar*, Alger, 1908, p. 63.

faites par les saints, et qui se sont réalisées ; quand ces saints devins donnent des consultations du fond de leur tombeau, ils ne font, eux aussi, que « continuer leur office ». Mais surtout, dans l'esprit des Berbères, ce qui constitue la qualité du saint, ce ne sont pas ses vertus, qui ne sont pas toujours bien grandes ; ce n'est point sa piété, souvent inexistante ; c'est le pouvoir qu'il est censé posséder sur les puissances occultes. Point de saint sans cela. Le marabout berbère est un peu l'incarnation d'un génie, et d'un génie supérieur. Son pouvoir lui survit : il continue après sa mort son métier de roi des jnoun. Quand le Berbère va le consulter dans son tombeau, s'adresse-t-il donc à l'âme d'un défunt libéré des attaches de cette terre, ou au maître des génies ? Beaucoup de ces saints doivent être du même ordre que le théologien Sidi 'Abd er-Rahman ou Mesa'oud, devenu moqaddem des génies dans la grotte de Lalla Taqandout et leur porte-parole. L'Islam, en prenant à son compte les marabouts, a dû sanctionner aussi ce pouvoir surnaturel qu'ils possèdent, cette puissance sur des démons ; tout ce qu'il a pu faire, ce fut de tenter d'islamiser ceux-ci.

On voit donc que bien des faits de nécromancie s'expliquent en réalité par la puissance supérieure du personnage consulté, saint ou génie, qu'il garde mort comme il l'avait vivant ; et le rôle des démons peut y être considérable, encore que l'Islam favorise plutôt le saint. Mais si nous nous en tenons aux grottes, une constatation très suggestive s'impose : l'Islam lui-même a dû reconnaître que le culte, avec rite d'incubation, qui s'attache à certaines d'entre elles, est rendu aux seuls génies. C'est le cas, par exemple, de la grotte de Sidi Chemharouj, dans le Goundafi, dont nous parlerons plus en détail au chapitre suivant. Le fait que Chemharouj est reconnu comme roi des génies par l'orthodoxie musulmane ne doit pas faire illusion : l'Islam n'a pas osé imposer un saint de son crû, il s'en est tenu au génie et c'est celui-ci qui rend les oracles.

A moins donc de supposer que dans les croyances berbères préislamiques, les âmes des défunts s'identifiaient aux jnoun ou en devenaient une catégorie, ce qui serait, dans l'état actuel de nos connaissances, une hypothèse tout au moins risquée, il faut bien reconnaître que, dans les grottes, ce sont les petites divinités chtoniennes, les génies, qui rendent aussi les oracles par incubation (1).

⁂

Passons maintenant à un rite d'incubation prophétique légèrement différent. Il est bien des métiers, — presque tous même en certaines régions, — dont l'apprentissage n'est considéré comme terminé que lorsque le candidat est allé dormir une nuit auprès d'un ou d'une série de

---

(1) Je ne voudrais point contester qu'il existe dans l'Afrique du Nord quelques cas de nécromancie dans lesquels on ne consulte pas un personnage qui de son vivant avait le don de prophétie, ni les génies par l'intermédiaire d'un de leurs maîtres défunts, mais les morts en général. Cependant ces faits sont peu fréquents — surtout au regard des autres — et rarement concluants. M. Desparmet (*Ethnographie traditionnelle de la Mettidja* in *Rev. Af.* 1918, p. 59), en rapporte deux exemples recueillis à Blida. Dans le premier, les femmes, habillant une pierre tombale, l'emportent chez elles et couchent à côté de ce mannequin ; les rêves qu'elles ont leur donnent des indications sur leur avenir. Mais ce genre de consultation par la pierre funéraire fait partie de toute une catégorie de pratiques analogues, selon lesquelles on habille de même un objet d'usage courant : montant d'un métier à tisser, morceau de charbon, etc., qui sert ainsi de support aux jnoun. Au reste, des termes mêmes dont se sert M. Desparmet (« cette pratique a joui d'une certaine vogue vers 1912-1913 »), il semble bien découler qu'elle n'est pas très profondément enracinée dans l'esprit populaire. L'autre exemple est celui de la consultation par la grenouille prise dans un cimetière et traitée de la même manière que la pierre tombale : M. Desparmet y voit l'incarnation de l'âme du mort. Ce n'est pas impossible ; cependant, il convient d'observer — et cette remarque vaut aussi pour le cas précédent — que les cimetières sont parmi les endroits que les jnoun fréquentent le plus volontiers. D'autre part, on connaît le rôle des cimetières dans la magie nord-africaine — même quand cette magie n'est nullement divinatoire, et quand les âmes des trépassés n'y jouent aucun rôle. — Voir dans la même étude (2e article, *Revue Africaine*, 1919, p. 78), un cas très concluant d'oracle par incubation rendu par un génie.

sanctuaires déterminés. La personnalité qu'il visite ainsi lui apparaît en songe, et parfois lui remet les instruments de son travail. C'est souvent tout l'apprentissage.

A notre époque, cette personnalité est en règle générale un saint, d'aspect, à vrai dire, pas toujours très orthodoxe : tel Sidi bou Jma' des environs de Demnat, au sanctuaire duquel les apprentis moissonneurs s'en vont en pèlerinage, munis de leur faucille, dont ils lui apportent le poids de dattes. Mais dans un cas au moins, ce rite d'apprentissage par incubation a lieu devant une grotte, et les personnalités qui apparaissent au postulant endormi sont justement des génies. « Celui qui veut devenir un *andam* (chanteur-compositeur) se rend auprès d'une certaine caverne de l'Oued Sous que l'on nomme Ifri n Qaou ; il y égorge un bœuf noir qui ne doit pas avoir une seule tache blanche. Il pose la viande à côté de lui et dort trois nuits à l'entrée de la caverne. La quatrième nuit, il voit sortir de l'intérieur de la montagne la mère de l'esprit de cette caverne : elle lui ordonne de la suivre dans la grotte. A l'intérieur, d'autres génies lui apparaissent ; ils lui présentent des plats remplis de couscous et lui disent de se servir largement. Si l'homme a peur et ne prend pas de couscous, les génies le tuent ; mais s'il se sert, ils le laissent faire. Plus il mange, mieux cela vaut pour lui, car chaque grain de couscous qu'il avale deviendra un chant » (1).

Il en va donc de même que pour les grottes oraculaires proprement dites. En matière d'apprentissage aussi, les saints se sont appliqués à attirer à leur profit les obligations et les bénéfices du culte autrefois rendu aux génies ; mais l'antique rôle de ceux-ci se laisse entrevoir dans les plus vieilles croyances. Dans les sanctuaires souterrains,

---

(1) Stumme, *Dichtkunst und Gedichte der Schluh*, Leipzig, 1895, p. 7. — Chez les Ida Gounidif de l'Anti-Atlas aussi est une grotte auprès de laquelle se rendent, entre autres consultants, les apprentis chanteurs. Nous la retrouverons plus loin.

qui sont leur domaine propre, ils ont mieux résisté qu'ailleurs, et grâce à eux, nous pouvons voir encore aujourd'hui que les hommes ont été primitivement redevables de cette révélation de l'avenir, qu'elle leur soit faite directement ou par incubation, aux ordinaires habitants des cavernes, les génies. La divination, en Berbérie, a un caractère chtonien, parce que les génies habitent sous terre. N'ont-ils pas leurs correspondants à l'aube des autres religions à divination chtonienne ?

---

## VI

## LES GROTTES GUERISSEUSES

L'incubation thérapeutique : toute grotte oraculaire est en même temps une grotte guérisseuse. Les génies médecins et la concurrence des saints : grottes de Lalla Taqandout, d'El-Maqta', de Chemharouj. — Les génies guérisseurs en dehors des grottes : les jnoun de Chella. — Les maladies sont causées par les génies : ce ont eux les plus puissants pour chasser leurs congénères. — Les saints guérisseurs ne sont pas des intercesseurs, mais des exorciseurs.

La plupart du temps, quand on vient passer la nuit auprès d'un sanctuaire, l'oracle que l'on implore de la personnalité à qui il est consacré est d'une catégorie spéciale : l'incubation est une cure thérapeutique. La puissance consultée, apparaissant en songe, peut donner au patient l'indication du remède souverain ; ou bien, par un simple effet de sa volonté, lui apporter la guérison immédiate. Dans ce cas, il semble que le songe ne soit pas absolument nécessaire : le sommeil auprès du sanctuaire est par lui-même rempli de grâces.

Si, dans ces sortes de consultations, les marabouts se sont fait aujourd'hui la part du lion ; s'il n'est guère de santon qui ne soit médecin spécialiste de quelque maladie ou n'ait le pouvoir de les guérir toutes, les grottes n'ont pas perdu leurs vertus thérapeutiques. On peut poser en principe que presque toute grotte à oracles est en même temps une grotte guérisseuse. Tenons-nous-en aux exemples qui viennent d'être cités : la grotte des Imeghran où un moucem général réunit chaque année la population désireuse d'interroger l'oracle sur la récolte

future, est visitée en tous temps par les malades. Ce sont encore eux qui consultent le plus souvent l'oracle d'Imi n Taqandout : nous en avons vu un cas. En outre, il existe beaucoup de grottes dont on ne nous dit pas qu'elles soient oraculaires, mais où l'on conduit les malades pour qu'ils y passent la nuit.

Cette pratique thérapeutique est encore un trait qui nous rapproche des cultes de l'antiquité classique. L'incubation n'était guère usitée, sauf rares exceptions, que dans les sanctuaires des dieux guérisseurs ou de quelques héros jouissant, comme les marabouts actuels, du même pouvoir. Tels étaient les oracles d'Asclepios, du héros Amphiaraos et, plus tard, d'Isis ou de Sarapis. Cette incubation thérapeutique se faisait souvent dans des grottes sacrées, tout comme nous la voyons de nos jours pratiquée en Berbérie.

Qu'un sanctuaire oraculaire devienne un sanctuaire guérisseur, la chose s'explique trop naturellement pour que l'évolution ne puisse se faire en tout pays. Parmi les problèmes qui tourmentent l'homme, ceux pour la solution desquels il désire le plus ardemment l'intervention d'une puissance supérieure, parce que la science humaine est le plus souvent incapable de le soulager, figure au premier rang le moyen de calmer les souffrances qu'il endure. Peu à peu, les malades accaparent l'oracle. L'évolution est moins avancée en Berbérie qu'elle ne l'était dans la Grèce ancienne, mais elle a suivi le même chemin.

S'il est vrai que les oracles des grottes berbères sont rendus par les génies, il en résulte nécessairement, à défaut même d'autres preuves, qui, nous le verrons, sont nombreuses, que les génies, en plus de leur connaissance de l'avenir et de leur complaisance à le révéler, ont aussi le pouvoir de guérir les maladies. A ne considérer déjà que les mêmes exemples d'Imi n Taqandout et de la grotte des Imeghran, la chose apparaît évidente. Dans les deux

cas, il est vrai, nous n'avons vu les génies donner que des conseils, et renvoyer pour la guérison à des saints reconnus par l'orthodoxie. Il est visible pourtant que les génies d'Imi n Taqandout, en adressant leurs clients à Sidi Mohammed ou Sliman, à Sidi bel-'Abbès es-Sebti ou à toute autre célébrité de l'hagiographie locale, ne le font que forcés par les circonstances actuelles ; autrefois, c'étaient eux-mêmes qui guérissaient. Puisque le pouvoir thérapeutique de ces saints est bien connu, pourquoi commencerait-on par s'adresser aux inutiles « intermédiaires » que sont les génies de la grotte, si, ce faisant, on ne perpétuait pas, consciemment ou non, le souvenir de l'ancien culte ? Quand les malades du Dades, avant d'aller dormir auprès du tombeau de Sidi Jebbar ou de Sidi Hosein, commencent par déposer, sur une pierre placée près de la grotte sacrée, une offrande qui sera ensuite partagée entre les deux marabouts, au lieu de la leur porter directement, c'est encore un souvenir évident du temps où ils venaient chercher à la grotte leur guérison elle-même. A Rabat, on conduit, pour les guérir, les épileptiques aux grottes voisines du mausolée de Sidi el-Yabouri, sur le bord de la mer. Devons-nous croire que cette grâce fut toujours demandée à Sidi el-Yabouri, saint nouveau venu, quand on raconte expressément par ailleurs que les grottes du rivage sont habitées par les génies (1) ? En amenant le malade, on apporte du couscous sans sel et on sacrifie un coq noir : voilà qui ne s'adresse pas au marabout. Partout on saisit ce même travail des saints, soutenus par toutes les forces de l'Islam, contre les vieux cultes ; mais bien qu'il y ait encore là un phénomène général d'évolution, qui, sans même l'arrivée de l'Islam, aurait peut-être, chez les Berbères laissés à eux-mêmes, livré peu à peu à l'*agourram* les pré-

(1) Pour quelques-uns même, ces grottes sont consacrées à Sidi-Mimoun, comme le vieux canon qui se trouve au-dessus. Or Sidi-Mimoun est un roi des génies.

rogatives des puissances chtoniennes, comme les héros des cultes grecs héritèrent des oracles réservés autrefois aux divinités de la terre, la puissance des saints est encore de trop fraîche date dans ce pays pour dissimuler complètement leurs prédécesseurs.

D'ailleurs ils ne sont pas encore parvenus partout à prendre complètement le dessus. A Imi n Taqandout même, si une grande partie des consultants, interrogeant directement l'oracle, se conforme à ses prescriptions et va chercher sa guérison chez l'autre médecin qu'il indique, beaucoup viennent pratiquer l'incubation dans la grotte elle-même, où à côté de la natte sur laquelle ils s'étendent sont aussi des verges dont le moqaddem les frappe (1), sans doute pour chasser d'eux les mauvaises influences. D'innombrables petits kerkours y sont élevés ; des chiffons sont accrochés aux anfractuosités. Ce sont des rites d'expulsion du mal : preuve que beaucoup viennent là pour se débarrasser sur place de leurs maux (2).

Il est même des grottes guérisseuses où les saints n'ont pu obtenir aucune part, et qui sont demeurées exclusivement consacrées aux génies. J'ai déjà mentionné la célèbre caverne du Goundafi :

« Entre le Jbel Agoundez, le Jbel Azzaden et le Jbel Azgrouz, au-dessus de Tagadirt el Boûr, dans une khelâ, c'est-à-dire un espace désert, se trouve une caverne à l'entrée de laquelle est une guelta, c'est-à-dire un bassin naturel, rempli d'une eau toute verte, qui sort des

(1) Westermarck, *La Baraka*, p. 44.

(2) A ce propos, il n'est pas inutile de remarquer que les Berbères ne connaissent pas les ex-votos thérapeutiques figurés, bras, jambes, têtes, etc., que l'on trouve en si grand nombre dans les sanctuaires guérisseurs de l'antiquité et du christianisme, et même dans certaines grottes guérisseuses des pays voisins. Pour nous en tenir aux sanctuaires antiques de populations dont la civilisation ne devait pas être très différente de celle des Berbères d'aujourd'hui, les grottes espagnoles ont livré une grande quantité de ces ex-votos.

profondeurs du sol et dont le trop plein s'écoule par un canal. Là se trouve un arbre, très grand, de l'espèce appelée iqqi.....

« Cette caverne est le séjour d'un génie bien connu, musulman et révéré comme un saint musulman, c'est Sidi Chemharoûj, qui est là l'objet d'un véritable culte. Auprès de la caverne, se trouve une espèce de retrait en pierres sèches, dans lequel ceux qui ont quelque chose à demander à Sidi Chemharoûj, et particulièrement les fiévreux, car la fièvre sévit avec intensité dans la vallée de l'oued Nefis, viennent passer trois nuits consécutives.....

« Tous les ans, comme s'il s'agissait d'un saint orthodoxe, il y a un moucem, auquel on vient de tout le Goundafi et même de plus loin. A ce moucem, qui a lieu *fe s smaïm*, c'est-à-dire pendant la canicule, on égorge au sanctuaire du saint *'afrit* des poules, un mouton, parfois un taureau noir » (1).

Que l'Islam voie d'un mauvais œil cette cérémonie et ce culte, ce n'est pas douteux, car un de ses saints orthodoxes, Moulay Ibrahim, cherche à leur faire concurrence. Mais jusqu'ici il n'a pu annexer la caverne de Chemharouj qui reste tout à fait indépendante de lui. Pour combien de temps encore ?

Voilà donc un génie officiellement guérisseur. Tels sont aussi ceux de la grotte d'El Maqta', à Fès, en dehors de Bab el-Khemis. « C'est, dit M. Westermarck, une large grotte qui contient des sources dédiées aux saints génies Sidi Mousa, Sidi Hammou, Moulay Brahim et Lalla Mira l'Arbîya. Ces génies et d'autres génies saints (2) s'assemblent dans cette grotte qui est hantée par les *moumenin*, c'est-à-dire par les génies musulmans. Chemharouj (3), le

(1) Edm. Doutté, *En Tribu*, p. 90-91.

(2) Lalla Mira 'l Fassiya, Lalla Rqiya, et un autre (comm. de M. L. Brunot).

(3) Appelé plutôt à Fès : Semharouj.

roi des jnoun, y avait son gouvernement de son vivant; mais maintenant qu'il est mort, une *jennia*, du nom de Nejma, règne sur les esprits de la grotte. La place est visitée par les personnes qui sont troublées par les jnoun. Le visiteur embrasse le sol ou la paroi de la grotte (1), brûle du benjoin, allume une lampe à huile (2) au bord de l'une des sources, et donne au moqaddem quelques bougies, un chevreau ou un coq noir qu'il égorge. On reçoit les visiteurs chaque lundi et chaque jeudi, les jours de marché de Fès... » (3).

Les personnes hantées par les jnoun, ce sont les malades, ou du moins certaines catégories de malades. La grotte d'El Maqta' est donc encore une grotte guérisseuse où les saints n'ont nulle part.

Assurément, dans ces deux cas, on peut objecter que les génies guérisseurs sont des génies musulmans ou du moins des génies reconnus, bon gré, mal gré, par l'orthodoxie. On n'en saurait pourtant conclure que le culte de ces cavernes vienne de l'Islam.Tout au plus y a-t-il un léger pas fait vers les croyances nouvelles, par l'islamisation des génies, ou leur remplacement par des génies déjà islamisés. Mais il est des cavernes de ce genre où les génies sont restés bien berbères : telle la grotte de Ghar Fatta, dans l'Anjera, où les malades brûlent du benjoin et passent la nuit; encore qu'un saint à nom inconnu ait tenté de supplanter les vieux jnoun (4).

---

(1) En ayant soin de mettre les mains derrière le dos, pour qu'on ne croie point à une prosternation comme celle de la prière musulmane. Cette prescription est typique.

(2) Ces lampes sont de petits vases appelés *tâgrat* (Cf. W. Marçais, *Textes de Tanger*, Paris, 1911, lexique). Ce sont des bols d'argile non vernissée. On s'en sert spécialement pour donner à boire aux personnes présentes dans une chambre mortuaire. Pour les offrandes d'huile aux génies on y ajoute une mèche qu'on allume : on a ainsi une lampe.

(3) Westermarck, *La Baraka*, p. 42-43.

(4) Westermarck, *ibid.*, p. 46.

D'ailleurs il existe, en dehors même des grottes, des sanctuaires où l'on va demander sa guérison aux génies bien plutôt qu'aux saints. Les exemples en sont fort nombreux : l'un des plus typiques est celui de Chella, aux portes de Rabat. On y implore Moulay Ya'qoub, dont on ne sait pas très bien, à vrai dire, s'il est un sultan des Beni Merin ou plutôt le Moulay Ya'qoub, roi des jnoun, maître de ceux qui font bouillir les eaux sulfureuses et, par là, divinité spécifiquement guérisseuse de la syphilis, pour laquelle on va consulter à Chella. Les deux personnages se confondent dans l'esprit du peuple, et aussi avec un troisième, le Sultan Noir. Mais les ruines de la mosquée de Chella sont un des endroits les plus peuplés de jnoun qui soient au Maroc. Au coin le plus retiré, entre des murs éboulés envahis par une végétation très dense, est un petit bassin recouvert tout entier par le feuillage d'un figuier sacré, qui ne laisse filtrer qu'une rare lumière : endroit où l'on sent vraiment un peu de religieuse horreur. Le lieu est entre tous rempli de jnoun; les femmes y vont laver leur chevelure, et accrocher des myriades de chiffons aux rameaux de l'arbre : c'est dans toute sa beauté le culte des génies guérisseurs.

Mais la chose curieuse, c'est que là encore le culte de la grotte, ou plutôt de l'excavation, n'est pas entièrement absent. Il est, non loin, trois trous assez profonds creusés dans un mur : les parois en sont toutes noires de la fumée des bougies allumées. C'est là, la tradition le veut, que les malades, espérant obtenir la guérison en recourant à l'incubation, s'installent pour passer la nuit. Cherchent-ils un abri contre le froid ? Bien plutôt ils dorment là parce que c'est déjà un embryon de grotte, et que les jnoun guérisseurs ou leur roi Moulay Ya'qoub les y sauront mieux trouver. (1).

---

(1) A Tlemcen, près du tombeau de Sidi Ya'qoub, qui commandait, lui aussi, aux génies, mais dont la légende, telle que nous

***

De tout ce qui précède, il ressort que le pouvoir guérisseur des génies, principalement dans les grottes, ne saurait être mis en doute. A quel titre sont-ils médecins ? C'est beaucoup moins parce qu'ils rendent des oracles, que par le fait même qu'ils sont des génies. La chose est aisée à comprendre : plus encore, elle apparaît nécessaire

Les maladies, dans l'esprit du peuple, ne sont jamais naturelles : elles proviennent toutes de ce que le sujet est sous la domination d'influences mauvaises, et ces influences se matérialisent à peu près toutes dans les jnoun. Puisque ce sont eux qui causent le mal, qui plus qu'eux a le pouvoir de le faire disparaître ? Il leur suffit d'abandonner leur victime ou d'être forcés de la lâcher. Considérons les maladies que l'on vient de préférence soigner en passant la nuit auprès des cavernes : entre tant de maux qui affligent l'humanité, les plus fréquemment guéris par ce procédé sont l'épilepsie, la fièvre ou la folie, c'est-à-dire justement les maladies de possession les plus caractérisées. Pour chasser les génies du corps des malades, un saint peut être un exorciseur puissant : l'est-il plus qu'un roi des génies lui-même ? Chemharouj et Moulay Ya'qoub le roi des jnoun sont les égaux, à ce

---

l'ont transmise les hagiographes, est bien différente de celle du Moulay Ya'qoub marocain, « se trouve une niche appelée Bit-Djenoun, la maison des djinn. Le gardien nous a raconté, avec une candeur pleine de gravité, que les démons se rendent dans cette niche et qu'on y vient pour se faire délivrer d'une possession. Le possédé passe la nuit dans cet endroit, en ayant soin de mettre la tête dans la niche. Le lendemain matin, le djinn a disparu par la puissance de Moulay Ya'qoub. Des Espagnols viennent parfois ici pour se débarrasser d'un djinn, ajouta dévotement le pieux musulman. » E. Montet, *Culte des saints musulmans dans l'Afrique du Nord*, Genève, 1909, p. 31. Le rôle de la niche est donc ici tout à fait explicite : elle rappelle de bien près les excavations de Chella. Il faut en quelque sorte « une porte » pour que les génies rentrent chez eux. De telles niches se retrouvent auprès de nombreux sanctuaires de ce genre.

point de vue, des plus grands saints de l'Islam. La foule, tourmentée par les génies, s'adresse naturellement à ceux qu'elle sait être leurs souverains : c'est encore leur pouvoir occulte qui fait la puissance des marabouts orthodoxes (1). Encore leurs sanctuaires sont-ils, par rapport aux autres, désavantagés; ils ont le pouvoir de chasser les génies, ils ont moins que les grottes celui de les résorber. La guérison des maladies humaines n'est qu'un cas particulier de l'expulsion du mal : or cette expulsion du mal est un des bienfaits les plus importants que l'homme attend, en Berbérie, du culte des cavernes. Les rites qui s'y rapportent sont parmi les plus caractéristiques.

---

(1) Que les saints guérisseurs soient avant tout exorciseurs, c'est ce qui ressort nettement des miracles de cet ordre qu'ils accomplissent à leurs tombeaux. Cela nous est dit souvent explicitement. Le rôle de Moulay 'Abd el-Qader el-Djilani, aux *kheloua* de qui l'on vient, dans le Gharb, porter les enfants malades, est particulièrement net à ce sujet. Nous sommes loin de la théorie de l'intercession.

# VII

## LES GROTTES ET L'EXPULSION DU MAL

Les rites d'expulsion du mal (*asifed*) de l'Anti-Atlas : on reporte dans les grottes les génies qui dévastent les champs. Cérémonies des Aït Oumanouz, des Ilalen, des Ida Gounidif. — Restes de rites analogues dans des grottes d'autres régions; le Kehf-el-'eubbad de Sefrou; la grotte de Sidi Bergem chez les Ntifa. — Dangers du voisinage des grottes sacrées, réceptacles de mauvaises influences ; les pèlerinages périodiques et préventifs pour reporter celles-ci aux grottes.

Ces rites d'expulsion du mal, nous allons les voir se dérouler avec la plus grande netteté dans les très curieuses cérémonies d'*asifed* que M. Laoust a découvertes chez les tribus de l'Anti-Atlas (1).

Ces populations sont certainement, parmi les sédentaires berbères, celles qui sont restées, depuis plusieurs dizaines de siècles, les plus semblables à elles-mêmes. Les influences latines, qui s'y font pourtant sentir encore, n'ont pu s'exercer là qu'indirectement : la conquête romaine, qui ailleurs put s'enfoncer assez profondément dans le désert, n'a nulle part, au Maroc, franchi les montagnes, et ne les a pas partout atteintes. Quant à l'Islam, malgré la proximité relative de centres d'islamisation ardents, mais localisés, tels que le Sous et la Saguiet el Hamra, il suffit d'une très rapide enquête pour se rendre compte qu'il n'est guère chez ces tribus qu'un mot; et sous le couvert de ce mot, ces populations, qui ne cessent de se dire et de se croire musulmanes, ont conservé, sans

(1) Laoust, *Mots et choses berbères*, p. 338-350.

même tenter de les déguiser le moins du monde, tout un ensemble de coutumes, de croyances et de rites extrêmement curieux, compliqués et primitifs. Nous pouvons affirmer presque en toute certitude que ceux-ci représentent — avec le minimum de modifications que peut apporter le temps dans les idées d'une population qui, livrée à elle-même, n'évolue pour ainsi dire pas — les croyances et les rites qui étaient ceux du paganisme berbère, avant qu'aucune influence étrangère ne vint les modifier, par son action ou par sa seule présence.

Or parmi les plus caractéristiques de ces cérémonies sont celles que l'on nomme *asifed*, c'est-à-dire expulsion (des mauvaises influences). A l'époque où mûrissent les orges et le maïs, la récolte autour de laquelle tourne toute la vie du sédentaire est encore loin d'être assurée. C'est le moment de redoubler de vigilance, car les plus graves dangers la menacent : vers rongeurs dans la tige des épis, petits oiseaux qui viennent manger les grains à peine mûrs, chacals ou autres bêtes sauvages qui dévastent les champs, bref, toutes les calamités qui peuvent s'abattre sur la récolte, anéantir ou diminuer au dernier moment les moissons qui s'annoncent les plus belles. Tous ces dangers sont d'ordre magique tout autant que matériel. Il est bon de veiller la nuit auprès des champs pour empêcher les bêtes sauvages de s'y glisser, de mettre des épouvantails ou de chasser, le jour, les oiseaux pillards : il est meilleur encore de défendre la récolte contre les tentatives des génies, avides eux aussi du grain nourrissant, et d'écarter du champ, par une opération magico-religieuse, toutes les mauvaises influences, celles que représentent les pillards visibles et surtout les invisibles. Tel est le but des cérémonies d'*asifed :* ramasser dans les champs toutes les influences dévastatrices et les porter ailleurs, là où elles ne pourront plus nuire. Et comme, après tout, ces êtres mystérieux cherchent beaucoup moins à ennuyer les mortels pour les ennuyer qu'à assurer leur propre subsistance, on va souvent, en

même temps, leur porter d'avance leur part, à la fois pour se les concilier et pour qu'ils n'aient pas besoin d'aller la chercher eux-mêmes, au grand dam de leurs fournisseurs involontaires.

Ces deux dangers, également matériels, mais les uns visibles et les autres invisibles, qui menacent les moissons mûrissantes, sont souvent, chez ces populations, symbolisés dans ces deux seuls termes, les jnoun et les petits oiseaux. Et même, dans l'esprit du Berbère qui cherche à les écarter de son champ, il existe entre ces deux catégories d'êtres une connexion difficile à formuler, mais réelle. L'on ne saurait dire que les petits oiseaux incarnent les génies, mais il y a entre eux des rapports étroits; ils sont conçus presque comme des êtres du même ordre, et souvent les mêmes rites qui chassent les uns expulsent aussi les autres. L'énigmatique 'Ali Gzaiout, ce personnage mystérieux qui hante les grottes de l'Anti-Atlas, semble être le roi magique des petits oiseaux, en même temps qu'il possède une certaine autorité sur les génies. Au cours des offrandes propitiatoires qu'on va faire à ces puissances pillardes — la part du feu — une formule qui se prononce souvent au moment où l'on dépose les dons à l'endroit consacré, est celle-ci : « Voici votre part, ô petits oiseaux et génies ». Ils sont étroitement associés.

Mais ce qui est du plus haut intérêt pour le sujet qui nous occupe, c'est l'endroit où se font ces offrandes aux génies : le plus souvent sous un arbre consacré, ou à l'entrée d'une certaine grotte. Ainsi, chaque année, en mars, chez les Aït Oumanouz (1), jeunes filles et jeunes garçons se forment en cortège, et s'en vont pieds nus porter à l'entrée d'une grotte une offrande de grains et de légumes ; en même temps il font des vœux, car les génies, a l'occasion, sont susceptibles de rendre service aux mortels, surtout à ceux qui les nourrissent.

Ces prémices *explicitement* consacrées aux génies, cette

(1) Laoust, *ibid.*

part qu'on leur apporte et qu'on dépose à l'entrée d'une grotte : la chose est déjà claire, le culte n'est pas rendu à la grotte, mais à ceux qui la hantent, et ceux-ci sont des génies. Chez quelques autres tribus l'offrande est différente, mais le sens n'est pas moins net.

Chez les Ilalen, on fabrique deux poupées d'argile, revêtues l'une de vêtements masculins, l'autre de vêtements féminins : ce sont le fiancé et la fiancée. On les promène en cortège à travers la campagne; puis l'on se dirige vers la grotte sacrée, à l'entrée de laquelle les jeunes filles déposent les deux poupées ainsi que deux galettes de pain sans sel. A peine ce geste est-il fait que chacun se sauve de toute la vitesse de ses jambes vers le village, car le dernier arrivé sera la proie des jnoun : ses champs seront saccagés et le malheur s'acharnera après lui. Chez les Aït Isaffen, la cérémonie est analogue (1).

Cette cérémonie, dans les grandes lignes, est claire. C'est un rite typique d'expulsion du mal. La promenade à travers les cultures a pour but de faire passer dans les deux poupées les mauvaises influences qui peuvent se trouver dans les champs. Or, que ces mauvaises influences soient conçues sous la forme de génies, c'est ce qui ressort nettement du fait que sitôt les poupées lâchées, c'est-à-dire sitôt les génies remis en liberté, chacun se sauve en toute hâte pour ne point être rattrapé par eux. De même la femme des Ntifa, quand elle va jeter au ravin Bou Harras, le *jinn* briseur qui hante les cuisines, doit revenir au plus vite chez elle, et sans tourner la tête. Ces influences, l'on ne peut ou l'on ne veut les détruire, mais on veut s'en débarrasser, et le meilleur moyen, ce n'est pas de les chasser n'importe où, comme les oiseaux qu'on écarte des champs en poussant des cris et en faisant de grands gestes, c'est de les rassembler et de les reporter à l'endroit d'où elles viennent. L'opération qui consiste à aller prendre dans les champs les influences mauvaises

(1) Laoust, *ibid.*

qui se confondent avec les génies et à aller s'en débarrasser dans la grotte, est *exactement la même* que fait le malade, lui aussi possédé par les jnoun, quand il va dormir dans une grotte avec l'espoir de les y laisser. Pourquoi y restent-ils ? C'est qu'ils sont là chez eux, ou plutôt, nous le verrons, à la porte de chez eux.

Mais que signifient ici les rites de mariage, que l'on trouve aussi en d'autres endroits où la cérémonie ne se termine pas devant une grotte ? Représentent-ils quelque survivance, comme nous en avons trouvé ailleurs, de rites sexuels qui se seraient célébrés autrefois dans la caverne ou dans tel autre endroit consacré ? Je ne le pense point : bien plutôt ils complètent le sens de la cérémonie. Dans une autre fraction de cette même tribu des Ilalen, celle des Aït Abdallah, comme aussi au village de Tagadirt, chez les Ida Gounidif, et ailleurs encore, ce n'est plus deux, mais une seule poupée, que les femmes portent à un endroit consacré ; et cette poupée est une fiancée : *la fiancée des génies*, disent très explicitement les seconds; la fiancée d' 'Ali, disent les autres ; or cet 'Ali est le même qu' *'Ali Gzaiout*, le roi des jnoun, qu'*'Ali Igdad*, le roi des oiseaux. C'est donc une victime expiatoire, substitut magique d'une victime en chair et en os : on donne une épouse aux génies ou à leur roi, tout comme on les nourrit ; et cette jeune fille étant d'avance considérée comme perdue, on la charge en outre de toutes les mauvaises influences que l'on renvoie chez elles. En va-t-il de même de notre couple de poupées ? Symbolise-t-il le mariage du roi des jnoun et de la fille des hommes, barbare Andromède offerte pour racheter la moisson ? (1) La chose est probable, puisque ces poupées s'appellent justement *'Ali Gzaiout* (2).

---

(1) Il convient ici de noter la fréquence de ce thème dans le folk-lore berbère : nous en avons vu un exemple précédemment (p. 25-27). Toutes ces histoires viennnent-elles d'Orient, comme vraisemblablement, du moins sous sa forme, celle que nous avons rapportée, ou quelques-unes ont-elles leur origine dans des vieux rites nationaux de ce genre ?

(2) En outre, elles sont deux, et de sexe différent : il semble

La cérémonie collective des Ida Gounidif à laquelle nous avons fait allusion, se termine non à l'entrée d'une grotte, mais sous un arganier — au reste, arbre et caverne, nous le verrons, ont en cela même valeur. — Mais cette tribu possède en outre une grotte nommée *ifri n tzloul*, en rapports étroits avec les animaux rongeurs, les petits oiseaux, et les autres mauvaises influences destructives des récoltes. A la même époque, en mars, chaque famille y va, individuellement cette fois, faire une offrande propitiatoire : elle dépose à l'entrée quelques boulettes de fèves et de lentilles cuites sans sel (1). Cela seul suffit à indiquer à qui s'adresse le don, comme aussi la couleur noire des victimes que l'on sacrifie parfois et dont on laisse le corps entier à l'entrée de la grotte. Mais ce qui rend cette caverne des Ida Gounidif particulièrement intéressante à notre point de vue, c'est qu'étant ainsi explicitement hantée par les génies auxquels on vient faire des offrandes,

---

qu'il leur soit ainsi plus facile de ramasser au cours de leur promenade, et d'emporter les mauvaises influences, *mâles et femelles*, c'est-à-dire toutes, et en même temps celles sous l'empire desquelles hommes et femmes se trouvent. C'est du moins ce qui paraît probable, à étudier les cérémonies d'expulsion des oiseaux des Ida ou Qaïs (Laoust, *ibid.*). Elles consistent à mettre à mort solennellement, en les lapidant, deux oiseaux, mâle et femelle, attachés à un roseau, et vêtus en homme et en femme. On détruit ainsi magiquement toute l'espèce, mâles et femelles ; en même temps un rapport certain, quoique malaisé à définir, unit les hommes du village au mâle, les femmes à la femelle. On nomme cette cérémonie *tameghra iigdad*, le mariage des oiseaux : or c'est justement le nom donné aux *asifed* précédents, où les deux poupées jouent un rôle. Ce nom, qui, sans cela, serait inexplicable dans ce dernier cas, suffit à prouver l'existence, entre les deux cérémonies, d'un certain lien, que de nouveaux documents permettront peut-être de saisir plus clairement. — D'autre part, il n'est pas impossible qu'il y ait, en ce qui concerne quelques-unes de ces cérémonies, contamination avec les rites, assez clairement observés par ailleurs, de mariage symbolique du champ. Peut-être y a-t-il un cas de contamination analogue dans la cérémonie bien connue de Mata, célébrée dans l'arrière-pays de Tanger, et dont la dernière recension a été donnée par Laoust, *op. cit.*, p. 330-335.

(1) Laoust, *op. cit.*, p. 347.

propitiatoires pour sauver les récoltes, elle possède en outre tous les caractères que nous avons jusqu'ici attribués à l'influence des génies : elle guérit et elle parfait l'apprentissage ; les malades dorment à l'entrée pour recouvrer la santé, les apprentis chanteurs y viennent sacrifier pour entrer en possession de leur art. Enfin l'on raconte qu'elle renferme des richesses immenses. Il nous est donc attesté ainsi d'une façon frappante que ce sont les mêmes êtres qui dévastent les champs, causent à l'homme les tourments de la maladie, lui donnent la maîtrise de son art, et gardent les trésors souterrains, les mêmes jnoun.

Des rites, aussi caractérisés et aussi vivants encore aujourd'hui, d'expulsion du mal, ou plutôt, ce qui revient au même, des génies en tant que malfaisants, nous donnent l'explication de bien d'autres rites dont le mécanisme seul ou le simple souvenir se sont conservés ailleurs. Le *Kehf el 'eubbad* de Sefrou, la grotte que vénèrent les musulmans à côté de la caverne beaucoup plus importante réservée aux Juifs et aux gens de Bahlil, renferme dans son étroite chambre un tas de pierres (1) ; la grotte d'el-Maqta' en contient quatre. Or il est aujourd'hui établi, surtout depuis les travaux de M. Doutté (2), que le *kerkour*, si fréquent dans l'Afrique du Nord, est un réceptacle d'influences malfaisantes dont chaque passant ou chaque pèlerin se débarrasse avec la pierre qu'il y ajoute. Si les musulmans de Sefrou se contentent aujourd'hui de faire des vœux en visitant cette grotte, leurs ancêtres venaient en outre y laisser les génies qui les tourmentaient. Quand les femmes de Tikiout, chez les Ntifa, s'en vont chaque semaine à la grotte de Sidi Bergem, appor-

(1) Brunot, *Cultes naturistes à Sefrou.*
(2) Cf. notamment *Marrakech*, p. 57-108.

tent des œufs et du pain pétri sans sel, font des vœux et laissent là, si elles en souffraient, leur fièvre quarte, elles accomplissent une cérémonie qui répond exactement aux mêmes croyances, bien qu'oblitérées un peu par le temps, qui poussent aujourd'hui vers leur caverne les Ida Gounidif. Ainsi cette grotte de Sidi Bergem, où l'on va porter des aliments aux jnoun, grotte guérisseuse de la fièvre, et recélant des richesses, fut, à plusieurs centaines de kilomètres, le centre d'un culte exactement semblable à celui de la caverne des Ida Gounidif. Elles ne devaient pas être les seules, et des similitudes de ce genre donnent quelque certitude aux hypothèses qui présupposent une unité de croyance, sur certains points, chez les Berbères d'autrefois.

Visites et pèlerinages n'ont point pour seul but l'expulsion du mal ; mais on comprendra dès lors pourquoi l'on voit souvent les populations habitant dans le voisinage immédiat d'une grotte sacrée, venir lui rendre visite à des intervalles périodiques assez rapprochés. Même s'il n'est pas malade, un pèlerin d'occasion peut profiter de ce qu'il se trouve aux portes des génies pour y laisser ceux qu'il a sur lui : une visite à une grotte peut être un remède préventif aussi bien que curatif. Les voisins qui ont cet utile exutoire tout près d'eux, mais qui, par suite de sa proximité même, sont plus que les autres exposés à héberger les génies, — car ceux-ci ont une tendance naturelle à revenir tenir compagnie à l'homme auprès de qui ils trouvent gîte plus confortable et nourriture mieux assurée que dans leurs souterraines demeures — vont, à intervalles réguliers, les ramener chez eux. On fait peau neuve, par précaution, exactement comme l'ancienne médecine prescrivait une purgation à date fixe. Chasser les humeurs ou chasser les *jnoun*, la différence, dans l'esprit du populaire, n'est pas bien grande : le moyen seul diffère. L'une et l'autre chose est conçue comme un rite d'expulsion du mal.

---

# VIII

## LES GENIES DANS LES GROTTES

Le culte des arbres ; ils sont, comme les grottes, des exutoires pour les génies ; il en est de même des sources. — Les demeures souterraines des génies : grottes, arbres, sources, sont des portes par où ils rentrent chez eux. — Les rapports entre hommes et génies : les conditions de leur entente; services mutuels qu'ils attendent les uns des autres. — Les grottes étant la porte la plus ordinaire des demeures des génies, c'est là que l'on va régler ses affaires avec eux.

Les cérémonies d'*asifed* que nous venons d'étudier, et qui ont si visiblement pour but de reporter les influences dévastatrices à l'endroit d'où elles sont sorties, ne se terminent pas toujours, nous l'avons vu, à l'entrée d'une grotte, mais souvent sous tel ou tel arbre sacré, devant tel ou tel buisson : arganier, jujubier ou touffe de palmier nain. Les grottes n'ont donc pas seules le privilège de résorber les génies : certains arbres le possèdent aussi. C'est là un fait capital. Si l'on n'a pas encore signalé en Berbérie d'arbres qui rendent des oracles comme ceux de la Grèce primitive, ils sont l'objet par ailleurs des mêmes cultes que les grottes, célébrés avec les mêmes rites, et on leur demande les mêmes services ; principalement celui de guérir une maladie, qui est celle dont on va peut-être le plus couramment se débarrasser à l'entrée d'une grotte : la fièvre. Nombreux sont, dans toute la Berbérie, les arbres semblables au jujubier de la tagourramt Lalla Oudda, chez les Ntifa, sous lequel les fiévreux vont dormir, ou le chêne des Aït Messat sous les racines duquel ils laissent leur

maladie (1). Or la fièvre, nous l'avons noté, est par excellence, comme la folie, une possession par les génies. Les arbres ne se comptent pas, dont les rameaux sont couverts de chiffons — tous parfois dans un canton peu boisé — ou dont les branches basses sont chargées de pierres. Nouer un chiffon auprès d'un sanctuaire, comme déposer une pierre sur un kerkour, est un rite caractérisé d'expulsion du mal. Très nombreux enfin sont les marabouts à l'allure peu orthodoxe, auxquels on vient sacrifier, demander des grâces spéciales, en observant le rite de l'incubation, bref, rendre les mêmes hommages qu'aux autres marabouts successeurs des dieux locaux ou aux grottes, et qui ne sont là visiblement que pour recouvrir d'un léger voile d'islam le culte rendu à l'arbre qui les abrite. Mieux, l'arbre accompagne très souvent, et d'une manière presque nécessaire dans certaines régions, le monument du saint le plus orthodoxe, et, dans l'hommage rendu, reçoit la meilleure part. Faut-il en conclure que l'arbre est doué d'une baraka particulière qui lui vaut d'avoir tant de chiffons noués à ses branches ? Comparons tout cela aux arbres devant lesquels viennent se terminer tant de cérémonies d'*asifed* dans l'Anti-Atlas : une bonne part du culte qu'on lui rend vient de ce que l'arbre est, au même titre que la grotte, un réceptacle de mauvaises influences; traduisons : de génies importuns; nous verrons tout à l'heure par quel mécanisme (2).

Si maintenant l'on étudie de près le culte rendu aux sources, l'on en arrive à conclure que la même hypothèse peut être formulée sans témérité. Ici la question est plus

---

(1) Laoust, *Mots et choses berbères*, p. 151.

(2) M. Doutté (*Magie et religion*, p. 446-449) discerne dans ce rite un double courant « d'expulsion du mal et d'acquisition du bien... Cet arbre bienfaisant qui vit, qui pousse, qui absorbe le mal, influera par l'intermédiaire du chiffon sur celui qui a suspendu celui-ci, et lui communiquera sa force et sa vigueur. » Ce « courant » d'acquisition du bien n'est pas niable ; il me semble pourtant, après enquête, qu'il tient une place beaucoup moins

complexe. La liaison du culte de l'eau avec le culte des génies n'est plus à démontrer : dans toute l'Afrique du Nord, on sait que les jnoun sont particulièrement nombreux dans l'eau courante. Les sacrifices que les nègres font aux sept sources sur la plage de Saint-Eugène, près d'Alger, sont des sacrifices aux génies (1); ils ont leur pendant au Maroc. Les musulmans de Sefrou vont chaque automne égorger à la source de Sidi'Ali bou Serghin un bouc noir, ou une poule noire, ou une poule de sept couleurs, ou un coq blanc, et le sang est versé dans l'eau; là aussi, la croyance populaire veut qu'il y ait sept sources qui sortent par un seul conduit (2) : culte des génies clairement attesté, malgré la présence du marabout. Mais les génies qui hantent les sources ou les cours d'eau semblent avoir, dans la majorité des cas, plus nettement et plus vite qu'ailleurs dégagé leur personnalité de celle de leurs congénères. De plus, la présence d'animaux sacrés, poissons ou tortues, dans certaines sources, pourrait faire croire, au premier abord, à des croyances animistes plus marquées ou à des survivances totémiques ; en réalité, je croirais plutôt ce culte des animaux sacrés des sources étroitement lié au culte des génies, qu'ils incarnent peut-être, ou plutôt à qui ils servent de supports. A la Source des poules (*taghbalout n ifellousen*) que fréquentent les femmes des Inteketo (Guettioua), au nord de Demnat, l'un des rites que l'on doit observer au cours du pèlerinage consiste à apporter du *terkoko* (bouillie d'orge) *préparé sans sel*, et à en faire des boulettes dont on mange les unes et dont on jette les autres aux tortues sacrées qui vivent dans la source (3). Cette interdiction de

---

considérable que l'autre dans l'idée des indigènes marocains quand ils accrochent un chiffon à un arbre, à un sanctuaire maraboutique, auprès d'une grotte, ou y déposent une pierre.

(1) Cf. Andrews, *La Fontaine des génies*, Alger, 1903

(2) Brunot, *Cultes naturistes à Sefrou*.

(3) Laoust, *op. cit.*, p. 152.

sel fait songer immédiatement aux génies qui en ont horreur. A cette source, les femmes vont demander ce qu'elles demandent aux autres endroits que hantent les génies : de devenir aptes à concevoir un fils, de voir se réaliser tel ou tel souhait ; mais surtout, celles qui se croient atteintes d'un sortilège viennent s'y baigner. Et notons que la source sort d'une petite grotte. Très semblable est le pèlerinage que font à la source de Lalla Takerkouzet, au sud de Marrakech, ceux *qui sont possédés par les génies ;* ils prennent un bain de pieds dans la source, en plaçant sur leurs orteils du pain que les tortues sacrées viennent manger (2).

Ces sources, ces bassins où l'on va se baigner pour se débarrasser des impuretés non pas physiques mais magiques, conçues sous forme de génies, que l'on porte sur soi, sont très fréquentes au Maroc. Dans le bassin de Chella, les femmes viennent laver leur chevelure ; les cheveux surtout, dans le corps humain, donnent asile aux jnoun. Il y avait, paraît-il, autrefois dans ce bassin des tortues sacrées. Les sources, comme les grottes, comme les arbres, sont un endroit où l'on vient prier les génies et déposer ceux qui vous tracassent, parce que les génies y sont chez eux.

Une preuve encore de l'identité fondamentale des cultes que l'on rend à ces divers phénomènes naturels, ou plutôt aux esprits qui les hantent, c'est qu'il est extrêmement fréquent de trouver ces cultes associés. Un grand figuier ombrage l'entrée du *kehf el-'eubbad* de Sefrou ; à Imi n Ifri, près de Demnat, la source dont le culte est le principal, sort de la grotte, qui joue un rôle dans la légende; d'une grotte aussi sort la *taghbalout n ifellousen* des Inteketo, dont nous venons de parler. A Bezou, dans la falaise qui domine la *tamda izegzaoun* (la mare verte), grosse source vauclusienne, sont de petites grottes où les femmes

(2) Doutté, *En Tribu*, p. 223.

viennent brûler des bougies et demander un enfant. La grotte d'el-Maqta', explicitement donnée comme hantée par les génies à qui s'adresse le culte, renferme trois sources et quatre kerkours. Sur la rive droite du Loukkos, entre son confluent avec l'oued Mkhazen et la mer, auprès du tombeau de Sidi Embarek ben 'Amran, actuel bénéficiaire d'un culte antique, sort une source, et une grotte est consacrée à Moulay 'Abd el-Qader el-Djilani; les personnes atteintes de maladies nerveuses et d'épilepsie ou qui désirent avoir un enfant viennent visiter l'un et l'autre (1).

Il serait long d'énumérer tous les exemples de ces réunions de cultes deux à deux ; mais particulièrement caractéristiques sont ceux où on les trouve tous les trois étroitement associés. Ainsi la grotte de Chemharouj, dans le Goundafi, à l'entrée de laquelle nous avons noté le bassin et l'arbre. Ainsi le sanctuaire de Sidi Yahia, à quelques kilomètres d'Oujda : près de la grosse source qui alimente la ville et où l'on vient en pèlerinage, où sont poissons et tortues sacrés, s'ouvre une grotte nommée Ghar el Houryat (caverne des houris), qui est hantée et où l'on vient passer la nuit ; le bosquet qui entoure la source est sacré ; on y trouve des traces très nettes du culte des arbres. Quant à Sidi Yahia, revendiqué à la fois par les Chrétiens, les Juifs et les Musulmans, saint à la légende étrange et souvent contradictoire, on n'est même pas sûr de l'endroit exact où il est enterré : encore un saint bien peu orthodoxe (2). Ainsi, à Chella, où l'on trouve l'arbre sacré ombrageant le bassin sacré, non loin de l'excava-

---

(1) Michaux-Bellaire et Salmon. *Les tribus arabes de la vallée du Lekkous. Arch. Mar.*, t. VI. p. 344-345.

(2) Voinot, *Oudjda et l'Amalat*, p. 89-90. Selon les uns, rapporte cet auteur, la grotte serait hantée par les disciples de Sidi Yahia : des bougies allumées la nuit à l'intérieur feraient croire aux esprits simples à la présence de l'âme de ces disciples. Cette croyance pourrait faire supposer un lien, au moins dans ce cas, entre le culte des cavernes et la nécromancie ; mais si l'on entend

tion où dorment les malades, le tout sous l'égide de Moulay Ya'qoub, roi des génies et Sultan Noir (1).

Mais si les arbres, sources et grottes sont des endroits où les génies se trouvent chez eux, constituent-ils, à proprement parler, leur demeure ? Les génies habitent-ils, comme les Berbères d'autrefois, dans les arbres (2) et dans les cavernes ? Pas absolument. A étudier de près la question, on s'aperçoit que, dans la majorité des cas, les lieux de culte ne sont pas considérés comme la maison, mais comme la porte d'entrée de chez les jnoun. Celle qu'ils habitent, ce n'est pas la caverne visible ; mais, derrière celle-là, celle qu'on ne voit pas.

La chose nous est formellement attestée pour l'une des grottes les plus célèbres, celle de Lalla Taqandout. M. Westermarck, lors de sa visite à cette caverne, obtint du moqaddem les renseignements suivants (3) : « L'intérieur de la montagne renferme une large cité habitée par des *jnoun* plus nombreux que les étoiles dans le ciel. Autrefois, quand les humains étaient meilleurs qu'ils ne sont aujourd'hui, les *jnoun* sortaient souvent, avec leurs enfants et leurs animaux; mais, maintenant, ils ne quittent leur cité que la nuit..... »

---

parfois des paroles prononcées dans la grotte, on entend aussi des sons de *ghaïta* et de *tobol* qui paraissent être bien étrangers aux pieuses conversations que devraient tenir les disciples de Sidi Yahia. Par contre, ils semblent en corrélation avec le nom de « grotte des houris » donné à la caverne : et l'on serait tenté de chercher à l'origine une tradition analogue à celle de la noce changée en pierre.

(1) Je n'entre pas dans la discussion qui s'est élevée pour savoir qui était le réel Sultan Noir, et à quel prince mérinide il devait être assimilé. *Dans l'esprit populaire*, à Rabat, et c'est ce qui nous intéresse ici, le personnage enterré à Chella est à la fois le Sultan Noir, Moulay Ya'qoub roi des jnoun et Moulay Ya'qoub, sultan des Beni-Merin. On ne distingue pas.

(2) Corippus, *Johannide*, II, 9-10.

*... et celsis frondea silvis*
*Tecta latent pendente casa...*

(3) *La Baraka*, p. 45.

Le peuple des jnoun est, en Berbérie, essentiellement un peuple souterrain. A côté du monde des hommes sur la terre, il y a sous le sol celui des jnoun, d'où ils sortent de temps en temps et principalement la nuit. Le Berbère redoute toujours plus ou moins les excavations ; il craint de trouver quelque jinn en creusant. A Rabat, avant de commencer un puits, on égorge sur son emplacement un animal noir. Le même rite existe un peu partout. Quand les puisatiers de Ouargla creusent un puits, il leur arrive souvent de tomber sur une assemblée de *jennia* qui les attirent en leur offrant du couscous. Malheur à eux s'ils en acceptent un grain ! Les contes populaires nous parlent souvent de ces villes souterraines de génies (1), et les ogresses demeurent parfois au fond d'un puits. Quand il se passe sous terre quelque phénomène incompréhensible, immanquablement c'est aux génies qu'on l'attribue. Ce sont eux qui chauffent les sources thermales, qui font bouillir les eaux sulfureuses : il est caractéristique de voir ces sources consacrées, en Algérie, à Salomon, au Maroc à Moulay Ya'qoub, l'un et l'autre, à des titres divers, doués du souverain pouvoir sur les génies. Ce monde souterrain a pu avoir son semblable en Orient, mais il est fort peu probable que ce soit l'Orient qui en ait introduit l'idée dans l'Afrique du Nord : il semble, au contraire, répondre aux plus anciennes conceptions berbères.

L'existence de ce monde souterrain, de ces lieux d'habitation pour les génies, indépendants des cavités que l'œil humain peut apercevoir dans le sol, nous explique pourquoi, devant tant de rochers, devant tant de montagnes, les indigènes affirment péremptoirement l'existence de grottes, alors que rien n'en décèle l'entrée. La chose est fréquente lorsqu'il s'agit de trésors, et nous avons noté que beaucoup de grottes à oracles, pour ne

---

(1) V. notamment René Basset, *Nouveaux Contes berbères*, n° 108, *Le langage des bêtes*, p. 119.

pas dire le plus grand nombre, sont, comme celles des Imeghran ou de Sidi bou Inder, des grottes bouchées, ou des grottes supposées. Cela tient à ce que les génies, organisés comme les hommes, sont censés vivre sous la terre comme les hommes au-dessus. Ils peuvent s'y trouver partout, mais aussi se rassembler en certains points. De même que les hommes ont d'abord établi leurs villes sur des éperons détachés en avant des montagnes ou sur des rochers isolés, dont le sommet était leur suprême forteresse, dont les grottes, artificielles ou naturelles, étaient leurs magasins et peut-être leurs habitations, de même ont fait les génies. Ils ont eu aussi leurs *igoudarn* et leurs *guelaâ*. A la primitive Tlemcen, à Taza, à tant d'autres oppida conçus sur ce modèle, correspondirent de semblables oppida à l'usage des génies. Seulement leurs maisons souterraines, à eux, ne se voyaient pas, même pas toujours l'entrée; la crainte qu'ils inspiraient les protégeait contre toute attaque humaine, contre presque toute tentative de violation de leur domicile. La même vénération entoure ces rochers pleins et ceux qui sont percés d'ouvertures visibles ; les mêmes cultes, à l'occasion, leur sont rendus, les mêmes moucems se rassemblent à leur pied, attirant les fidèles à d'analogues pèlerinages, dont ils attendent les mêmes oracles et les mêmes grâces.

Et voilà que nous sommes amenés à associer le culte des grottes à celui des hauts lieux. Certes, il est indéniable que quelques-uns de ces hauts lieux aient été, soit naturellement, soit sous l'influence d'idées religieuses venues de l'étranger, des sanctuaires où l'on rendait un culte à des divinités supérieures, celles qui assurent le cours des saisons et président à la fécondation de la terre nourricière; mais il n'est pas douteux que beaucoup aient été consacrés et le soient encore aux simples petits génies chtoniens dont ils étaient une forteresse, et que les grottes qui s'ouvraient sur leur pente, souvent tout près de leur sommet, au flanc de la dernière assise rocheuse, n'étaient que la

porte par où les génies rentraient chez eux. Comme le culte des grottes, le culte des rochers ou celui des hauts lieux ne s'adresse pas aux hauts lieux et aux rochers qui sont bien considérés comme des choses inertes, mais aux personnalités divines dont ils sont le réceptacle. Les génies ne sont pas l'âme des montagnes ou des grottes, ils n'en sont que les habitants ; et c'est à eux, puissants à tant d'égards, que s'adressent, en fin de compte, les prières.

Pour parvenir dans ces demeures souterraines, la grotte n'est pas la seule porte d'entrée. La source qui sort des profondeurs de la terre en est une autre. L'arbre en fournit encore une. Dans les plaines surtout, il rend à ce point de vue d'incomparables services. Là, pas de grottes, et souvent pas de sources ; mais, comme ailleurs, les génies ne manquent pas. Ils n'ont guère d'autres passages pour rentrer chez eux que les arbres : c'est donc auprès des arbres qu'il faut déposer ceux dont on veut se débarrasser. De là vient que dans les immenses plaines sèches et nues qui sont si fréquentes au Maroc, ces plaines où, à plusieurs kilomètres à la ronde, l'œil n'aperçoit rien qui en vienne rompre la monotonie, les rares arbres qui, de loin en loin, sortent de terre portent plus de chiffons que de feuilles ou d'épines et sont l'objet de pèlerinages assidus. Ce sont, dans des régions aussi désolées, les seuls conduits par où puissent s'écouler les mauvaises influences. Et c'est pourquoi, comme nous le voyions tout à l'heure, même auprès des qoubba des saints qui, vraisemblablement, n'ont pas remplacé le culte d'un ancien arbre sacré, la présence de celui-ci est pour ainsi dire obligatoire : c'est un tableau classique que celui du palmier nain ou du jujubier arborescents s'élevant à côté des *seyyid* dans les plaines marocaines. C'est que le santon a bien tout pouvoir pour chasser les mauvaises influences, mais il ne peut pas toujours lui-même les résorber : l'arbre, à côté, remplit cet office. L'un complète l'autre.

*
* *

Maintenant, résumons l'histoire des rapports entre les génies et les hommes, tels que nous les avons vus s'établir dans les pages précédentes. Ne nous occupons pas de la forme que prennent ces êtres mystérieux : car elle est insaisissable et merveilleusement diverse. Non seulement la représentation du génie-type varie dans l'esprit de chacun selon son imagination particulière, souvent influencée par des descriptions venues de l'étranger, et selon les formes qu'en un moment de terreur il a cru entrevoir, mais encore les génies peuvent, selon le cas, se manifester sous les aspects les plus différents : depuis le géant qui sort des tombeaux touaregs, jusqu'aux multiples influences néfastes qui causent les maladies humaines, invisibles et indéfinissables, mais toujours conçues sous une forme matérielle. Les génies sont-ils par principe les ennemis des hommes ? Pas absolument : ils constituent un monde qui vit à côté de celui des mortels. Ce sont des voisins, pas autre chose; mais des voisins d'un genre très spécial. Ils sont infiniment plus puissants que les hommes pour certaines choses : ils savent se servir des forces occultes, prendre toutes les formes, se rendre invisibles ; ils connaissent l'avenir. Mais, pour vivre, ils ont besoin des hommes, car ils sont soumis aux mêmes nécessités qu'eux : il leur faut manger et boire, et ils sont d'ordinaire trop paresseux pour cultiver la terre et élever des troupeaux, à moins qu'ils n'en connaissent pas l'art. S'ils sont gênants pour les hommes, c'est qu'ils vont chercher auprès d'eux ce qui leur manque, et qu'ils agissent sans délicatesse, gaspillant à plaisir et s'attachant volontiers comme des parasites à ceux dont ils attendent leur nourriture. Ils sont bien un peu taquins, mais pourtant, en général, ne nuisent guère pour le plaisir de nuire, à moins qu'on ne les ait offensés. Car ils sont étrangement susceptibles, punissent gravement la moindre offense ; et

il est bien difficile de ne pas offenser à chaque minute, de ne pas blesser d'un geste malheureux des êtres invisibles qui vous frôlent sans cesse. Mais du moment qu'ils ont besoin des hommes, et qu'on sait en quoi, il y a moyen de s'arranger avec eux : on peut s'entendre avec les génies, comme avec n'importe quel voisin acariâtre. Ils ont besoin de manger : on leur portera de la nourriture, ils ne seront plus tentés de venir se servir eux-mêmes. Ils ont horreur du sel : on se gardera d'en mêler aux aliments qu'on leur destine, on en mettra dans les plats auxquels on ne veut pas qu'ils touchent. Ils n'aiment guère la lumière ? La nuit, quand on voudra rester entre soi, on allumera une lampe. Trouve-t-on qu'ils empiètent décidément par trop ? Poliment on les reconduira chez eux, et s'il est nécessaire, on aura recours à quelqu'un de ceux qui ont pouvoir sur eux. Si tout cela est fait selon les règles de la civilité telle qu'elle doit se pratiquer entre hommes et génies, ceux-ci ne s'en formaliseront pas ; pas plus qu'un importun, si l'on trouve un moyen honnête de l'inviter à rentrer chez lui. Et comme les génies sont des êtres dont tout le pouvoir est d'ordre magique, cette circonstance qui fait toute leur force fait aussi toute leur faiblesse, car elle donne aux hommes qui savent s'en servir un irrésistible moyen de coercition contre eux. Peut-être même cette redoutable et toute-puissante magie pourrait-elle fournir à l'homme le moyen de les détruire complètement. Mais, M. Laoust l'a fort justement noté, le Berbère éprouve une « crainte superstitieuse » (1) à réduire à l'impuissance complète et définitive un génie, fût-il malfaisant. De même qu'il se contente souvent de déposer à terre, à côté de lui, au lieu de la tuer, la vermine qui le dévore, de même il en agit avec les jnoun. Il est vrai que s'il manquait son coup, les représailles seraient terribles. Mais

(1) Laoust, *Mots et choses berbères*, p. 342.

c'est aussi qu'il a trop besoin des génies pour leur causer quelque mal; beaucoup plus encore que les génies n'ont besoin de lui. Rappelons-nous leur puissance, et tout ce que l'homme va leur demander, tous les désirs qu'il exprime auprès des endroits où ils fréquentent : désirs de progéniture, désirs de belles récoltes, désirs de richesses, désirs de réussite en tout ordre de choses ; les génies peuvent lui donner tout cela, et ils le font souvent. Ils guérissent les maladies, qu'à vrai dire ils causent eux-mêmes ; ils donnent de bons conseils ; ils dévoilent l'avenir; ils savent où sont les trésors cachés et peuvent guider vers eux la main de qui leur plaît. Enfin ils peuvent rendre de plus signalés services encore. Habitant une contrée au même titre que les hommes, ils sont patriotes comme eux, et le cas échéant, si l'amitié règne entre hommes et génies, comme elle doit régner entre bons alliés qui se passent mutuellement bien des travers dans l'intérêt commun, ils viennent ranger toutes leurs forces à côté de leurs compatriotes humains défendant leur territoire attaqué; les hommes, dans ce cas, deviennent invincibles. Les légendes qui s'attachent aux grottes offrent de multiples exemples de ce fait. C'est à une intervention de ce genre sans doute que les gens de Bahlil durent d'être arrêtés net devant le *Kehf 'l ihoud* de Sefrou, au moment où ils croyaient la ville prise, jour depuis lequel ils vénèrent, eux aussi, la grotte (1); et chacun sait, dans le sud du Maroc, que la tribu des Niknafa est invincible, parce qu'au jour du combat, les génies de la grotte de Lalla Taqandout qu'ils ont le bonheur de posséder sur leur territoire, et avec qui ils s'entendent, viennent prendre part à la lutte; une grande partie de la puissance du caïd Anflous venait de leur amitié (2).

---

(1) Brunot, *Cultes naturistes à Sefrou.*

(2) Doutté, *En Tribu*, p. 275. M. Doutté montre comment les musulmans orthodoxes essayent de leur opposer le saint Sidi Moham-

Ces génies, protecteurs des cantons où ils habitent, et des hommes qui les vénèrent et assurent leur subsistance, ne font que suivre les vieilles traditions de leur race. « Quand les Benou Oursifan veulent entreprendre une guerre, raconte El Bekri, ils immolent une vache noire aux Chamarikh, qui sont leurs satans, et ils disent : Voilà un sacrifice pour les Chamarikh. Quand ils vont le matin au combat, ils observent jusqu'à ce qu'ils voient un tourbillon de poussière (1) et disent : Les Chamarikh , vos amis, viennent à votre secours. Alors ils chargent avec la certitude de triompher. Ils prétendent que cela ne leur a jamais fait défaut... Quand ils donnent l'hospitalité à un hôte, ils mettent de côté de la nourriture pour les Chamarikh et soutiennent que ceux-ci mangent ce qu'on leur a réservé » (2). Voilà de l'alliance bien comprise. Les génies nationaux soutinrent la Kahina dans sa lutte désespérée contre l'envahisseur arabe : cette fois ils furent vaincus, parce que des forces magiques supérieures étaient rangées contre eux, et ils l'avaient compris avant la bataille : ils l'avaient annoncé à la Kahina (3). La soumission de l'Afrique du Nord fut en même temps l'asservissement de ses génies; le Dieu de l'Islam leur imposa ses potentats comme aux hommes : Moulay Sliman et Moulay 'Abd el-Qader el-Djilani furent leurs Aghlabides ou leurs Fatimides. Il se passa en Berbérie ce qui se passa partout : en tout temps, en tous lieux, les dieux nationaux, les dieux issus de la terre comme les génies berbères, se

---

med ou Sliman, qui aurait le même pouvoir de rendre victorieux ceux qui possèdent son corps — baraka fréquente — et ne veut pas se laisser enterrer ailleurs que chez les Niknafa.

(1) Aujourd'hui encore, les tourbillons de poussière sont causés par les jnoun et le Berbère les redoute. Ces tourbillons portent parfois le nom bien caractéristique de *tabouchitant.*

(2) *Description de l'Afrique*, p. 188-189. Trad. René Basset, in *Recherches sur la religion des Berbères*, p. 27.

(3) Cf. René Basset, *ibid.*, p. 27-28 et les références citées.

sont levés pour défendre le sol attaqué, au risque d'être subjugués, comme leurs fidèles, par les dieux victorieux.

*
* *

Si les génies sont tels, unis aux hommes qui vivent dans le même pays, voisins souvent gênants, mais nécessaires, indissolublement liés à eux, si j'ose dire, par le jeu des lois économiques qui les régissent, nous voyons dès lors beaucoup mieux ce qu'est le culte rendu devant les grottes. Celles-ci sont l'accès le plus simple et le plus facile qui conduise du monde souterrain où demeurent les uns, au monde de la surface où vivent les autres; si ce ne sont point les seules portes par où passent les génies, ce sont, du moins, celles qu'ils emploient de préférence, chaque fois qu'il leur est possible. C'est donc là qu'on est le plus sûr de les trouver, là qu'on va se présenter à eux quand on en a besoin, là qu'on vient leur apporter des présents. L'homme les conçoit supérieurs à lui : s'il veut leur demander quelque chose, il en use à l'égard des génies comme à l'égard des grands de cette terre. Quand on veut s'entretenir avec le caïd, ce successeur des anciens rois, on va s'asseoir à sa porte, et on lui apporte un cadeau propitiatoire. S'il daigne recevoir, il le fait couramment, à la ville, dans le couloir qui sert de vestibule, à la campagne, dans l'*aghudemmi* qui joue ce rôle dans les grandes maisons chleuhs; et si l'offrande lui semble suffisante, le voilà bien disposé en faveur du postulant. Ainsi les génies : c'est à leur porte qu'ils tiennent audience, à des jours consacrés, ou tout au long de l'année. C'est là qu'en y mettant les formes nécessaires, on va traiter avec eux de ses affaires, leur demander conseil ou protection, se les rendre favorables ou tenter une réconciliation ; ou même leur faire une simple visite de politesse, comme on va saluer les grands avec qui l'on tient à être bien. C'est là encore, nous l'avons vu,

qu'on les ramène quand on veut s'en débarrasser, espérant que la vue et la proximité de leur domicile les inciteront à rentrer chez eux, beaucoup plus que si on les laissait partout ailleurs; et qu'au besoin, on va demander à leur maître, génie comme eux, ou souverain imposé par la religion nouvelle, de faire rentrer dans l'ordre ceux qui s'obstinent à tourmenter sans raison les mortels.

Le culte des grottes n'est pas autre chose; la contagion du sacré, toujours à craindre dans ces parages, et qui fait qu'en temps ordinaire et sans motif sérieux on hésite à s'approcher des grottes, s'explique en grande partie par la peur d'emporter avec soi quelqu'un des génies toujours nombreux aux abords des cavernes (1). C'est du moins ainsi que les choses nous apparaissent aujourd'hui. Et ce doit être une vieille idée. Aussi loin que nous puissions remonter, ce sont les génies que nous retrouvons à l'intérieur des grottes.

---

(1) Il semble qu'il est plus dangereux de s'approcher des grottes à certaines époques qu'à d'autres, notamment en été. Cette saison est particulièrement défavorable : elle comprend la longue période d'*es-smaïm*, pendant laquelle les hommes sont exposés à toutes sortes de malheurs. Faut-il en rapprocher la crainte qu'inspirent souvent en Berbérie les cours d'eau à ce moment ? C'est l'époque où l'hydre sort des sources taries (peut-être y a-t-il là contamination avec la légende du dragon empêchant les hommes de s'alimenter à la source). Il est très possible, en effet, que les jnoun sortent plus volontiers l'été qu'aux autres saisons. Notons que le moucem à la grotte de Sidi-Chemharouj a lieu *f'es-smaïm*

# IX

## LES SAINTS SUCCESSEURS DES DIEUX CONCLUSION

L'histoire des génies : différenciation et hiérarchisation progressives ; influence de l'islam, du christianisme et du paganisme punico-romain : ils ont précipité cette évolution. — Les saints successeurs des dieux : différences selon les régions. Dans les pays romanisés, les grands saints; ailleurs les marabouts locaux et les rois des génies musulmans; dans les régions reculées, islamisation très superficielle ou maintien des vieux génies : 'Ali Gzaiout. — Conclusion.

Seulement, au cours des siècles, et peut-être les influences étrangères aidant, des changements ont pu se produire : non peut-être dans la manière dont on se représentait les génies, mais dans la façon dont on se les figurait groupés, ou dont on concevait leurs rapports entre eux ou avec les autres puissances magiques, presque toujours des nouvelles venues; dans la personnalité enfin qu'on a prêté à quelques-uns. Il semble bien, en effet, que plus les croyances qu'on relève apparaissent anciennes, nationales, pures de tout mélange avec des éléments étrangers, et moins les génies d'un même canton sont discernables entre eux, moins la personnalité des chefs se distingue de celle des autres, moins les génies semblent indissolublement liés à telle grotte, à tel arbre, à telle source : ils sont ceux du pays.

Aujourd'hui, si ces vieilles conceptions semblent s'être conservées dans le lointain Anti-Atlas, il n'en est plus de même partout. Ceux qui vivent dans ou derrière les grottes tendent de plus en plus à n'avoir pas d'autres demeures, et même, dans quelques cas, surtout lorsqu'il

s'agit de grottes oraculaires ou de sources thermales, à y demeurer enfermés, sous la garde de quelque représentant du nouveau pouvoir musulman. Quand ces représentants, ce qui arrive souvent, sont eux-mêmes d'anciens génies convertis, il se produit un mouvement de bascule curieux. A mesure que se dégage la personnalité de ces saints ou de ces renégats, celle de leurs contribules s'efface davantage : ils deviennent peu à peu une foule anonyme, une sorte de classe inférieure des génies, dont le rôle se borne de plus en plus à celui de simples influences, contre lesquelles l'homme est bien plus fort qu'auparavant. Maintenant il les laisse indéfiniment prisonniers — à moins que quelqu'un ne vienne les délivrer — dans les petits kerkours qu'il élève, ou dans les chiffons qu'il suspend aux arbres : au lieu qu'autrefois il leur ouvrait seulement ainsi l'accès de leurs demeures. Leurs maîtres, par contre, ceux de la classe supérieure, prennent une autorité de plus en plus considérable : on les connaît par leur nom; on les prie personnellement; leur renommée franchit les bornes de leur canton; et de ce jour leur personne en peut faire de même. Les génies de la classe supérieure ne sont plus attachés à la terre qui les a vu naître, car ils naissent, semble-t-il, et meurent comme les hommes. De là ces assemblées de génies et de saints que l'on voit siéger dans certaines grottes, comme tous les vendredis à El Maqta' de Fès ; de là ces liaisons à distance entre les génies. La grotte invisible du Bou Cha'la, était habitée, dit-on, par un couple de jnoun, qui relevait de chefs résidant à Tabaïnout, en pays zaian, de l'autre côté de l'Atlas. Un taleb ayant trouvé le mot qui ouvrait la grotte, la femme s'en alla chercher des ordres à Tabaïnout; le mari la suivit, et ils furent remplacés par un autre ménage de génies (1).

---

(1) Lieutenant Desnottes, *Notes sur la région d'Itzer* (Haute-Moulouya).

Mais comme tout cela, assemblées ou voyages de génies, confronté avec les croyances des régions demeurées à l'abri des influences étrangères, apparaît bien peu berbère ! Et de fait, nous l'avons noté, la description du trésor que recèle la grotte du Bou Cha'la trahit l'importance des éléments orientaux dans la légende de cette caverne ; et la grotte d'El-Maqta' est à quelques centaines de mètres du grand centre islamique de Fès. Cela est symptomatique. Cette évolution tendant à dégager de la foule obscure des génies, des personnalités, qui, sans l'intransigeante unité de la divinité islamique, seraient devenues des personnalités divines, aurait eu lieu sans doute à la longue si les Berbères étaient restés toujours séparés du monde extérieur, car elle est dans l'ordre naturel des choses; mais à coup sûr, de tout temps, les influences étrangères l'ont précipitée, et lui ont imposé sa forme.

Ce travail de transformation des anciens cultes locaux ne s'est pas exercé partout avec la même intensité, mais partout dans le même sens; et dans le même sens aussi a travaillé l'influence des diverses religions qui se sont succédées sur la terre d'Afrique. Toutes ont contribué à fixer les génies dans des lieux de culte uniques, à les grouper autour d'une personnalité, issue ou non de leur sein, mais de plus en plus envahissante ; et, à travers l'islam, qui, si l'on excepte les modifications produites par la contamination des génies berbères avec les génies orientaux qu'il apporta avec lui, ne fut sur ce point qu'un continuateur; à travers les dépôts laissés par le judaïsme et le christianisme, l'action des conceptions religieuses puniques ou romaines se laisse encore nettement percevoir aujourd'hui.

Outre les cavernes dont il a été dit un mot plus haut, et dont le culte était en rapport avec celui des divinités supérieures, avec les cultes agraires ou les cultes solaires, l'époque romaine connut assurément les

grottes consacrées aux seuls génies. Un bon exemple en semble être l'excavation du Djebel Chettaba, simple abri sous roche, creusé presque au sommet de la montagne, comme tant d'autres grottes consacrées que nous avons notées chemin faisant: c'était un lieu de pélerinage fréquenté dans l'antiquité, ainsi qu'en témoignent les nombreuses inscriptions qui y ont été recueillies. Non loin de là se trouve aujourd'hui un sanctuaire consacré à Sidi Sliman, où les montagnards viennent sacrifier des boucs et des coqs noirs (1). On ne connait point au juste le nom du dieu antique, et diverses interprétations ont été données des initiales G D que présentent les inscriptions votives. Mais quel que soit le nom de ce dieu, il n'est pas douteux, à voir son successeur et le culte qu'on lui rend, que nous n'ayons affaire à quelque roi des génies locaux, bien plutôt qu'à tout autre genre de divinité. Il devait en être de même du dieu Bacax, dans la caverne plus profonde duquel on n'osait pas s'aventurer (2), et de beaucoup des dieux libyques dont les noms ont été soigneusement relevés par M. Toutain (3). Le culte ne différait guère : déjà les habitants des villages voisins, magistrats en tête, venaient à certaines dates leur porter leurs hommages : en style d'aujourd'hui, on faisait un moucem ce jour-là à l'entrée de la grotte; on y sacrifiait et on formait des vœux dont les ex-votos nous témoignent. Quoi de changé ? Mais, on le remarquera, le culte s'adressait non pas à des génies anonymes, comme il arrive encore quelquefois aujourd'hui, mais à une personnalité définie. Sous l'influence peut-être des divinités personnifiées de Carthage ou de Rome, l'évolution dont nous

---

(1) G. Mercier, *La grotte du Chettaba*. Mémoires de la Soc. Arch. de Constantine, t. XXXV, p. 163.

(2) P. Monceaux, *La grotte du dieu Bacax au Dj. Taïa* (*Rev. Arch.*, 1886 (2), p. 75).

(3) J. Toutain, *Les cultes païens dans l'empire romain*, t. III ; *Les cultes africains*, p. 41-42.

venons de parler s'était déjà accomplie : de la foule des génies un chef s'était dégagé, vers lequel seul allaient maintenant tous les hommages et toutes les prières. Qu'il n'eût pas fait disparaître complètement les autres en les assujettissant à une autorité toujours plus étroite, c'est ce que la présence de Moulay Sliman, qui implique celle de jnoun, nous permet de supposer.

La domination romaine, époque de progrès, qui précipita l'évolution du culte des génies indigènes, à supposer qu'elle put ne pas l'influencer plus directement, prépara ainsi les voies à l'islam, dont le grand travail consista moins à faire disparaître immédiatement ces cultes qu'à se les rattacher, en annexant les rois des génies ou en leur donnant des maîtres venus d'Orient. Déjà disciplinés et hiérarchisés, les génies devaient offrir moins de résistance : une fois admise l'idée d'une domination, peu importe si elle change : la substitution d'un personnage à un autre est chose plus aisée que la soumission de toute une catégorie divine à des maîtres étrangers.

*
* *

Que l'occupation de Rome et peut-être aussi les efforts du christianisme naissant pour combattre, suivant les mêmes procédés qu'employa plus tard l'islam, les cultes idolâtres, exercèrent une grande influence sur la manière dont les saints musulmans succédèrent aux dieux berbères dans la domination des grottes hantées par les génies, c'est ce dont il est aisé de s'apercevoir quand on étudie le culte des cavernes au Maroc, dont une partie seulement fut au pouvoir de Rome. La substitution se produisit tout à fait différemment dans les régions romanisées et dans les autres; ces différences obéissent à des lois presque régulières. A mesure qu'on s'éloigne des régions où Rome laissa sa marque, les maîtres des cavernes passent, en suivant tous les degrés, du grand

saint musulman roi des génies, à la personnification demeurée entièrement païenne, et parfois même aux simples jnoun sans maître, comme aux temps primitifs.

La puissance de Salomon sur les génies en fait le maître orthodoxe le plus ordinaire des jnoun algériens : au Maroc, ce rôle est joué plutôt par une autre célébrité de l'hagiographie musulmane, Moulay 'Abd el-Qader el-Djilani (1). C'est à lui que sont consacrées les deux grottes sacrées du Djebel Kourt, où l'on vient d'assez loin en pèlerinage : « l'une d'elles est appelée *qaf* (grotte), de « Moulay 'Abd el Qader, l'autre *khaloua* (ermitage), de « Moulay 'Abd el Qader. Ces deux grottes qui sont de « certaines dimensions ont un sol de sable très fin; on « n'y pénètre qu'en état de pureté et les pieds nus, « comme dans une mosquée. Pour obtenir l'interces- « sion de Moulay 'Abd el Qader les fidèles immolent à « l'entrée des grottes, des poules et même des moutons, « et on y allume des bougies » (2). Or ces grottes se trouvent au centre du pays romanisé, à proximité de l'une des rares grandes voies romaines du Maroc, la route qui menait de Tanger à Volubilis, et la ville de *Vopiscianae*, vraisem-

---

(1) « Dans tous les villages arabes, écrit M. Michaux-Bellaire (*Le Gharb*, p. 58) on voit une khaloua de Moulay 'Abd el Qader, sorte de sanctuaire formé de quelques pierres et de quelques fragments de poteries blanchies à la chaux, au milieu desquelles est planté un roseau surmonté d'un chiffon. Les femmes du douar viennent demander l'intercession du saint dans leurs petites affaires... Dans les circonstances graves, elles immolent même une poule noire ou de sept couleurs, suivant le cas. » — Le même (*Tribus arabes de la vallée du Lekkous*, *Arch. Mar.* t. VI, p. 328-329) : « Cette khaloua est en même temps consacrée à Moulay 'Abd el Qader, et à tous les djinns possibles qui lui obéissent. Moulay 'Abd el Qader et ses démons sont pour les femmes de véritables fétiches pour lesquels elles professent un culte tout à fait idolâtre qui ne porte plus du tout l'empreinte de l'Islam. Ce n'est pas, en effet, Moulay 'Abd el Qader descendant du prophète qu'hommes et femmes vénèrent pour son auguste origine, mais Moulay 'Abd el Qader, maître des djinns, c'est-à-dire maître des forces de la nature, qu'ils adorent et craignent à l'égal d'une divinité. »

(2) Michaux-Bellaire, *Le Gharb*, p. 59.

blablement, s'élevait non loin de là. Auprès d'une autre grotte de la même région se trouve une khaloua du même saint (1) ; sur la rive droite du bas Loukkos, auprès du tombeau et de la source sacrée de Sidi Embarek ben 'Amran, s'ouvre encore une grotte consacrée à Moulay 'Abd el-Qader, où malades, hommes et femmes désireux d'avoir de la postérité, doivent entrer nus mais séparément (2). Les grottes où l'on vénère Moulay 'Abd el-Qader el-Djilani sont donc nombreuses dans le Gharb : il y est si bien leur maître qu'on lui consacre des cavernes sur des territoires que l'on pourrait croire exclusivement réservés à de puissants rivaux : il en est une jusqu'auprès du tombeau de Moulay 'Abd es-Selam ben Mechich (3). Celui-ci, Moulay bou Selham, et d'autres grands saints encore, quoique de moindre envergure, se voient pourtant attribuer d'autres grottes du pays où Rome régna vraiment. Et par contraste, sitôt que nous sortons de ces régions, nous ne trouvons plus nulle part Moulay 'Abd el-Qader dans les grottes, ni aucun grand saint de l'islam. Des maîtres pourtant, presque partout, mais de diverses sortes.

Tout semble s'être passé comme si l'islam, en arrivant dans le pays, s'était trouvé, dans les régions romanisées, en face de dieux locaux nettement dégagés, qui ne pouvaient s'effacer que devant des célébrités tout à fait éminentes de l'hagiographie musulmane; tandis que dans les autres régions, l'évolution étant moins avancée, et d'autant moins, semble-t-il, qu'on s'éloigne des endroits où l'influence des idées romaines se faisait directement sentir, il n'avait rencontré que des personnalités divines encore trop falotes, encore trop peu différenciées de la

---

(1) Michaux-Bellaire, *Le Gharb*, p. 54.

(2) Michaux-Bellaire et Salmon, *Les tribus arabes de la vallée du Lekkous*, *Arch. Mar.*, t. VI, p. 344-345.

(3) Lécureul, *Les quatre plus grands pèlerinages du nord marocain.*

foule des génies, pour qu'il pût en concevoir un sérieux ombrage. L'islam qui, aux premiers siècles de son existence en Afrique, s'avança surtout par infiltration, dans les régions situées en dehors des grandes routes, sut s'accommoder des divinités locales quand elles étaient encore des génies, car il reconnaissait l'existence de ceux-ci. Il les avait même minutieusement classés : il en était de toutes les religions, y compris la musulmane. Qui empêchait d'introduire dans cette catégorie les maîtres des grottes que l'on vénérait ? Cette solution satisfaisait tout le monde : elle permettait d'adopter le nouveau culte, sans abandonner l'ancien auquel on tenait, car il avait fait ses preuves : l'on y vint tout naturellement en quelques endroits. Comme les tribus berbères, sitôt arabisées et parfois avant même de l'être, se cherchaient des ancêtres issus des tribus arabes, les génies locaux trouvèrent place aisément dans la grande tribu des génies musulmans : l'on n'examina pas leurs titres de plus près que les généalogies humaines. Parfois il put y avoir substitution de génies, l'oriental, devenu populaire, remplaçant l'autochtone. C'est peut-être le cas de Chemharouj, à qui est consacré la grotte guérisseuse du Goundafi, dont nous avons parlé : encore n'est-ce point tout à fait sûr. Chemharouj a beau être un des sept rois des génies de la magie musulmane, et le nom d'un 'afrit dans les Mille et une Nuits, son origine est inconnue et le nom ne semble pas arabe (1). L'extrême popularité dont il jouit dans toute la Berbérie, chez les nègres d'Alger comme chez les populations du Sous, pourrait peut-être inciter à en chercher en Afrique (2) le prototype (3). Un autre roi des jnoun, célèbre dans tout le nord du Maroc,

(1) Doutté, *Magie et religion*, p. 161.

(2) Afrique du Nord ou Soudan.

(3) Faut-il rapprocher ce nom de Chemharouj (Semharouj, Chemharouch) des Chamarikh, les génies des Beni Oursifan dont El-Bekri nous a conservé le souvenir ?

Moulay Ya'qoub, le maître des sources thermales, à qui l'on a donné le titre de Moulay, comme celui de Sidi à Chemharouj, à seule fin de bien marquer son islamisation, semble être lui aussi un autochtone.

Mais à côté de ces génies restés génies et souverains en changeant de religion, il arriva bien souvent que leurs sujets reçurent d'autres maîtres, qui n'étaient plus tirés de leur sein; on les soumit peu à peu à l'autorité des hommes pieux qui avaient vécu sur le territoire de la tribu, ou y étaient enterrés, des marabouts à qui la croyance populaire attribue par principe un certain pouvoir sur les puissances occultes. Ces saints furent vraiment les successeurs des rois des génies locaux; ils n'avaient pas la renommée ni le pouvoir général, sur tous les génies, d'un Moulay Sliman ou d'un Moulay 'Abd el-Qader el-Djilani : leur autorité ne s'étendait que sur un groupe très limité de démons; ils furent en quelque sorte le *moqaddem* orthodoxe que la force des choses imposa aux jnoun comme intermédiaire entre eux et le Dieu de l'islam, entre eux et les hommes ; ils tendirent de plus en plus à capter à leur profit les bénéfices du culte, et réussirent parfois à supprimer complètement les anciennes divinités, au lieu d'être seulement leurs maîtres et leurs porte-parole. Bien des grottes sont simplement consacrées aujourd'hui à un santon (1), et M. Doutté a noté chez les Haha le sanctuaire d'un marabout regragui, à un endroit nommé *Ifri*, mais où il n'y a plus trace de caverne sacrée (2). Telles sont encore les grottes que l'on va visiter au cours du pèlerinage au tombeau de quelques marabouts : autant de lieux de culte d'où les dieux ont été chassés par les saints. Ceux-

(1) En plus des exemples déjà cités, v. par exemple Michaux-Bellaire, *Le Gharb*, p. 54 : grotte de Sidi Mohammed ech-Cherif, grotte du Cheikh el-Moubarek, etc

(2) *En tribu*, p. 368. Cf., dans la même région, *Sidi 'Abdallah Moul el Ghiran* (Sidi 'Abdallah, le maître des grottes).

ci s'aident souvent entre eux dans la lutte insidieuse et tenace qu'ils mènent contre les premiers pour s'emparer de leurs privilèges : ainsi nous avons vu Sidi 'Abd er-Rahman ou Mesa'oud renvoyer à Sidi bel-'Abbès ou à Sidi Mohammed ou Sliman les malades qui viennent consulter la grotte de Lalla Taqandout.

La substitution fut peut-être dans certains cas l'effet d'une volonté consciente : quelque apôtre de l'islam put arriver à démontrer à ses compatriotes la précellence de tel ou tel saint sur les jnoun; leur affirmer qu'il régnait sur ceux-ci, et que, par suite, c'était à lui que devaient aller leurs prières. Mais ce ne fut que l'exception, et en règle générale cette opération dut se faire de façon très naturelle. A mesure que l'islam s'infiltrait davantage dans les esprits, avec ses légendes orientales; à mesure que les marabouts devenaient des saints, qu'ils venaient se classer à une place intermédiaire entre les génies et Dieu, l'évolution s'accomplissait. A l'heure actuelle, nous pouvons encore observer la transformation dans ses différentes phases. A côté des grottes, sièges des anciens cultes, consacrées à une seule personnalité religieuse musulmane, comme celle du Djebel Kourt ; à côté des cavernes où les génies sont maintenus sous la puissance d'un moqaddem islamisé — le Sidi 'Abd er-Rahman ou Mesa'oud de Lalla Taqandout — il en est d'autres où l'évolution, en marche, est moins avancée. Telle la grotte guérisseuse de Ghar Fatta, dans l'Anjera, dont le pouvoir est attribué par les uns aux jnoun qui la fréquentent, et par les autres, à la présence d'un saint dont on ignore le nom (1). Cet obscur marabout, destiné à succéder aux dieux, peut ne pas être entièrement imaginaire. A l'entrée de la grotte d'Azaglou, près d'Aglou, au sud du Sous, devant laquelle on vient en moucem chaque année et l'on égorge des bœufs, est le tombeau d'un saint homme qui vint un jour, l'on ne sait d'où, s'établir dans

(1) Westermarck, *La Baraka*, p. 46.

la caverne, et mourut sans avoir dit un mot. Le fait est assez récent pour que l'informateur se souvienne du saint, et sache encore que le moucem avait lieu avant son arrivée (1), mais il n'est pas douteux que désormais le culte glisse insensiblement des génies au marabout enterré à l'entrée : celui-ci apparaîtra bientôt comme le maître des génies de la grotte. On saisit là sur le vif le phénomène de captation (2).

Celle-ci s'est produite parfois de façon plus rudimentaire encore. Dans l'Afrique du Nord, les lieux de culte étaient nombreux, où l'on venait faire ses dévotions sans savoir au juste à qui elles s'adressaient, ou en tous cas à une puissance qui n'était pas clairement désignée. Quand l'islam l'eut emporté définitivement, il fallut bien donner à ces cultes l'aspect de cultes maraboutiques, que du moins la religion nouvelle reconnaissait. L'on se contenta bien souvent de faire précéder de Lalla ou de Sidi le nom de l'objet adoré. De là, sur toute l'étendue de l'Afrique du Nord, le nombre considérable de saints ou de saintes qui portent un nom d'arbre, de plante, de pierre, de source, de fleuve, d'étang, etc., ou que l'on nomme Monseigneur l'inconnu, ou Monseigneur l'étranger. Il en fut ainsi de quelques grottes. Tel l'oracle des Infedouaq, dont nous avons parlé, où l'on va consulter Sidi bou Inder, littéralement : Celui qui mugit. Mais ces naïfs procédés d'agrégation des anciens cultes à l'islam, fréquents dans d'autres cas, sont rares, au Maroc, en ce qui concerne les grottes. Car, en général, on a une idée trop précise des puissances à qui l'on vient s'y

---

(1) Westermarck, *ibid.*

(2) Chez les Sehoul riverains du Bou Regreg est une grotte dans laquelle est enterré, au-dessus d'une mine d'or, un certain Sidi Mesa'oud. Le fait que ce saint est un nègre (on sait que les noirs ont un pouvoir particulier sur les génies), la présence du trésor, font penser à un ancien culte vraisemblablement capté de manière analogue.

adresser pour que leur personnalité propre de génies ou de saints s'annihile aussi complètement.

*
* *

Au reste, l'islam et ses alliés maraboutiques n'ont pas encore partie complètement gagnée partout. Les dieux, en certains points, résistent encore aux saints. De nombreuses grottes appartiennent aux seuls génies, et aux vrais génies berbères, bien différents de ceux que les conceptions orientales leur ont parfois, comme à Fès, donnés pour successeurs. Là, nulle dépendance d'un saint quelconque de l'islam, nulle apparence même de soumission à la religion étrangère. Seulement, ces grottes, il faut les chercher fort loin, dans les pays les plus naturellement fermés aux influences de l'extérieur. Les cérémonies d'expulsion du mal dans l'Anti-Atlas nous ont fourni des exemples de culte des grottes, sinon complet, du moins nullement altéré dans les éléments que nous possédons. Il s'adresse aux génies et à eux seuls : nul intermédiaire entre eux et les hommes; et si ceux-ci ne s'imaginent point rendre un culte sacrilège et se croient fidèles musulmans, rien du moins n'y rappelle l'islam.

Les génies sont encore de vraies divinités dans l'Anti-Atlas, ces divinités dont nous avons essayé de définir le caractère, constamment mêlées à la vie des hommes. Mais déjà, livrés à eux-mêmes comme ils le sont, ils tendent à s'organiser et à se hiérarchiser.

L'évolution, si lente soit-elle chez les Berbères quand ils ne sont soumis à aucune influence étrangère, est cependant fatale. Nous avons déjà eu l'occasion de nommer 'Ali Gzaiout. C'est un personnage mystérieux dont nous savons très peu de chose (1), sinon qu'il semble

(1) Laoust, *Mots et choses berbères*, p. 343-350. Ce nom d'*'Ali Gzaiout*, s'il semble le plus commun, n'est pas le seul. On appelle aussi ce personnage *'Ali Igdad* ('Ali des Oiseaux), ou même *'Ali* tout court.

posséder un pouvoir magique considérable sur les génies et les divers êtres ou influences, naturels ou magiques, qui leur sont connexes. Nous savons aussi qu'en digne roi des génies berbères, il hante les cavernes de l'Anti-Atlas. Celui-là nous paraît être bien près des dieux libyques anciens, de Bacax ou de la divinité du Djebel Chettaba, mais avec une puissance plus large peut-être, un pouvoir moins strictement local. Il est indépendant d'un lieu déterminé; il est le chef de ces génies qui ne sont point encore attachés à telle grotte ou à tel arbre.

Mais si national qu'il apparaisse, dans le culte qu'on lui rend comme dans sa personnalité encore mal définie, il n'est pas cependant sans avoir subi un minimum d'influence étrangère. Le nom qui lui est donné est, dans sa première partie, islamique. 'Ali, le gendre du prophète, est un des personnages les plus populaires de l'Afrique du Nord : sa légende qui, bien entendu, n'a rien de commun avec la réalité historique, y prend des formes diverses : mais partout, en Kabylie comme dans le Sous, il apparaît comme le modèle du guerrier courageux, celui que l'on appelle à l'aide chaque fois qu'on lutte contre le chrétien (1). J'ai étudié brièvement ailleurs (2) l'origine de cette popularité et les rapports qu'elle peut avoir avec l'influence, directe ou indirecte, exercée par les doctrines alides qui, dans l'Afrique du Nord, se répandirent à certaines époques de son histoire : toujours est-il qu'on la retrouve jusque dans les régions les plus reculées, où la personnalité réelle d''Ali est totalement inconnue : il n'y aurait donc rien d'étonnant à ce que notre 'Ali Gzaiout en ait hérité quelque chose (3).

---

(1) Cf. notamment Hanoteau, *Poésies populaires de la Kabylie*, passim ; Stumme, *Dichtkunst und Gedichte der Schluh*, Leipzig, 1895, poème sur la prise d'Alger.

(2) *Essai sur la littérature des Berbères* (légendes religieuses).

(3) Chez les Braber, *'Ali bou tgelmoust* ('Ali au capuchon), nom donné à la poupée masculine qui joue un rôle dans les rites de pluie. Laoust, *Mots et Choses berbères*, p. 211.

Comment se comportera-t-il le jour, prochain maintenant, où il va se trouver directement en contact avec l'orthodoxie islamique ? Car il n'est pas douteux que notre occupation, que nous le voulions ou non, par le fait même des communications qu'elle rendra plus faciles, et des relations plus étroites qu'elle permettra entre tous les habitants du monde marocain, favorisera la diffusion d'un islam plus rigoureux; et les vraies doctrines de l'orthodoxie, ayant toute facilité de se répandre, vont pouvoir lutter contre les cultes locaux avec une puissance qu'elles n'auront jamais connue jusqu'ici, même aux époques du plus ardent prosélytisme. 'Ali Gzaiout disparaîtra-t-il complètement ? Sera-t-il supplanté par quelque Moulay 'Abd el-Qader el-Djilani, ou recevra-t-il lui-même place dans la hiérarchie des saints ou des génies musulmans ?

*
* *

Ainsi donc, le culte des génies qui se célèbre dans le Maroc d'aujourd'hui devant les grottes véritables, cavernes profondes ou simples abris sous roche, ou devant les grottes supposées, identique à l'origine dans ses grandes lignes, se modifia différemment au cours des âges, selon les régions dans lesquelles ces sanctuaires se trouvaient. Les génies qui vivaient dans les pays où Rome colonisa, ceux qui virent venir à l'entrée de leurs demeures, non plus le sauvage d'autrefois, mais le Berbère romanisé, formé à la discipline latine, participèrent à l'ordre général, et dans la société bien organisée qu'était l'empire romain, s'organisèrent eux aussi. Les divinités qui sortirent de leur sein eurent pour successeurs, quand les temps furent changés, quand les religions nouvelles, sans les chasser de leurs demeures, leur mirent un masque nouveau, les grands saints de l'Islam, Moulay 'Abd el-Qader el-Djilani, Moulay Sliman, après, peut-être, ceux du christianisme. Les autres eurent un sort divers. Ceux dont la

personnalité n'était point encore aussi dégagée, ou dont l'habitat était situé dans des régions moins accessibles à la civilisation, devinrent de simples petits saints locaux, au nom étrange, à la vie ignorée, et pour cause, totalement inconnus de l'orthodoxie. Ou bien, si les génies n'avaient point encore de maîtres, ils en reçurent un sous la forme d'un santon local d'aspect plus ou moins orthodoxe, ou de quelque roi des génies islamisé, Sidi Chemharouj ou Sidi 'Abd er-Rahman ou Mesa'oud. D'autres enfin n'eurent pas même cette fortune. Compatriotes de peuples trop dédaignés ou trop arriérés, ils ne subirent pas ce semblant d'islamisation. Ils restèrent les vieux génies qu'ils avaient toujours été, dans leur ignorance de l'Islam dominateur. Leurs maîtres, quand ils en eurent, furent des maîtres de leur race.

Mais si les divinités passent, le culte demeure. Que l'on s'adresse aux génies par l'entremise de Moulay 'Abd el-Qader, de Sidi Chemharouj ou de personne, ce sont toujours les mêmes hommages qu'on leur rend, les mêmes sacrifices qu'on leur offre, la même crainte qu'on a d'eux, les mêmes services qu'on leur demande. Ce que l'on va chercher aujourd'hui auprès des grottes sacrées, c'est ce qu'on y cherchait il y a deux mille ans : la guérison de ses maux, l'expulsion des mauvaises influences, des indications pour l'avenir; l'on y adresse les mêmes demandes de biens terrestres, et les mêmes moucems se célèbrent annuellement, où se déroulent les mêmes rites. Jusqu'à ce jour, les choses, sous des aspects parfois changeants, sont demeurées immuables.

Mais après ? Que restera-t-il bientôt de tous ces vieux cultes ? Nous en pouvons saisir aujourd'hui bien des aspects, comme figés aux divers stades de leur évolution; mais il faut se hâter de les observer : dans quelques années peut-être, sera-t-il encore temps ?

---

# INDEX

## A

Sidi *'Abdallah Moul el-Ghiran* (Haha), سيدى عبد الله مولاى الغيران, p. 110.

Moulay *'Abd el-Qader el-Djilani*, مولاى عبد القادر الجيلانى p. 91, 99, 107-108, 115.

Sidi *'Abd er-Rahman ou Mesa'oud*, سيدى عبد الرحمن ومسعود, p. 30 n. 2, 60, 66, 111.

Moulay *'Abd-es-Selam ben Mechich*, مولاى عبد السلام بن مشيش, p. 22 n., 30 n. 2, 108.

*Abou 'Abdallah el-Hezmiri*, ابو عبد الله الهزميرى, p. 27 n.

*Sidi ben 'Achir*, سيدى بن عشير, p. 30 n.2.

*Afri*, *Africa*, relation possible de ce mot avec le terme berbère qui signifie grotte (*ifri*), p. 14.

*Agoulzi*, اكولزى, grotte dans le Sous, p. 43.

*Aït Abdallah*, ايت عبد الله ; fraction des Ilalen (Anti Atlas). Cérémonie d'expulsion du mal, p. 83.

*Aït bou Oughioul*, ايت بوغيول ; fraction des Imeghran, sur le territoire de laquelle est la grotte nommée *Ifri Aqdim*, p. 54.

*Aït Isaffen*, ايت يسافن (Anti-Atlas). Cérémonie d'expulsion du mal à l'entrée d'une grotte, p. 82.

*Aït Oumanouz*, ايت ومانوز (Anti-Atlas). Cérémonie d'expulsion du mal à l'entrée d'une grotte, p. 81-82.

Oued el-*Akrech*, وادى الاكرش ; Rivière près de Rabat. Son confluent avec le Bou Regreg est dominé par le *Kehf el-Baroud*, p. 27.

Djebel *'Alam*, جبل علم ; grottes et rochers enchantés, p. 22-23 n.

*'Ali*, علي, gendre du Prophète, p. 114.

Sidi *'Ali bou Serghin*, سيدي علي ابو سرغين, source et culte des génies, près de Sefrou, p. 89.

*'Ali ou 'Ali ; 'Ali bou tgelmoust*, علي ابو تگلموست, poupée qui joue un rôle dans les rites de pluie du Moyen Atlas, p. 114.

*'Ali Gzaiout*, علي گزيوت ; p. 81, 113-114.

*'Ali Igdad*, علي يگداض ; ('Ali des oiseaux). Autre nom, semble-t-il, d''Ali Gzaiout, roi des génies (Anti-Atlas), p. 83, 113.

*Alougam*, الوگام ; localité du Dades, en rapport avec *Ifri Aqdim*, p. 54.

*'Amran Diouan*, عمران ديوان ; rabbin d'Ouezzan, en rapport avec le *Kehf 'l ihoud* de Sefrou, p. 29.

*Amphiaraos ;* ressemblance entre l'oracle antique et les oracles de Berbérie, p. 71.

*Amzrou*, امزرو (sur le Drâ) ; cavernes pleines de trésors, p. 36-37.

*Anflous*, انفلوس, p. 98.

*Anjera*, انجرة, p. 22 n. — Grotte de Ghar Fatta, v. ce mot.

*Asclepios ;* son oracle par incubation, comme ceux de Berbérie, p. 71.

*Askember*, اسكمبر (Ntifa) ; gorge où est une grotte supposée, p. 41.

*Azaglou*, ازگلو ; près d'Aglou (Sous). Grotte vénérée, p. 111.

**B**

*Baal Hammon*, p. 48.

*Bacax*, p. 8, 105, 114.

*Bahlil*, بهليل, bourg près de Sefrou ; v. *Kehf 'l ihoud.*

*Bdadoua*, بضاضوة, p. 46.

Sidi *bel 'Abbes es-Sebti*, سيدي ابو العباس السبتي p. 72, 111.

*Beni bou Yala*, بنو بويعلى (fraction des Branès) ; grotte de Taghardacht, p. 21.

*Beni Mhacen*, بنو محاسن (fraction des Ghiata) ; nuit de l'erreur dans une grotte, p. 45.

*Beni Snous*, بنو سنوس ; grottes renfermant béliers ou brebis légendaires, p. 44, n. 3.

*Beni Zeroual*, بنو زروال ; *Kehf 'Arous* sur leur territoire, p. 23.

Sidi *Bergem*, سيدى بركم ; grotte chez les Ntifa, p. 85.

*Bezou*, بزو ; grottes près d'une source, p. 90-91.

*Bou Cha'la*, ابو شعلة ; montagne, près d'Itzer (Haute Moulouya), censée renfermer une grotte, p. 33-34, 103-104.

*Bou Harras*, ابو حراس (jinn), p. 82.

Djebel *Bou Iblan*, ابو يبلان ; p. 22.

Sidi *bou Inder*, سيدى ابو يندر ; grotte oraculaire des Infedouaq (région de Demnat), p. 56-57, 58, 94, 112.

Sidi *bou Jma'*, سيدى ابو جماع ; patron des moissonneurs, p. 68.

*Bou Nemri*, ابو نمرى ; tisserand métamorphosé en phoque, vit dans une grotte, p. 29, n.

Moulay *bou Selham*, مولاى ابو سلهام ; grotte auprès de son tombeau, p. 29-30, 108.

Moulay *Brahim*, مولاى ابراهيم (génie), dans la grotte d'El-Maqta', p. 74.

*Branès*, برانس (grotte de Taghardacht), p. 21.

## C

*Caelestis*, p. 48.

*Caverne* (Sourate de la), dans le Qoran, p. 28.

*Caverne des Idoles* (près de Tanger), p. 44, 49.

*Cesellius Bassus*, qui cherchait des trésors dans les cavernes, à l'époque romaine, p. 37.

*Chamarikh*, شماريخ (génies des Beni-Oursifan, d'après El-Bekri), p. 99, 109 n. 3.

*Cheikh el-Moubarek*, شيخ المبارك ; grotte à lui consacrée, dans le Gharb, p. 110.

*Chemharouj*, شمهروج , génie et roi des génies ; sa grotte du Goundafi, p. 66, 73-74, 91, 109 ; — dans la grotte d'El-Maqta', p. 74.

*Chella* ; bassin des génies, p. 76, 90, 91-92.

Djebel *Chettaba*, شطابة (région de Constantine) grotte, siège d'un culte ancien, p. 9, 105, 114.

## D

*Dades* ; troglodytes du Dades (Aït Ifri), p. 14, 16. — Ifri Aqdim. v. ce mot.

*Daniel* (le Prophète) enterré au Kehf 'l ihoud de Sefrou, p. 7, 28.

*Daqyous*, داقيوس (Decius), p. 27. — Dar Daqyous, v. Kehf el baroud.

*Demnat* — Caverne d'Imi n Ifri, p. 25-27. — Oracle de Sidi bou Inder, v. ce mot. — Sidi bou Jma', patron des moissonneurs, p. 68.

*Dhoû 'l Qorneîn*, ذو القرنين (Alexandre) ; enterré dans une grotte près du tombeau de Moulay bou Selham, p. 29-30.

*Douzrou*, دوزرو (Ida Oukensous), p. 46.

## E

Sidi *Embarek ben 'Amran*, سيدى مبارك بن عمران ; grotte près de son tombeau, p. 91, 108.

## F

*Fès* — Grottes anciennement habitées, et tombeaux dans les grottes, p. 15-16. — Troglodytes actuels, p. 16, 18. — Grotte d'El-Maqta', v. ce mot.

## G

*Ghar el-Houryat*, غار الحوريات grotte à Sidi Yahia, près d'Oujda, p. 91.

*Ghar Fatta*, غار فطة ; grotte de l'Anjera, p. 43, 75, 111.

*Ghenanema*. غنانمة ; p. 46.

*Ghiata*. غياطة ; légende de la noce changée en pierre, p. 21 ; — Beni Mhacen, v. ce mot.

*Ghiran el-Houmar*. غيران الحمار (les Grottes rouges) ; dans le Gharb ; p. 21.

*Ghomara*, غمارة ; leur sommeil prophétique, d'après El Bekri, p. 62.

*Goundafi* — Grotte de Chemharouj, v. ce mot.

*Guanches* — Sépultures dans les grottes, p. 16 ; prières devant une grotte pour obtenir la pluie, p. 45.

## H

*Hadjeb el-Aioun*, حاجب العيون (Tunisie) ; sanctuaire antique de Saturnus (abri sous roche), p. 48.

El-*Hajeb*, الحاجب (Moyen Atlas) ; troglodytes, p. 16.

Sidi *Hammou*, سيدى حمو (génie), dans la grotte d'El Maqta', p. 74.

*Hercule* — Sa caverne dans l'antiquité (caverne des Idoles ?), p. 49.

Sidi *Hosein*, سيدى الحسين ; marabout d'Alougam (Dades), en rapport avec la légende d'Ifri Aqdim, p. 54-56, 72.

## I

Moulay *Ibrahim*, مولاى ابراهيم ; saint qui tente de capter le culte de la grotte de Chemharouj (Goundafi), p. 74.

*Ida Gounidif*, يدا كونديف (tribu de l'Anti Atlas) ; — culte des grottes, p. 68 ; — Cérémonie d'expulsion du mal à Tagadirt, p. 83 ; — *Ifri n tzloul* et son culte, p. 84.

*

*Ida Oukensous*, يدا وكنسوس (tribu de l'Anti-Atlas) p. 46, 52.

*Ida Ouqaïs*, يدا وقيس (tribu de l'Anti-Atlas) ; rites sexuels, p. 53 ; — Cérémonie d'expulsion du mal, p. 84, n.

*Ifran*, يفران (Moyen Atlas) ; troglodytes, p. 16.

Beni *Ifren*, بنويفرن ; leur nom signifie vraisemblablement les *Troglodytes*, p. 14.

*Ifri*, يفرى ; sanctuaire chez les Haha, p. 110.

*Ifri Aqdim*, يفرى اقديم (la Caverne antique) ; grotte du Dades, p. 54-56, 70, 71, 72, 94.

*Ifri n Qaou*, يفرى نقاو ; la grotte des poètes (Sous), p. 68.

*Ifri n Tzloul*, يفرى نتزلول ; caverne des Ida Gounidif (Anti Atlas), p. 84.

*Ifrou*, p. 9, 48.

*Ilalen*, يلالن (tribu de l'Anti-Atlas) ; cérémonie d'expulsion du mal à l'entrée d'une grotte, p. 47, 82.

*Imeghran*, يمغران (tribu du Dades) ; légende de la noce changée en pierre, p. 21 ; Ifri Aqdim, v. ce mot.

*Imi n Ifri*, يمى نيفرى ; caverne auprès de Demnat, p. 25-27, 90.

*Infedouaq*, ينفدواق ; tribu de la région de Demnat, qui possède l'oracle de Sidi bou Inder, v. ce mot.

*Itzer*, v. Bou Cha'la.

## J

*Sidi Jebbar*, سيدى جبار ; marabout de Ouardasat (Dades), en rapport avec la légende d'Ifri Aqdim, p. 54-56, 71.

*Joseph, fils d'Aristote*, يوسف بن ارسططلس, (Yousef ben Aristoteles), enterré dans une grotte près du tombeau de Moulay bou Selham, p. 29-30.

*Josué* — Ses voyages légendaires en Afrique, p. 28-29, n.

## K

*Kehf 'Arous*, كهف عروس ; grotte chez les Beni-Zeroual, p. 23, 25.

*Kehf el-baroud*, كهف البارود (la Grotte de la poudre — ou Dar Daqyous) ; grotte aux environs de Rabat, p. 17, 27.

*Kehf el-'eubbad*, كهف العباد ; grotte près de Sefrou, vénérée par les Musulmans, p. 8, 27, 85, 90.

*Kehf el-hamâm*, كهف الحمام (la Grotte des pigeons) ; dans le Zerhoun, au-dessus de Volubilis, p. 17-18, 20.

*Kehf el-ihoud*, كهف اليهود ; grotte près de Sefrou, révérée par les Juifs de cette ville et les Musulmans de Bahlil, p. 7, 8, 29, 45, 47 n., 98.

Si 'Abd el Haï el-*Kittani*, سيدي عبد الحاي الكتاني ; sanctionne le culte rendu au Kehf 'l ihoud de Sefrou, p. 7.

Djebel *Kourt*, جبل كورت ; deux grottes consacrées à Moulay 'Abd el-Qader el-Djilani, p. 107, 111.

*Ktama*, كتامة (Jbala) ; ville fabuleuse de singes dans les cavernes de leur pays, p. 19.

## M

*Malek-Sif*, ملك سيف ; héros qui détruisit le dragon de la caverne d'Imi n Ifri, p. 26.

El-*Maqta'*, المقطع ; grotte aux portes de Fès, p. 7, 8, 43, 74-75, 85, 91, 103-104.

Sidi *Mesa'oud*, سيدي مسعود ; grotte à lui consacrée chez les Sehoul, p. 112.

Sidi *Mimoun*, سيدي ميمون ; p. 72.

Lalla *Mira 'l-'Arbiya*, لالا ميرا العربية (jennia) ; dans la grotte d'El-Maqta', p. 74.

Lalla *Mira 'l-Fassiya*, لالا ميرا الفاسية (jennia) ; dans la grotte d'El-Maqta', p. 74.

Sidi *Mohammed ech-Cherif*, سيدى محمد الشريف ; grotte à lui consacrée dans le Gharb, p. 110.

Sidi *Mohammed ou Sliman*, سيدى محمد وسليمان ; Santon en rapport avec le culte de la grotte de Lalla Taqandout, p. 60, 72, 98 n., 111.

Sidi *Mousa*, سيدى موسى (génie) ; dans la grotte d'El-Maqta', p. 74.

**N**

*Nasamons* ; pratiquaient l'incubation prophétique, p. 61.

*Nejma*, نجمة (jennia) ; dans la grotte d'El-Maqta', p. 75.

*Noé* ; sa fille enterrée dans une grotte des Ghomara, p. 28.

*Notre Dame des Mamelles* ; sanctuaire dans une grotte de Palestine, p. 30 n. 3.

*Niknafa*, نكنافة ; sur leur territoire, grotte de Lalla Taqandout, v. ce mot.

*Noun*, نون ; père de Josué : enterré dans une grotte près de Nemours, p. 29 n.

**O**

*Ouaouizeght*, واويزغت ; villages de grottes (abandonnées), dans les environs, p. 15.

Sidi *'l-Ouardani*, سيدى الوردانى ; chez les Ghomara : sanctuaire dominé par la grotte de la Fille de Noé, p. 28.

*Ouardasat*, ورداسات ; localité du Dades, en rapport avec le culte d'Ifri Aqdim, p. 54.

Lalla *Oudda*, لالا ودا (Ntifa) ; jujubier qui guérit de la fièvre, p. 87.

Oued *Ouringa*, وادى ورينگا ; rivière des Ghomara : près de son embouchure s'ouvre la grotte de la Fille de Noé, p. 28.

**Q**

*Qasbah beni Mellal*, قسبة بنى ملال ; grottes de la région, où sont des trésors gardés par des animaux de pierre, p. 21, n. 1.

## R

*Rabat* ; grottes auprès de la mer, p. 43, 72.

Lalla *Rqiya*, لالا رقيـــة (jennia) ; dans la grotte d'El Maqta', p. 74.

## S

*Salomon* ; maître des jnoun, p. 93, 107. V. Moulay Sliman.

*Saturnus* ; p. 48.

*Sefrou* ; — Kehf 'l ihoud, grotte révérée par les juifs de Sefrou et les habitants de Bahlil, v. ce mot ; — *Kehf el 'eubbad*, grotte révérée par les musulmans, v. ce mot ; — source de Sidi 'Ali bou Serghin, v. ce mot.

*Sehoul*, سهول ; région de Rabat-Salé) : grotte consacrée à Sidi Mesa'oud, p. 112.

*Seme'oun ould Youhay*, شمعون ولد يوهاى ; rabbin enterré à Jérusalem, en rapport avec le Kehf 'l ihoud de Sefrou, p. 29.

*Semharouj*, v. Chemharouj.

*Sept-Dormants* ; supposés dormir dans des grottes du Maroc, p. 27-28.

Lalla *Setti*, لالا ستى (= Madame Madame), p. 29, n.

Moulay *Sliman*, مولاى سليمان (Salomon) ; p. 99, 105, 106, 107, 115.

*Sultan Noir*, p. 76, 92.

## T

*Tabaïnout*, تبايـنـوت ; (Zaïan), p. 103.

*Tagadirt*, تـگـاديـرت ; village des Ida Gounidif (Anti-Atlas) : rites d'expulsion du mal, p. 83.

*Taghardacht*, تغارداشت ; grotte chez les Beni bou Yala, fraction des Branès, p. 21.

*Taghbalout n ifellousen*, تغبالوت نيفلوسن (la Source des poules) ; Guettioua : culte des génies, tortues sacrées, p. 89, 90.

*Taghia Ikhinefnem*, تغيا يخينفنم ; grotte du Sous, p. 43, 59.

Lalla *Takerkouzet*, لالا تكركوزت ; source sacrée au sud de Marrakech, p. 90.

*Tanit* ; p. 48.

Lalla *Taqandout*, لالا تقندوت ; grotte chez les Niknafa, p. 43, 57 n. 3, 59-61, 66, 71 sqq., 92, 98, 111.

*Taserrakout*, تسراكوت ; grotte dans les gorges du Zegzel (Beni Snassen), p. 23 n., 43.

*Taza* ; les grottes de la Taza primitive, p. 15-16, 44.

*Tikiout*, تكيوت ; village des Ntifa, près de la grotte de Sidi Bergem, p. 85.

*Tlemcen* ; les grottes de la Tlemcen primitive, p. 15-16.

*Touaregs* ; incubation prophétique, p. 65.

**V**

*Volubilis* ; dominé par une grotte nommée Kehf el-hamam, v. ce mot.

**Y**

Sidi el-*Yabouri*, سيدى اليابورى ; grottes à lui consacrées à Rabat, au bord de la mer, p. 72.

Sidi *Yahia*, سيدى يحيى ; son sanctuaire près d'Oujda, p. 91.

Moulay *Ya'qoub*, مولاى يعقوب , p. 76, 92, 93, 109.

Sidi *Ya'qoub*, سيدى يعقوب (de Tlemcen), p. 76-77. n.

Sidi *Youcha'* سيدى يوشع . v. Josué.

*Yousef ben Aristoteles*, يوسف بن ارسططلس ; (Joseph, fils d'Aristote, v. ce mot).

**Z**

*Zegzel*, زگزل ; gorges chez les Beni Snassen : grotte et tolba pétrifiés, p. 23 n., 43.

*Zerhoun*, زرهون ; excavations où l'on parque les bestiaux, p. 17 ; — Kehf el-hamam (grotte des Pigeons), v. ce mot ; — serpent gardien de trésors, p. 39.

*Zkara*, زكارة , p. 45.

# TABLE DES MATIÈRES

Pages

**Introduction** ..... 7

Caractère populaire et antéislamique du culte des grottes au Maroc. — Ce qu'il faut entendre par grottes : cavernes profondes, abris sous roche et grottes imaginaires. — Bibliographie.

**I. — L'extension du culte des grottes au Maroc**..... 13

La vénération et la crainte des cavernes sont générales ; il est cependant des exceptions. — Le troglodytisme : sa grande extension ancienne, ses vestiges actuels. — Beaucoup de cavernes sacrées sont des lieux de culte récents. — Il est des régions, rares, où ce culte n'existe pas, et d'autres où toutes les grottes ne sont pas objet de vénération.

**II. — Les grottes dans la littérature populaire. — Les contaminations littéraires et orientales**..... 29

Récits légendaires sur les grottes ; leur longueur démesurée ; personnages changés en pierre ; dangers de l'exploration. — Légendes orientales : le dragon à sept têtes, les sept Dormants. — Les personnages bibliques enterrés dans les grottes.

**III. — Les grottes et les trésors**..... 32

Les légendes de trésors dans les grottes sont très répandues et très anciennes en Berbérie ; mais elles ont été fortement influencées par des apports orientaux. — Cette influence est marquée surtout par l'importance des éléments magiques. La grotte du Bou-Cha'la et le conte de Djouder le Pêcheur. — L'origine des trésors : la légende des chrétiens. — Les génies gardiens des trésors. — Grottes supposées et grottes réelles. — Intérêt des légendes de trésors pour l'étude du culte des grottes.

Pages

**IV. — Cultes solaires et rites agraires dans les grottes..** 43

Certaines grottes furent autrefois le siège de cultes solaires dont il ne reste à peu près rien aujourd'hui. — Les rites agraires dont on retrouve au contraire de nombreuses survivances dans le culte des grottes sont en liaison étroite avec le culte des génies. Rapports de ceux-ci avec l'agriculture.

**V. — Les grottes à oracles**..... 54

Les grottes oraculaires : Ifri Aqdim des Imeghran, Sidi Bou Inder des Infedouaq, la grotte de Lalla Taqandout des Niknafa ; ce sont les génies qui y parlent. — L'oracle par incubation. Son ancienneté et sa fréquence dans l'Afrique du Nord, particulièrement dans les grottes. — Ceux qui le rendent : ce sont les divinités chtoniennes, les génies. — La nécromancie nord-africaine, ses rapports avec le culte des génies : le saint mort est consulté comme ancien devin ou comme maître des génies. — Les génies et l'apprentissage des métiers : Ifri n Qaou, la grotte des poètes.

**VI. — Les grottes guérisseuses**..... 70

L'incubation thérapeutique : toute grotte oraculaire est en même temps une grotte guérisseuse. Les génies médecins et la concurrence des saints : grotte de Lalla Taqandout, d'El-Maqta', de Sidi Chemharouj. — Les génies guérisseurs en dehors des grottes : les jnoun de Chella. — Les maladies sont causées par les génies : ce sont eux les plus puissants pour chasser leurs congénères. Les saints guérisseurs ne sont pas des intercesseurs, mais des exorciseurs.

**VII. — Les grottes et l'expulsion du mal**..... 79

Les rites d'expulsion du mal (*asifed*) de l'Anti-Atlas : on reporte dans les grottes les génies qui dévastent les champs. Cérémonies des Aït Oumanouz, des Ilalen, des Ida Gounidif. — Restes de rites analogues dans des grottes d'autres régions : le Kehf el-'eubbad de Sefrou ; la grotte de Sidi Bergem chez les Ntifa. — Dangers du voisinage des grottes sacrées, réceptacles de mauvaises influences ; les pèlerinages périodiques et préventifs pour reporter celles-ci aux grottes.

Pages

**VIII. — Les génies dans les grottes** ..... 87

Le culte des arbres : ils sont, comme les grottes, des exutoires pour les génies ; il en est de même des sources. — Les demeures souterraines des génies : grottes, arbres, sources sont des portes par où ils rentrent chez eux. — Les rapports entre hommes et génies; les conditions de leur entente; services mutuels qu'ils attendent les uns des autres. — Les grottes étant la porte la plus ordinaire des demeures des génies, c'est là que l'on va régler ses affaires avec eux.

**IX. — Les saints successeurs des dieux. — Conclusion** .. 102

L'histoire des génies : différenciation et hiérarchisation progressives; influence de l'islam, du christianisme et du paganisme punico-romain : ils ont précipité cette évolution. — Les saints successeurs des dieux : différences suivant les régions. Dans les pays romanisés, les grands saints; ailleurs, les marabouts locaux et les rois des génies musulmans; dans les régions très reculées, islamisation très superficielle ou maintien des vieux génies : 'Ali Gzaiout. — Conclusion.

**Index** ..... 117

Vu :

26 mai 1919.

*Le Doyen de la Faculté des Lettres*
*de l'Université d'Alger,*
René Basset.

Vu et permis d'imprimer :

Alger, le 27 mai 1919.

*Le Recteur de l'Académie d'Alger,*
E. Ardaillon.

ALGER — TYPOGRAPHIE JULES CARBONEL — ALGER

GETTY CENTER LIBRARY
3 3125 00899 7120